N° 902 47e Année T. CCLXV 15 Janvier 1936

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

YVES FLORENNE

Le Hameau de la Solitude

— *ROMAN* —

Volume in-16 double-couronne. . . . . 15 fr

Le Visage nu

— *ROMAN* —

Volume in-16 double-couronne. . . . . 15 f

KENNETH GRAHAME

Au Royaume des Enfants
L'Age d'Or

Traduit de l'Anglais par

LÉO LACK

Volume in-16 double-couronne. 12

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

OUR PASSER DE BEAUX DIMANCHES, CET HIVER...

Allez à Fontainebleau et dans ses environs. Vous y goûterez cette vie saine libre au grand air que ne peut pas vous offrir la ville froide et brumeuse.

Le P.-L.-M. délivre les dimanches et fêtes jusqu'à fin avril, des billets aller et retour au même prix que cet été — 10 francs à 19 francs en 3e asse — pour Fontainebleau, Bois-le-Roi, Thomery, Livry-sur-Seine, Charettes, Fontaine-le-Port, Héricy, Vulaines-sur-Seine-Samoreau, Moret-les-ablons, Champagne-sur-Seine, Saint-Mammès, Vernou-sur-Seine, ainsi que our les gares du tramway sud de Seine-et-Marne de Chailly-en-Bière à arbizon et à Milly.

N'oubliez pas que vous avez la facilité au retour de partir d'une gare de la ve droite de la Seine avec le coupon de retour d'un billet délivré pour une are de la rive gauche et inversement. Vous ne payez un supplément que si prix de votre billet est inférieur à celui correspondant au parcours réellement effectué.

Votre billet est valable au départ de Paris dans les trains de la matinée sq'à celui de 10 h. 50 inclus et au retour dans tous les trains de la journée ıx mêmes conditions que les billets ordinaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

es annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Vente, Palais Justice le 18 janvier 1936, à 2 heures.

HOTEL PARTICULIER

à PARIS XVIe arrondissement)

ANGLE, 53, RUE DE LA FAISANDERIE ET 9, RUE DU GÉNÉRAL-APPERT.

Sous-sol, rez-de-chaussée, 3 étages, et salle de théâtre attenante. Contenance : 502 m. Libre. Mise à prix : 500.000 francs. S'adresser à Me François, avoué, 5, rue Marbeuf, à Paris.

SIGNATURES ET MANIFESTES

—

La vie des idées sociales se résume souvent, dans la durée, par un graphique ondulatoire. Certaines de ces idées naissent, vivent, puis meurent à jamais. D'autres ressuscitent obstinément, en sorte que leur existence est composée par des alternatives de faveur et de discrédit.

L'idée d'association, qui avait dominé le moyen âge, a perdu pendant longtemps, puis retrouvé son pouvoir. Elle a gouverné la fin du XIXe siècle et tout le début du XXe. Elle ne succombera sans doute, dans l'avenir, que sous les abus des pouvoirs contre lesquels, justement, elle entend se dresser.

Je ne suis certes pas l'adversaire de l'esprit d'association dans les hautes professions que l'on appelle encore, pour quelque temps du moins, professions libérales. — Je dis pour quelque temps en songeant aux ambitions et aux empiétements de l'étatisme. — J'estime toutefois que l'esprit d'association, dans les sciences, les lettres et les arts, doit laisser une liberté totale aux individus et limiter son efficace aux problèmes d'intérêts séculiers, à la déontologie professionnelle, à la défense de quelques grandes idées générales dont la mise en commun ne saurait faire querelle. Cela dit, que l'individu garde son allure, son pas, ses réactions inimitables, enfin sa souveraineté.

Même dans une société vouée furieusement à Mammon, la puissance de l'esprit reste grande. Les « temporels »

savent bien que, pour assurer leur empire, il leur faut obtenir parfois l'assentiment des « spirituels » et, sinon, les ménager et, sinon encore, les enfermer ou les détruire. Il ne faut pas, en ce qui touche la puissance des « spirituels », — je ne dis pas du spirituel, qu'on y prenne garde! — il ne faut pas s'abandonner aux chimères. Il ne faut pas non plus s'abandonner au désespoir. Cette puissance intervient encore dans le calcul des calculateurs.

C'est précisément parce que cette puissance existe et préoccupe les calculateurs qu'on a voulu la soumettre aux règles de l'arithmétique. Certaines gens ont pensé, pensent et penseront longtemps encore que le pouvoir spirituel de dix hommes de valeur est égal à dix fois le pouvoir spirituel de chacun d'eux. Et voilà posé, de nouveau, le problème bergsonien de l'intensif et de l'extensif.

Quand le monde se trouve secoué par de grands événements, les hommes qui peuvent juger ces événements, soit parce qu'ils en ont été les témoins, soit parce qu'ils possèdent certaines lumières, soit parce qu'ils éprouvent avec force l'horreur et l'indignation, soit parce qu'ils disposent d'une voix retentissante et d'une autorité morale, ces hommes ont le droit et parfois le devoir de porter témoignage. Les écrivains, par exemple, qui ont pris part à la guerre étaient parfaitement fondés à faire une déposition, c'est-à-dire à conter leurs souvenirs, à dépeindre les personnes, à commenter l'événement, à requérir enfin la conscience universelle.

Les grands procès de l'histoire déterminent souvent ainsi les « spirituels » à l'intervention, à l'action. Quand un homme, ayant suffisamment instruit son jugement, jette courageusement son autorité dans le débat, élève la voix, demande une mesure de justice ou de clémence et se présente ainsi comme l'avocat libre d'une cause difficile et dangereuse, il faut l'écouter respectueusement, il faut le saluer toujours, et l'assister autant qu'on le peut. La signature d'un de ces hommes que j'appelle « les spirituels », c'est non seulement, comme le mot l'indique, le *signe* d'un esprit, d'un caractère, d'un génie ou d'un talent, mais c'est aussi toute une vie, toute une œuvre

avec le capital de confiance, d'estime et d'admiration reconnaissante que cette œuvre et cette vie ont lentement rassemblé.

Même téméraire, même intempérante, une telle signature m'arrête, me touche toujours, m'engage à la réflexion, m'incline à la pitié, m'arme pour un combat.

Mais, je le déclare avec force après d'innombrables expériences, les signatures ne s'additionnent pas. Elles échappent à la rigueur et à la candeur arithmétique.

Pendant les vingt-cinq dernières années, on a, dans tous les pays, grandement abusé des manifestes à signatures collectives. J'en ai, pour ma part, signé beaucoup. J'ai donc bien des clartés sur le phénomène et je peux en parler librement. Nombre de ces manifestes, destinés à protester contre certains dénis de justice, me semblent fort honorables. Je ne critique pas leur substance et leurs propos. C'est leur valeur, c'est leur efficacité qui me semblent discutables.

Ceux que j'appelle ici les « spirituels », par opposition aux autres, les « temporels », sont heureusement, malgré qu'ils en aient parfois, de véritables individualistes. Leur opinion n'est jamais exactement superposable à l'opinion de quelque autre, même à celle de leur frère, de leur femme, de leur ami préféré. Ils le savent. Ils le proclament. Ils ont, en outre, une plume pour servir leurs sentiments, leurs passions, leur foi. Leur signature, ils ont bien le sentiment qu'elle exprime un esprit sinon solitaire, du moins singulier, du moins à nul autre exactement réductible.

On leur demande cette signature d'ordinaire et jalousement réservée à marquer des ouvrages conçus dans la peine et pesés fil à fil. On leur demande cette signature pour confirmer un texte conçu et rédigé par un esprit étranger. On la leur demande et ils la donnent. Pourquoi?

D'abord parce que le texte proposé répond, au moins en certaines de ses parties, au sentiment de la personne sollicitée. Le plus souvent, l'adhésion n'est pas entière. Le signataire, s'il le pouvait, s'il en avait le temps, le désir,

— je ne dis pas le droit, ce qui serait compliquer la querelle, — aimerait à corriger certains paragraphes, à changer des mots, à modifier l'ordonnance des idées et des arguments. Mais il n'en a pas le temps, il n'en a même pas toujours le désir, il n'en a presque jamais les moyens. Il hausse les épaules, hoche la tête et il signe, avec ou sans hésitation. Souvent, très souvent, le manifeste l'émeut, le touche, le bouleverse même, échauffe ses passions. Il préférerait assurément une rédaction différente; mais tant pis! Vite la plume et l'encre! Et à la poste!

La signature n'est pas toujours donnée dans l'enthousiasme. Elle est le plus souvent encore abandonnée. Le manifeste est présenté par un ami. Il se peut qu'il soit présenté par un adversaire avec qui l'on souhaite de se montrer beau joueur. L'entraînement, la surprise jouent en maintes circonstances. Et puis d'autres causes interviennent : la peur de ne pas faire comme les autres, la crainte de mécontenter un grand parti remuant, parfois aussi cette forme de lâcheté que détermine la crainte de paraître lâche.

Je pense que, parmi les hommes qui signent un manifeste, un certain nombre le font par faiblesse, par indifférence, par ignorance, par facilité, par complaisance, par curiosité, pour avoir la paix, pour suivre le mouvement, enfin pour mille raisons que la raison désavoue.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas, il ne s'agit surtout pas, pour les « spirituels », de renoncer à leur pouvoir, à leur mission, à leurs privilèges. Ils ont une plume, un public et de l'autorité. Qu'ils se servent de leur pouvoir, seuls, quand ils le croient opportun, puisqu'ils sont par vocation, par la nécessité de leur labeur, des solitaires. Qu'ils écrivent ce qu'ils pensent et qu'ils le signent, fièrement. Mais qu'ils se défient des signatures collectives. Beaucoup d'entre eux s'apercevront, trop tard, qu'ils ont pris un engagement contraire à leur pensée profonde. Beaucoup d'entre eux devront se déjuger comme l'ont fait plusieurs de ceux que nos amis Suisses appellent les nonante-trois intellectuels. Beau-

coup d'entre eux sentiront qu'ils deviennent, agissant ainsi, la proie bénévole des partisans politiques dont ils servent les fureurs. Beaucoup d'entre eux comprendront qu'en renonçant au caractère indivis du jugement, ils diminuent et compromettent l'autorité de l'esprit, qu'ils voulaient justement servir, mais qui ne s'accommode pas des associations aventureuses et de ce qu'on appelle, ailleurs, les manifestations de masse.

On me répondra peut-être que les manifestes, en certaines occasions, permettent aux tenants d'une opinion de se compter publiquement. C'est une vue simplificatrice : les esprits ne se comptent pas comme des briques ou des pommes. J'ajoute que ces additions arbitraires développent le désordre et enveniment les discords.

Il faut se garder des engagements aventureux. Je n'affirme pas qu'à l'avenir je ne contresignerai plus jamais de manifestes collectifs. Du moins suis-je résolu fermement à m'exprimer moi-même, et tout seul, quand je le jugerai nécessaire, comme je l'ai fait cent fois. Du moins me semble-t-il bon, quand les hommes se laissent aller à tous les délires collectifs, de dire que l'individu seul mérite mon acte de foi.

GEORGES DUHAMEL.

PAUL BOURGET

CRITIQUE ET ROMANCIER MORALISTE

—

C'est par des poèmes, auxquels il a témoigné toute sa vie une prédilection particulière, que Paul Bourget a débuté dans les lettres.

Il avait vingt ans lors de la publication du premier d'entre eux, en 1872, étant né à Amiens le 2 septembre 1852.

On attache ordinairement peu d'importance aux débuts lyriques des écrivains qui s'illustrèrent par des ouvrages en prose dans leur âge mûr. Mais c'est assez souvent une erreur, à mon sens. Sainte-Beuve, par exemple, est tout entier dans ses poèmes de jeunesse, si faibles qu'on les juge, par rapport à sa critique, et je pourrais citer tel auteur contemporain dont les œuvres en vers, déjà anciennes, aident à la compréhension de son âme, ensemble altruiste et dominatrice...

Rien, quant à Paul Bourget, de plus significatif, en tout cas, que les recueils qu'il intitule *La Vie inquiète, Edel, les Aveux,* s'ils paraissent un peu trop imités des poètes anglais, et surtout des *Lakistes,* que Joseph Delorme lui révéla, sans doute, partiellement. Ce n'est pas à Coleridge, il est vrai, mais à Southey et à Wordsworth qu'il fait songer dans ses poèmes, d'inspiration morale et didactique, encore que d'une psychologie profonde.

L'art de l'auteur de l'*Ancien Marin* et de *Christabel* lui échappe, dans sa nouveauté, et il se rattache par la forme de ses vers, non pas même aux Parnassiens, mais aux néo-romantiques. De Baudelaire dont il retient l'enseignement spirituel, et sur qui il écrira, bientôt, des pages

d'une pénétration singulière, il voit moins l'effort de libération par la musique que le tourment chrétien, la sincérité des « états d'âme », l'étrangeté exaspérée des sensations.

Il semble qu'il veuille concilier son goût pour l'analyse avec le « dynamisme » de l'auteur des *Fleurs du Mal* et celui de Barbey d'Aurevilly qu'il admire et dont il recherche l'amitié.

Le jeune homme studieux qu'il est accuse, par là, le travers qu'on lui a le plus reproché. Mais le mot *snobisme* dont on s'est servi pour définir un tel travers lui convient-il ? Il y a chez Paul Bourget, moitié innée, moitié acquise, une sympathie pour le caractère anglais et pour la dignité des mœurs façonnées par lui que l'on ne saurait confondre avec la pure affectation. Qu'on y songe : notre pays a subi la honte de la défaite, comme Bourget était en pleine formation intellectuelle. De toutes les attitudes, celle de l'élégance lui a paru, peut-être, alors, la meilleure à prendre pour un Français humilié. Et son dilettantisme apparent lui a permis de rassembler les éléments de la philosophie positive que lui enseignait Taine...

Edel faisait allusion à une déception d'amour: *Les Aveux* étudiaient les conséquences douloureuses de cette déception. Quand il écrivait l'un et l'autre poème, Paul Bourget avait l'âge où on prend prétexte de la femme pour exprimer son « mal du siècle ». Depuis Musset, nous n'avons rien changé à cela.

Je suis un homme né sur le tard d'une race,
Et mon âme, à la fois exaspérée et lasse,
Sur qui tous les aïeux pèsent étrangement,
Mêle le scepticisme à l'attendrissement.

On retrouve ici l'écho du célèbre: « Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux ». Et la débauche — qui suscite le remords au lieu de procurer l'oubli qu'on lui demande — a, bien entendu, sa place dans la mésaventure sentimentale du nouvel Octave. Point de Brigitte, en revanche, qu'il puisse torturer. La pureté n'existe pas pour lui, ou ne saurait exister qu'idéalement. Pour les

nerfs exigeants, plus que pour les sens blasés, le jeu reste d'un libertinage esthétique, avec le regret de la foi perdue...

Vision de peintre préraphaélite : la créature rêvée serait plutôt une muse ou un ange qu'un être matériel... On comprend que les symbolistes, si sévères pour leurs contemporains naturalistes ou parnassiens, aient témoigné de l'indulgence à Bourget malgré la gloire qui lui vint très vite. Certes, ils blâmaient sa facture un peu molle, et son prosaïsme ; et des alexandrins de la maladresse de ceux-ci, entre autres, des *Aveux*, les faisaient probablement sourire :

> N'ayant plus rien debout en moi de ces espoirs
> Que je dressais au ciel comme des pyramides...

Mais son tourment leur plaisait, sa recherche aussi, d'une beauté raffinée et décadente.

Etranger, ce semble à leur groupe (ses meilleurs camarades sont Jean Richepin et Maurice Bouchor), il se trouve plus près d'eux, cependant que des écrivains édités comme lui chez Lemerre, si ses démarches pour aborder le mystère de l'âme ne sont pas intuitives, mais logiques. Son père l'a formé à la rigoureuse discipline de la science, et, comme je l'ai dit tout à l'heure, il a choisi Taine pour maître, entre tous les penseurs de son temps.

En réponse à un jeune auteur de la *Renaissance* qui l'avait accusé de tourner en dérision les chrétiens, Sainte-Beuve écrivait, alors, qu'il se bornait à trouver « difficile à des esprits exacts, armés de la critique et se livrant à l'examen, de croire ce qu'on croyait autrefois. »

Bourget est de l'avis du vieux *lundiste,* quoiqu'il collabore au journal qui l'a pris à partie. En lisant l'*Evangile,* ce qu'il sent — pour reprendre, après l'avoir pathétiquement modifié, le titre d'un des plus célèbres poèmes de Musset — c'est un morne « désespoir en Dieu »...

Il ne faurait, cependant, éprouver, comme Renan, de la douceur à s'épancher en rêveries humanitaires, teintées de divin ; encore moins à donner du drame de la pensée l'illusion d'une bucolique et à réduire à un combat à

armes courtoises le duel sans merci de l'athéisme et de la foi.

Du magicien qui se flattait d'avoir su faire de sa « maladie un charme », il ne veut retenir que la méthode objective ; et, cette méthode, l'employer à des fins utiles. L'exemple lui paraît encourageant, d'autre part, de l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* et des *Origines de la France contemporaine,* dont la volonté d'atteindre à la synthèse par une minutieuse et patiente analyse et l'incontestable pouvoir constructeur l'ont séduit.

L'enquête qu'il a commencée par lui-même, Bourget va la poursuivre — avec cette probité qui est le trait distinctif de son caractère — en l'étendant aux hommes représentatifs du XIX[e] siècle.

A trente-trois ans, à peine, il achève la publication des *Essais de Psychologie contemporaine* composés à partir de sa trentième année. Il a renoncé aux vers, dans lesquels il n'a vu qu'un moyen de se préciser avec netteté la nature complexe de ses inquiétudes ; et il consacre une série d'études aux écrivains qui ont le plus influé sur sa formation intellectuelle et sur celle de sa génération. Ces études, au nombre de dix, concernent successivement Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal, Dumas fils, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourguéniev et Amiel. Ce ne sont pas, comme il a pris soin de le dire dans la préface où il les présentait, des pages de critique à proprement parler. « Les procédés d'art n'y sont analysés qu'autant qu'ils sont des *signes* et la personnalité des auteurs n'y est qu'à peine indiquée. »

Son ambition n'a été ni de « discuter des talents », ni de « peindre des caractères ». Ce qu'il a voulu, c'est « rédiger quelques notes, capables de servir à l'*histoire de la vie morale* pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle français ».

La sensibilité des hommes de son temps, voilà ce qui l'intéresse, et pour la mieux comprendre il cherche quels esprits l'ont formée ou quels prédécesseurs lui offrent dans leurs œuvres une préfiguration d'elle-même.

Il a fait cette constatation qu'aux époques où les influences traditionnelles et locales marquent un affaiblissement, c'est le livre qui devient « le grand initiateur ». Notre civilisation, ébranlée par la Révolution et les suites de celle-ci (1830, 1848, 1871), a perdu ses assises sociales, et ne repose plus, je crois, que sur sa littérature. Pour mieux dire, nous ne demandons plus qu'à nos écrivains de nous servir de guides, et ce sont les derniers venus qui ont la plus vaste audience. Quelle révélation nous apporteront-ils, qui nous aidera à nous débarrasser de nos doutes, ou à nous dégager de notre incertitude ?

Ce qui était déjà vrai à la fin du siècle dernier l'est encore plus aujourd'hui où les notions de patrie et de famille sont menacées, à leur tour, après celle de Dieu...

J'ai souligné l'expression d'*historien de la vie morale* que l'on a vu Bourget employer pour se définir dans la tâche qu'il entreprenait. Il a inventorié des idées. Autour de chacune d'elles, il a rassemblé des documents (entendez des preuves ou des témoignages) à la façon de son maître Taine. L'écueil d'une telle méthode, on le sait de reste, est la partialité; et Bourget — dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ses essais (1) — ne s'en est pas défendu. D'évidence il veut prouver ; et peut-être force-t-il le trait sur lequel il a concentré son attention. Ces contradictions qui accusent la diversité des âmes et infligent des démentis aux jugements que nous portons sur elles, on ne saurait dire qu'il les écarte systématiquement dans sa quête de « la Faculté maîtresse » : il les néglige, comme il a négligé la forme de l'œuvre d'art dans son désir d'atteindre en elle l'essentiel. Rien chez lui de doctrinal encore, cependant. Il expose avec abondance et clarté, mais se garde bien de conclure. Il en est à quelque chose comme le « doute méthodique » de Descartes. Mais ce doute présage ou prépare une affirmation; et l'on voit qu'en dénonçant avec force le pessimisme, le nihilisme, l'incapacité pour tous les auteurs qu'il étudie, d'accepter la vie il en fait déjà le procès. Procès de

(1) *Essais de Psychologie contemporaine*, édition définitive et augmentée d'appendices (1917).

tendances? Non, s'il pèche à l'égard de ses auteurs, c'est plutôt par sympathie que par antipathie. En même temps que la leur, sa propre personnalité est en jeu. Il converse avec eux « de cœur à cœur, d'homme à homme ». Le flambeau (ou la torche fumeuse) qu'ils lui ont transmis, le transmettra-t-il à d'autres ? Voilà la question qu'il se pose en approfondissant leurs œuvres, en les disséquant plutôt en pleine lumière. Comprendre, faire comprendre. Et quelle application minutieuse il apporte à sa tâche! Avec quelle rigueur il poursuit ses investigations dans les limites qu'il s'est volontairement assignées !

Certes, on n'a pas expliqué tout Baudelaire quand on a reconnu qu'il était à la fois « mystique, libertin et analyseur ». Mais les trois hommes que Bourget voit coexister en lui sont bien ceux qui donnent à ses accents leur coloration particulière. On peut dire qu'un germe de mélancolie réside dans le dilettantisme de Renan et des Goncourt; et il n'est pas niable que Flaubert, Leconte de Lisle et Taine permettent de montrer « quelques exemplaires des effets produits par la Science sur des imaginations et des sensibilités diverses. » Enfin, Stendhal, Tourguéniev et Amiel sont susceptibles de fournir à un observateur l'occasion de signaler « quelques-unes des fatales conséquences de la vie cosmopolite ».

Je suis moins persuadé, en revanche, que les comédies de Dumas fils soient utiles à qui veut analyser les nuances de l'amour moderne, ses perversions et ses impuissances... Mais encore, la nombreuse postérité de l'auteur de *La Visite de noces* explique-t-elle le choix que Bourget a fait de lui pour étudier les réactions passionnelles des hommes et des femmes de son temps. Dumas fils raisonnait, enfin. Il avait l'esprit enclin à tirer des conclusions, à proposer des remèdes, et cette tendance ne laissait pas de répondre au tempérament de Bourget.

Quand Bourget déclare qu'il n'y a pas de psychologie qui ne dérive vers la morale, il justifie celle qu'il pratique.

Le moraliste, remarque-t-il, est très voisin du psychologue par l'objet de son étude, car l'un et l'autre est curieux d'at-

teindre les arrière-fonds de l'âme et veut connaître les mobiles des actions des hommes.

Mais, tandis que cette curiosité suffit au psychologue, le moraliste désire davantage. Ce n'est pas seulement, comme on le sait, pour leur caractère historique, c'est pour leur valeur éducatrice que les œuvres des dix écrivains dont il fait la matière de ses analyses intéressent Bourget. D'un point de départ égotiste, sa critique glisse, par une pente naturelle, à des préoccupations sociales. Il est, dit Jules Lemaître (2), « un psychologue très tourmenté, très ému, très anxieux, parfois effrayé ». Il s'inquiète, il est vrai, des conséquences que sont appelées à avoir les idées qu'il expose pour le bonheur de l'humanité ; et je le soupçonne de se demander, en examinant et en décrivant la maladie de son siècle, si quelque moyen existe de la faire évoluer vers la santé...

Le problème qui se pose à notre observateur des mœurs, il se dit qu'il est impossible qu'avec une ferme intelligence il ne parvienne pas à le résoudre, s'il veut bien ne pas se dérober à son devoir. Mais voilà du coup sa responsabilité engagée... Sa *criticism of life*, d'essence britannique, a conduit Bourget à prendre au sérieux le rôle de l'homme qui exprime le mieux les aspirations plus ou moins confuses des autres, c'est-à-dire de l'écrivain.

Déjà, au sujet de Renan encore, des Goncourt, de Taine et de Flaubert, il n'avait pu se défendre d'étudier « plusieurs cas de conflit entre la démocratie et la haute culture » et de noter à propos de Stendhal que « l'abus de la critique multipliait autour de lui « les dilettantes »... Se prêter à toutes les formes de la vie sans se donner à aucune, point de plus fâcheuse disposition à ses yeux. C'est que, malgré le pouvoir de métamorphose intellectuelle qu'elle suppose (et dont il semble qu'il soit doué) cette disposition procède du scepticisme. Bourget s'interdit d'être sceptique.

(2) *Les Contemporains*, 3e série.

Prendre au sérieux, presque au tragique, écrit-il, le drame qui se joue dans les intelligences et dans les cœurs de sa génération, n'est-ce pas affirmer que l'on croit à l'importance infinie des problèmes de la vie morale? N'est-ce pas faire un acte de foi dans cette réalité obscure et douloureuse, adorable et inexplicable, qui est l'âme humaine (3)?

Il sent, d'ailleurs, qu'il n'a ni la liberté d'esprit ni l'ironie qu'il faut pour être sceptique. L'imagination — un peu perverse — lui manque, également, qui lui permettrait de transformer ses incertitudes en instrument de jouissance... Si sa curiosité « d'amateurs d'âmes », comme s'est défini Barrès, se laisse séduire par les auteurs qu'il analyse, sa raison les réprouve à son insu, et sa conscience en secret proteste. Oui, ses premiers recueils, malgré leur objectivité, me paraissent pleins de réticences sinon de réserves. Me figuré-je ses scrupules? Relisez les dernières pages de l'essai qu'il a consacré à Baudelaire.

Son influence, écrit-il, ne s'exerce que sur un petit groupe. Mais ce groupe est celui de quelques intelligences très distinguées : poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire... Indirectement et à travers eux, un peu des singularités psychologiques que l'on a essayé de fixer ici *pénètre jusqu'à un plus vaste public...*

Comme on le devine soucieux des effets de l'extension du mal baudelairien, de l'élite au peuple ! En quels termes, par ailleurs, s'appliquant à définir le sentiment religieux chez Renan, il parle du christianisme, de ce fait

indiscutable et colossal, d'une religion maîtresse du monde depuis dix-huit cents ans, ayant imposé ses dogmes aux plus nobles esprits, *apportant une solution complète aux problèmes grands ou petits de la vie morale* et, par-dessus tout, *bénéficiant de toutes les incertitudes de la pensée raisonneuse!*

Les *Etudes et portraits*, qui paraissent en 1888,

(3) Préface de 1885 aux *Essais de psychologie contemporaine.*

marquent une accentuation de son désir de trouver une réponse au doute qui l'obsède. Notez que parmi les écrivains qu'il choisit de peindre (la plupart comme Pascal, La Fontaine, Rivarol, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, sont des classiques, il est vrai), on n'en trouve point dont on puisse dire qu'ils s'accommodent d'une explication matérialiste du monde ou qu'ils se complaisent dans le rôle de représenter sans conclure. Jules Vallès lui-même, à qui Bourget consacre une très généreuse étude, est un révolté. C'est que Bourget préfère de beaucoup les excentriques comme Barbey d'Aurevilly et les malades comme Baudelaire et Amiel, aux indifférents, et, à plus forte raison, aux cyniques. La solution naturaliste (*Les soirées de Médan* sont de 1880) lui paraît négative, et ce n'est pas par hasard qu'on ne relève aucune allusion à Zola, par exemple, dans son œuvre critique...

Mais qu'on lise ou relise, dans la partie de son nouvel ouvrage qu'il intitule *Notes d'Esthétique*, l'article: *Science et Poésie*. On constatera qu'il revendique pour le sentiment un domaine en dehors de la réalité, inaccessible aux atteintes brutales de l'expérience, — et qu'il s'élève contre « la haïssable démocratie ».

Entre temps, il a voyagé et donné coup sur coup en quatre ans un recueil de nouvelles : *L'Irréparable,* et quatre romans, *Cruelle énigme, Un crime d'Amour, André Cornélis,* et *Mensonges.* Il a pris l'air de l'Angleterre et visité l'Italie. Cela lui a permis de reconnaître que, latin par la logique, il ne l'était ni par la sensualité, ni par la sensibilité, mais que le sérieux de son esprit, son goût du devoir, son respect des hiérarchies, plus encore que son afféterie d'esthète, l'inclinaient vers les Anglo-Saxons.

La gravité, la tenue anglaises l'ont frappé. La foi aussi, solide, simple, sans bigoterie.

Chez nous, en dehors des dévots et des dévotes, la religion est trop souvent comme à côté de la vie... Ici, elle est vivante dans chacun des fidèles.

Voilà un peuple sain, que l'ironie n'a pas entamé.

(Taine avait déjà fait observation pareille). Il demeure atttaché à ses traditions, et il a plus souci d'éducation que d'instruction. Au théâtre, il fait un succès à des pièces « d'intérêt moral », et bannit de ses divertissements l'indécence et la grossièreté.

Hypocrisie ! se récriera-t-on. Peut-être. Mais salutaire. Et quel bénéfice tirons-nous de l'étalage que nous faisons des vices inséparables de la condition humaine ; de notre indulgence à laisser la corruption s'étendre à tout ?...

Cette corruption, aussitôt après ses premiers essais, Bourget a entrepris de l'analyser non plus seulement dans les œuvres, mais dans les hommes. Il est devenu romancier, lors même qu'il continuait de pratiquer la critique. Remontant à la cause dont la création littéraire n'est qu'un des effets, il s'est attaché à découvrir les perversions dans les âmes, et dans celles de l'élite où elles ont toute licence de se développer. Telle est la raison de son détachement des humbles, et, comme on l'a dit malignement, de son préjugé aristocratique ou grand-bourgeois. S'il a emprunté ses héros et ses héroïnes à la *high life,* ce n'est pas tant par snobisme, cependant, que parce qu'il croyait avoir plus de chances de trouver ses passions à l'état pur dans la tête que dans le corps social. Les complications de l'amour, de l'amitié, les vices de l'imagination, les mensonges, l'envie, que sais-je encore ? peuvent être mieux étudiés, sans doute, chez les gens cultivés et riches de loisirs que parmi les classes laborieuses. C'est à la pathologie mentale, de surcroît, que le psychologue demande le secret du mécanisme des opérations de l'esprit.

§

Si Bourget, concurremment à la critique, s'est adonné au roman, c'est parce que cet art, comme il l'a écrit à Henry James, est « le plus moderne de tous, le plus souple et le plus capable de s'accommoder aux nécessités variées de chaque nature humaine » (4). A la vérité,

(4) Préface de *Cruelle Enigme.*

l'histoire lui offrait les mêmes avantages, à cela près qu'en n'exigeant pas de lui qu'il appliquât une partie de ses forces à la création proprement dite, elle lui eût permis d'exploiter tout entier son pouvoir d'analyse et ses facultés de discrimination.

Mais Bourget entretient son enthousiasme moral, grâce à ses fictions. Elles lui fournissent de nouveaux matériaux pour l'édification de son idéalisme. Qui donc a écrit que les hommes — ceux d'Occident du moins — pouvaient se diviser en deux espèces : ceux qui croient et ceux qui ne croient pas au péché originel ? En se dépouillant de son pessimisme, Bourget s'avise que c'est par l'orgueil que l'homme s'est perdu, et il se refuse à désespérer de lui. Son rachat lui paraît possible, avec l'aide de la civilisation qui n'est point le progrès : le progrès visant à des fins matérielles, et la civilisation à des fins spirituelles. L'erreur lui apparaît d'une conception lyrique de la vie. On fausse celle-ci en lui demandant de suffire à une exaltation continue. Notez que cette exaltation, il la fait sienne... Il se l'inocule, en quelque sorte, comme une maladie pour connaître mieux ses effets, et *Profils perdus*, par exemple (qui font suite à l'*Irréparable*), représentent « l'indéfini, c'est-à-dire le possible, c'est-à-dire la réparation de la douloureuse réalité ». *Un Crime d'amour* étudie le cas d'un homme dont le doute empoisonne l'existence, et qui pour se définir déclare : « Je ne suis même pas vieux de cœur ; je suis un avorté ». Jamais,chez lui, d'émotion sincère. « Il fallait qu'il se donnât des raisons pour sentir de telle ou telle manière. » Un cérébral en qui il semble bien que Bourget se soit plu à se reconnaître ou à s'exagérer son scepticisme, en le desséchant...

Cet incroyant cruel martyrisait une femme, pure malgré sa faute, et la poussait à se perdre, *par excès d'amour*. *Mensonges*, en revanche, nous montre un jeune écrivain plein de foi, dupe d'une mondaine corrompue, et se tirant un coup de pistolet dans la poitrine quand ses yeux se dessillent...

Rien dans tout cela, il faut bien l'avouer, qui dépasse en critique sociale les thèmes chers à Octave Feuillet. La

corruption que dénoncent « les biographies morales » de Bourget était déjà familière à l'auteur de *M. de Camors*. Le coupable d'*Un Crime d'amour*, la pécheresse de *Mensonges* n'avaient pas besoin d'invoquer des influences philosophiques pour se justifier. Mais le problème de la loi qui oblige le sentiment à céder à l'attrait du vice, quand il est faussé par l'intelligence, se trouve posé dans *Cruelle Enigme*, et peut-être celui de la prédestination...

Pourquoi Hubert, que sa mère et sa grand'mère ont élevé avec un soin jaloux pour faire de lui « quelque chose d'irréprochable », retourne-t-il à la femme indigne qui l'a séduit quand il sait quelle elle est ? Mystère...

Hélas! écrit Bourget à la fin de ce récit, c'est une profonde vérité que l'homme est tel que son amour; mais cet amour, pourquoi et d'où nous vient-il? Question sans réponse, et, comme la trahison de la femme, la faiblesse de l'homme, comme le duel de la chair et de l'esprit, comme la vie même, dans *ce ténébreux univers de chute*, — cruelle, cruelle énigme!

Avec *André Cornélis* (antérieur à *Mensonges*), où il tentait une réincarnation d'Hamlet pour nous intéresser au drame d'une conscience s'imposant un devoir de justice dans un milieu contemporain, Bourget semblait avoir voulu affranchir sa personnalité de la convention du romanesque sentimental.

D'évidence, l'idée l'avait obsédé d'un grand sujet où il pût atteindre l'inquiétude du siècle à ses sources mêmes. Mais ce roman qu'il appelait « une planche d'anatomie morale » mettait en mouvement un appareil scientifique disproportionné à ses fins. Comme l'a écrit Lemaître (5), la situation d'André Cornélis, acharné, pour venger son père, à perdre « un galant homme », aux dépens du bonheur même de sa mère, était « trop extraordinaire, trop en dehors de toutes les possibilités de notre vie », pour nous émouvoir profondément. L'application laborieuse de notre psychologue manquait d'objet. Il analysait

(5) *Op. cit.*

à vide, si je puis ainsi m'exprimer. En face du péril qu'il sentait chaque jour s'aggraver, il ne s'était pas encore décidé à prendre position. Il manquait à ce lutteur un adversaire avec qui se colleter, ou plutôt l'épicurien délicat qui était en lui l'empêchait de donner libre cours à ses instincts combatifs...

Il fallut la publication d'*Un Homme libre* pour le décider. Ce « chef-d'œuvre d'ironie », ainsi qu'il l'appelle, l'effraya. Il vit dans l'intellectuel de Maurice Barrès, uniquement occupé à « adorer son moi » et à « le parer de sensations nouvelles », l'image même de ce qu'il avait « failli être » : un curieux, pour qui « l'âme humaine » n'est qu'un objet d'expérience... et il écrivit *Le Disciple*.

Placé qu'il se trouvait entre Stendhal et Dumas fils, comme Hercule entre le vice et la vertu, c'est pour Dumas fils qu'il a opté. Ne nous moquons pas. Admirons, au contraire, pour la conviction qui l'anime, la lettre *A un jeune homme*, que Bourget a publiée en tête de son roman. Il y exhorte son cadet au courage du bien, avec un accent dont la gravité force le respect. Il veut mériter la confiance de la génération nouvelle et gagner son amour. Cette fois, il ne réagit plus seulement contre la grossièreté du naturalisme, mais contre la théorie spécieuse de l'art pour l'art dont il avait été un des plus fermes tenants. Il professe sa foi dans la mission éducatrice de l'écrivain, et cette responsabilité qu'il rougissait d'assumer, il la revendique avec une mâle noblesse.

Le maître que les dirigeants du régime démocratique n'ont pas été pour ses camarades et pour lui, il entend l'être pour les jeunes Français qui ont à panser les blessures de la patrie. Il condamne le suffrage universel, cette tyrannie inique, dont les politiciens sans scrupules ont joué pour installer leur médiocrité menteuse dans les plus hautes places ; et il affirme que les idées doivent être ramenées à une règle supérieure. Quelle règle ? Celle qui découle des Evangiles et qui a par conséquent, son principe dans la tradition catholique... Croit-il ? Est-il converti dès à présent ? Il serait téméraire de se prononcer, encore que son livre s'achève sur la phrase cé-

lèbre de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé ! » Mais puisque la science (« la sincère, la modeste ») reconnaît qu'au terme de son analyse « s'étend le domaine de l'inconnaissable », à ceux qui disent que « derrière cet océan de mystère il y a le vide », il adjure la jeunesse de répondre : « Vous n'en savez rien. » Ne nous immobilisons pas dans le doute, et préférons l'affirmation à la négation...

A l'appui de ses théories spiritualistes, Bourget oppose dans son récit, au matérialisme du philosophe Adrien Sixte qui assimile nos volitions à des faits régis par des lois physiologiques le démenti même de la vie que les sentiments gouvernent. En effet, Robert Groslou, « le disciple » de ce penseur, dans son essai d'application des dangereuses doctrines dont il s'est abreuvé, se heurte à la sincérité d'une jeune fille et se laisse surprendre par les mouvements secrets de son propre cœur. Le monde dans lequel il voyait un champ d'expériences où une âme affranchie ne cherche que des émotions à cueillir, se révèle à lui dans sa réalité complexe, et l'accule à une résolution désespérée... Au lieu d'être, comme il s'en flattait, en jouant le séducteur, le témoin impassible de ses pensées et de ses actes, il s'abandonne aux forces qu'il a mises en branle. Acquitté après le meurtre de sa maîtresse, il est abattu comme un chien par le frère de celle-ci, et devant son cadavre le malheureux Sixte éprouve le besoin de prier.

On a dit — cela s'imposait — que le philosophe ne pouvait être tenu pour responsable de la conduite de son trop naïf disciple, et qu'un savant n'a que faire d'envisager les conséquences de ses travaux.

Le cas du jeune Groslou mettant en pratique (et de quelle manière !) la doctrine d'un chercheur désintéressé a un caractère si exceptionnel, au surplus, qu'il ne prouve rien contre le déterminisme, qui tend à remplacer la foi chrétienne.

A dater du *Disciple*, Bourget ne variera plus, en dépit de quelques retours à son ancienne manière avec *Un cœur de femme*, *Cosmopolis*, *Une Idylle tragique* et *la Duchesse*

bleue. C'est à l'apologie de l'ordre ancien ou, si l'on préfère, à la critique des institutions nées de 93 qu'il consacrera son œuvre, dans un effort de synthèse, étendant son examen à un champ de plus en plus vaste et l'enrichissant d'observations de plus en plus complexes. Ainsi qu'il l'a écrit à Jules Lemaître, — son compagnon de lutte au moment de l' « Affaire », — (6) l'étude des mœurs l'a fait aboutir à des « conclusions traditionnelles », bien qu'il se soit développé « dans l'atmosphère et dans l'esprit de la Révolution ». En présence du désordre des consciences provoqué par la manie démocratique de « faire des conscients », et de l'affaiblissement de notre prestige, l'urgente nécessité lui est apparue de « reconstruire tout l'appareil des vérités françaises ». *L'Etape, Le Démon de Midi, Un Divorce,* se détachent dans le recul du passé comme les points culminants de l'édifice qu'il a bâti sans interruption, pendant quarante ans, avec une vigueur et une persévérance qui ne se sont jamais démenties.

Il est resté fidèle à l'enseignement de Taine, qui l'a amené à retrouver « par delà, ou mieux, par-dessous le phénomène littéraire, les grandes lois de la santé nationale ». Mais il s'est pénétré, de surcroît, des théories de Maistre, de Bonald, de Le Play. Aussi bien, le héros de *L'Etape,* Victor Ferrand, qui est professeur de philosophie catholique, ne jure-t-il que par ces maîtres. Traditionaliste en religion, il l'est aussi en politique et proclame que « toutes les lois sur lesquelles nous vivons depuis cent ans sont des lois d'orgueil ». Les accusations formulées dans la lettre-préface du *Disciple* contre le parlementarisme jacobin sont reprises dans *l'Etape,* où elles constituent le plus formidable des réquisitoires. Pour le porte-paroles de Bourget une œuvre de mort s'accomplit, sous la conduite des élus du suffrage universel, autant dire d'une « majorité de charlatans, issue d'une majorité d'ignorants », œuvre à laquelle pourra seul s'opposer le rôle vital des élites. Celles-ci, Bourget ne les limite pas aux derniers représentants de l'aristo-

(6) Préface aux *Pages de critique et de doctrine.*

cratie. Il est assez progressiste, — ou il connaît et apprécie suffisamment le mécanisme social de l'ancienne France — pour admettre l'accession du peuple aux plus hautes fonctions. Mais il entend que l'on « modère sa pensée » et que son élévation se fasse graduellement. Point d'ordre sans hiérarchie. Tous les malheurs de Joseph Monneron découlent de ceci que, fils d'un pauvre cultivateur ardéchois, il est parvenu trop vite à une situation pour laquelle aucune hérédité, aucune éducation ne l'avaient préparé. Comme le lui dit son ancien camarade Ferrand, issu, lui, d'une famille de riches propriétaires angevins, il a brûlé « l'étape ». La durée lui manque, « et cette maturation antérieure de la race sans laquelle le transfert des classes est trop dangereux »... Remarque très juste, malheureusement gâtée par le désir du romancier d'en trop prouver la justesse. Bourget accumule, il est vrai, toutes les tares sur les enfants de Ferrand, à l'exception d'un seul... qui aspire à se convertir. Ces troubles que le changement brusque de milieu provoquent dans tout l'être, on eût aimé les voir plus subtilement nuancer et surtout ne pas sentir dans leur peinture les intentions politiques de l'écrivain.

Impossible de réconcilier, dit Bourget, pour finir, « le Catholicisme, la Science et la Démocratie, comme si ces deux derniers termes étaient d'un côté, le premier de l'autre. Tout au contraire, ce sont les deux premiers termes qui sont d'un côté, et c'est le dernier qui est de l'autre ».

La *Somme* que Bourget, sorte de saint Thomas laïque, entreprend de faire, à son tour, a donc pour objet d'assimiler ou d'asservir la Science au Catholicisme, *contre* la Démocratie. Tentative hardie, sinon téméraire, et qu'on le verra poursuivre sur le tard de sa vie, jusque chez des chirurgiens ou des médecins et dans l'intimité du psychiatre Ernest Dupré... Cette science que lui a appris à honorer Taine, et à laquelle il faisait déjà les yeux doux quand il l'appelait « la sincère et la modeste » dans les pages liminaires du *Disciple,* il voit en elle l'arbitre de la situation. Mais que ne reconnaît-il qu'on

la mêle gratuitement au débat, et qu'elle n'est pas plus destinée à justifier les aspirations du peuple qu'à servir la foi?...

Nul doute que ce ne soit au déclin de cette dernière qu'il faille attribuer notre décadence, selon Bourget, qui, « de l'inspiration évangélique, est allé à la discipline du catéchisme » (7). Le conservateur qu'il est devenu entend concourir à la restauration de l'Eglise catholique et à son rétablissement dans ses fonctions suprêmes, ensemble avec la monarchie. Tout homme public doit croire, et, « orateur par la parole, écrivain par la plume, homme d'état par l'autorité », conformer sa vie à sa croyance. C'est pour avoir failli à ce devoir que Savignan, dans *Le Démon de midi,* compromet une vie exemplaire, toute de résignation et de labeur, et cause la mort de son fils...

Un Divorce fait l'apologie de l'indissolubilité du mariage, et *La Barricade* et *Le Tribun,* où Bourget a cru utile d'aborder la scène pour y exprimer avec plus d'éclat ses idées, montrent les effets tragiques de l'infection des masses par le matérialisme; le conflit de la dévotion et de la libre-pensée; la situation douloureuse créée par la République aux individus, même et surtout supérieurs, restés fidèles aux vieux principes...

Mais faire un exposé détaillé des théories illustrées par Bourget dans ses œuvres d'imagination, ce serait se livrer à une complète revision des travaux de ces sociologues et moralistes qui ont réagi contre l'influence de Jean-Jacques, au début du XIXe siècle, et dont j'ai cité les noms tout à l'heure. Du reste, quand il s'agit d'un romancier, ce n'est pas tant sa façon de penser qui importe que son art de créer des personnages et de donner l'illusion de la réalité. La gêne qu'on éprouve quand on a à porter un jugement sur Bourget, c'est de ne pouvoir, comme pour Balzac, abstraire ou séparer le penseur de l'écrivain et s'occuper de celui-ci sans prendre en considération celui-là...

(7) Fortunat Strowski : *La littérature*, dans *La Vie catholique dans la France contemporaine.*

§

Bourget a beaucoup réfléchi sur son art, avant de devenir romancier; mais, sans doute, au cours de ses méditations, son intelligence l'a-t-elle égaré en l'engageant dans la voie de l'imitation de la vie. Cette erreur initiale est surtout sensible dans ses premiers récits où la volonté réfléchie de prouver lui manque, qu'il affirmera par la suite, et qui lui permettra de prêter à ses protagonistes un relief qu'ils n'auront pas par eux-mêmes... La gaucherie ou la raideur de ses romans de début frappe, et la faiblesse de leur dynamisme, autrement dit de ce mélange actif d'imagination et d'observation qui révèle le romancier-né. Le factice est apparent dans *Cruelle Enigme, Un Crime d'amour, Mensonges* et surtout *André Cornélis,* dont on se demande par quel miracle le héros parvient à poursuivre sa vengeance, tant les dissections psychologiques auxquelles il se livre sont de nature à paralyser son énergie... L'habileté constructive attestée par ces œuvres ne saurait tromper sur leur défaut d'organisation interne. C'est artificiellement qu'elles s'articulent.

Un roman n'est pas de la vie représentée, a déclaré Bourget pour justifier sa manière (8). C'est de la vie racontée.

Sans doute. Mais le narrateur qu'il suppose ne doit pas se rappeler sans cesse à l'attention de ses auditeurs. Faute d'être discret, ce narrateur risque de détruire l'illusion qu'il veut créer. C'est un témoin. Nous ne l'ignorons pas; ce n'est pas « un miroir impassible ». Il suffit du tremblement involontaire de sa voix pour nous le rappeler. Si son émotion se traduit trop bruyamment, elle contrarie la nôtre...

L'embarras que Bourget éprouve à abandonner à eux-mêmes ses personnages, à les laisser traduire leur caractère et leur tempérament dans les faits, explique la longueur de ses préparations. C'est à ce même embarras

(8) *Pages de critique et de doctrine.*

qu'il faut imputer, non seulement la monotonie de ses développements, mais la lourdeur de ses analyses, « en marge » du récit, pourrait-on dire.

On sait, peut-être, qu'au lendemain de la publication du *Disciple,* Bourget reçut de Taine une lettre assez dure où l'auteur des *Origines de la France contemporaine* lui reprochait d'avoir représenté non un vrai savant, mais la figure conventionnelle que le savant prend dans l'imagination vulgaire...

On pourrait élever semblable objection à propos de presque tous ses romans, et jusque de ceux-là dont les héros et les héroïnes sont, cependant, des hommes et des femmes de son monde. C'est que, même quand ses documents ne sont pas livresques, Bourget les dépouille de leur caractère sensible en les soumettant au contrôle de sa raison qui les classe, les ordonne et les distribue arbitrairement, pour des fins morales... En vain, s'est-il ingénié à établir une distinction entre le roman à « idées » et le roman « à thèse ». C'est toujours œuvre édifiante qu'il fait. Rester neutre, c'est-à-dire *abdiquer,* lui est impossible. Il est doué d'une personnalité intellectuelle trop puissante. Une sorte de lyrisme d'essence abstraite le pousse à se manifester *matériellement* dans ses récits, lors même qu'il cherche à se déguiser en se glissant dans un personnage. Leur autorité vient de là, d'ailleurs; le pouvoir qu'ils ont de s'imposer à nous, malgré que nous en ayons. L'absence, chez Bourget, de la sensualité (je ne dis pas de la sensibilité), qui donne à la création littéraire sa couleur et sa musique, se remarquait, déjà, dans ses vers d'une expression à la fois apprêtée et directe. Mais comme il se passionne pour ce qui offre matière à réfléchir! Il y a du prêtre en lui. Du pasteur d'âmes, il possède, il est vrai, la gravité et le pouvoir de casuistique; la subtilité caressante, aussi, féminine presque dans l'examen psychologique. M. Charles du Bos, au cours de la belle étude qu'il lui a consacrée en tant que critique (9), l'admire de faire à tous

(9) *Approximations* (1re série).

les écrivains dont il parle « l'honneur du problème ». Aucune conscience qui ne possède, cela va de soi, sa valeur propre au regard du confesseur, et dont les comportements n'aient leur importance. Bourget croit au libre-arbitre, Bourget est persuadé que nos actes sont commandés par la conscience innée du bien et du mal, et c'est pour cela qu'il respecte en un auteur, non « l'enveloppe périssable si chère à nos idolâtries », mais, comme le dit excellemment M. du Bos, « le lieu où se consomment certains drames de l'esprit ». En cela consiste son originalité véritable.

M. François Mauriac se plaignait un jour de la situation douloureuse du catholique qui est romancier. C'est qu'il se rendait compte combien il est difficile de faire œuvre indépendante de créateur, quand *on se sait* une créature dépendante de Dieu...

Mais le problème ne se pose pas pour Bourget. Aussi, se montrer choqué — quand on connaît sa loyauté — qu'il charge de tous les méfaits les personnages malpensants de ses récits, n'est-ce pas comprendre ou est-ce oublier, comme je l'ai fait moi-même, que ses convictions lui ordonnent d'avoir des partis pris. Il n'est pas assez artiste pour souffrir de sacrifier la vérité de ses personnages à la Vérité, tout court; ou plutôt ses personnages ne sauraient avoir raison, à ses yeux, en dehors de la Raison suprême qui les gouverne.

Il faut le voir s'appliquer à mettre dans la bouche de ses adversaires les arguments les plus persuasifs et leur donner tort, ensuite, invariablement, pour se convaincre de son incapacité foncière à sympathiser avec eux ou, d'une manière générale, à entrer « dans la peau » des individus qui raisonnent autrement que lui, et à distinguer leurs actes de leur préparation philosophique, leurs pensées de leurs instincts ou de leurs passions. De même que la fièvre est l'indice d'une maladie pour le médecin, la mauvaise conduite, pour lui, est le résultat d'une idée fausse... Une seule fois, dans un de ses romans, — et c'est son chef-d'œuvre, il est vrai, *Le Démon de Midi*, — il a peint un homme qui, malgré la rectitude de ses opi-

nions, commet une erreur impardonnable... Mais, le plus souvent, toujours pourrait-on dire, il suffit qu'un individu soit un démocrate ou un incroyant pour qu'il en fasse un monstre, ou qu'il force ses traits jusqu'à la caricature, comme ceux de Monneron, dans *L'Etape* (10).

J'ai écrit, plus haut, que Bourget a beaucoup médité sur son art. Il fallait dire : sur son métier. Il en connaît, à la vérité, toutes les ressources, et je ne crois pas qu'on ait jamais plus nettement caractérisé que lui le roman, étudié ses moyens, précisé son objet. Tous les débutants devraient avoir lu les pages où Bourget explique la façon dont il conçoit que l'on compose une fiction, et la doue de « crédibilité ». Certaines des définitions qu'il a données du genre littéraire le plus riche en possibilités sont célèbres, et la distinction, en particulier, qu'il a établie entre la nouvelle « qui est un épisode » et le roman « qui est une suite d'épisodes » (« La nouvelle est un solo, le roman une symphonie »).

Mais, si bien qu'il ait charpenté ses récits, quelque équilibre qu'il soit parvenu à réaliser entre leurs parties, il n'a pu réussir à nous en celer la faiblesse organique. A cette faculté, dont il est dépourvu, d'animer des êtres, la technique la plus sûre, l'invention la plus ingénieuse ne suppléeront jamais. C'est l'excès même de son défaut qui le sauve, cependant, de la froideur. Son inaptitude à oublier ses théories contribue à rendre plus émouvants ses romans que les incidents dramatiques qu'il excelle à y introduire et qu'il multiplie au point de rivaliser avec les feuilletonistes. L'ardeur de son prêche est communicative, lors même qu'elle n'emporte pas l'adhésion. On peut être convaincu de la culpabilité d'un accusé, on n'en admire pas moins le talent dont son défenseur fait preuve en plaidant son innocence. Aussi ne suis-je pas de ceux qui parcourent distraitement, les trouvant fastidieux, les passages où Bourget accumule sans se lasser les témoignages en faveur des vérités auxquelles il se

(10) Faut-il dire qu'il a fait une exception pour le docteur Ortègue dans *Le Sens de la mort?* Non, car malgré sa haute intelligence, cet homme meurt mal, parce qu'il a vécu sans la foi.

montre si fermement attaché. Extra-romanesque ou extérieur au sujet, certes, l'intérêt n'en est pas moins considérable. Que l'analyse de Robert Groslou dans *Le Disciple,* notamment, n'émane pas de lui, qu'elle soit faite à travers lui, cela n'empêche qu'on y demeure attentif jusqu'au bout. Il y a là une prolixité et une minutie dont l'intelligence subjugue, en dépit de sa persévérance à décrire plutôt qu'à recomposer. J'ai plus de peine à suivre Bourget quand, à l'exemple de Balzac (le maître dont il a subi le plus profondément l'influence, après Stendhal), il s'applique à des descriptions de paysages, de rues ou d'intérieurs « chic ». Peu de romanciers sont moins pittoresques que lui, moins obsédés, aussi, par le physique de leurs personnages.

Voici, entre vingt autres, une preuve de la rhétorique laborieuse à laquelle il a recours lorsqu'il veut se donner ou donner aux lecteurs l'illusion de son art de peindre :

Le soleil, presque au ras de l'horizon, n'envoyait plus de rayons assez chauds pour dissiper le brouillard indistinct et glacé qui montait, engluant déjà de son suintement les cuivres et les boiseries du bateau. Le bleu de cette mer immobile s'épaississait jusqu'au noir, tandis que l'azur du ciel sans nuage pâlissait, froidissait, se neutralisait. Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis, lorsque le globe du soleil toucha l'horizon, l'incendie démesuré du couchant éclata sur ce ciel et sur cette mer. Toute côte avait disparu, en sorte que les passagers du yacht, maintenant remontés sur le pont, n'avaient devant eux que l'eau et le ciel, le ciel et l'eau; ces deux immensités sans forme, sans contour, vierges et nues comme aux premiers jours du monde, où la lumière déployait, prodiguait ses resplendissantes féeries, — toute la lumière, ici projetée en des nappes d'un rose tendre, délicat, transparent, comme le rose de pétales sur un buisson d'églantiers, — là répandue en des flots de pourpre, de la couleur d'un sang généreux, — ailleurs étalée comme en des grèves d'un vert d'émeraude et d'un violet d'améthyste, — plus loin solidifiée en de colossaux porches d'or! Et cette lumière s'approfondissait avec le ciel, elle palpitait avec la mer, elle se dilatait

dans l'espace infini, jusqu'à ce que, le globe ayant plongé sous les lames, cette gloire s'évanouit comme elle avait surgi, laissant de nouveau la mer toute bleue, presque noire, et le dôme du ciel presque noir aussi cette fois, avec une suprême frange à son bord, de l'orangé le plus intense. Cette large bande éclatante s'amincit, s'atténua, s'effaça elle-même (11).

Veut-il présenter ses héroïnes? Le mieux qu'il puisse faire, — s'il n'en pétrit pas une figure de cire, — c'est de les comparer à des modèles de musées. La perfide Suzanne Moraines, de *Mensonges*, est en apparence un ange, une madone de Raphaël, « au profil délicat, aux yeux bleus et doux, *à la taille fine et souple* » (sic). Il est vrai — détail qui, naguère, a fait scandale, — qu'elle met un « corset noir », le jour où elle se donne à son amant... Mais il existait dans le visage de Thérèse de Sauves, la corruptrice du pur Hubert de *Cruelle Enigme*, une ressemblance frappante avec celui des Hérodiades familières à Luini et à ses élèves :

C'était le même front plein et large, les mêmes grands yeux chargés de paupières un peu lourdes, le même ovale délicieux du bas des joues, terminé par un menton presque carré, la même sinuosité des lèvres, la même attache des sourcils à la naissance du nez... Elle avait le cou vigoureux, les épaules larges, avec *une taille mince* (encore!), des mains et des pieds d'enfant, etc...

§

Imprimer de plus en plus chez ceux qui lisent, a dit un jour Bourget, cette conviction qu'à la racine de tous les problèmes de la vie morale, comme à la racine de tous les problèmes de la vie physique, il y a des faits à observer, une réalité à connaître; dégager quelques-uns de ces faits, les décrire, en montrer les liaisons nécessaires; accroître la psychologie de quelques témoignages authentiques; apporter quelque preuve à l'appui ou à l'encontre des grandes doctrines qui servent de directions aux individus et aux Sociétés;

(11) *Une Idylle tragique.*

les aiguillent si elles sont exactes vers la santé, si elles sont inexactes vers la décadence, telle me semblait être une des fonctions bienfaisantes de la littérature quand je commençai d'écrire.

Une telle déclaration aide à comprendre qu'il n'ait pas poursuivi ces études littéraires par quoi il avait si brillamment commencé, et qu'il ne les ait pas, non plus, étendues comme je l'eusse souhaité à l'histoire, où il aurait trouvé l'occasion de concilier « ce que nous devons de franchise à notre propre pensée et ce que nous devons de déférence aux sincérités de nos semblables » (12). Mais une de ses œuvres aujourd'hui les plus oubliées, dans laquelle il a réussi à donner un tour romanesque à ses examens critiques et éthiques, *La Physiologie de l'amour moderne,* me semble indiquer quelle aurait pu être sa véritable voie.

Dans la préface de cette œuvre qu'il attribue à un certain Claude Larcher, par un artifice à l'origine duquel il est possible de discerner un scrupule, il affirme, d'ailleurs, « qu'être moraliste, ce n'est pas prêcher » et que ce n'est pas non plus conclure.

Le moraliste, fait-il dire à Claude Larcher qui le réfute si curieusement, c'est l'écrivain qui montre la vie telle qu'elle est, avec les leçons profondes d'expiation secrète qui s'y trouvent partout empreintes. Rendre visibles, comme palpables, les douleurs de la faute, l'amertume infinie du mal, c'est avoir agi en moraliste.

La vérité ne fait jamais de mal aux âmes. Nous sommes bien d'accord. Mais cette vérité, le besoin inné que Bourget avait de la définir et de la commenter, se fût mieux accommodée de l'essai que du roman; et du genre hybride d'essai romancé auquel il a recouru dans *La Physiologie.* Il y analyse les passions éternelles à travers l'actualité, c'est-à-dire à travers les mœurs ou les modes de son temps, avec une vivacité qui nous change heureusement de sa lenteur habituelle.

(12) Etude sur Renan dans les *Essais de Psychologie contemporaine.*

Supérieur en cela à Sainte-Beuve qui se montrait beaucoup plus à l'aise avec les figures du passé qu'avec celles de son temps, Bourget avait un sens très fin de la modernité, et qu'il a rendu encore plus aigu dans son commerce étroit avec Baudelaire. C'est aux influences de l'époque qu'il fait remonter les causes des maladies ou des manies qu'il observe chez ses contemporains. Je n'aurai garde d'oublier, enfin, qu'il a été le premier à donner au cosmopolitisme son sens actuel à propos de Stendhal, et à décrire les milieux étrangement composites où le *Tout-Europe* et le *Tout-Amérique* se rassemblaient, déjà, à la fin du siècle dernier. Outre ses impressions de voyage en Angleterre, on lui doit des *Sensations d'Italie* et un *Outre-Mer* (résultat de son voyage aux Etats-Unis, en 1893) qui annonce de loin M. Paul Morand...

Doctrinal, je l'ai assez dit, il ne l'est pas hautainement, du moins; et nul n'a plus que lui le besoin de se mettre de plain-pied avec les auditeurs qu'il veut convaincre. Son effort a-t-il été vain? Non. Il a fait école, et MM. Jacques Maritain et Henri Massis, pour ne citer que ces deux esprits éminents, lui doivent, sans doute, beaucoup. Je crois, d'ailleurs, qu'il aura assez vécu pour voir un mouvement se dessiner en France en faveur des principes d'autorité qu'il a défendus, contre le courant du libéralisme qui semblait devoir tout emporter. Mais qu'agitant les problèmes les plus graves, et les agitant, de préférence, chez les heureux du monde, il ait eu de si nombreux lecteurs dans toutes les classes de la société, voilà qui prouve bien qu'il n'est pas nécessaire de flatter le peuple pour qu'il vous écoute. Voilà qui prouve, surtout, qu'on l'intéresse moins en lui présentant des existences médiocres un fidèle tableau, qu'en l'initiant aux trompeuses douceurs de la vie la plus raffinée.

JOHN CHARPENTIER.

BESTIAIRE PARISIEN

A Paul Léautaud.

RECONNAISSANCE

Animaux tristes, animaux gais,
Pigeons de jeu, moineaux d'automne,
Dans ce Paris qui vous étonne,
Paris qui m'a tant fatigué,

Je vous cherche à travers, ô gué:
Le chat noir de la blanchisseuse
Et le chat blanc du charbonnier;
Paresses des journées heureuses.

Lourds percherons des camionneurs
Qui finirez à Vaugirard,
Combien je vous dois de bonheur!
Ivres du vent de vos crinières,
Vous martelez les boulevards:
J'entends les chevaux de mon père.

Tobie, le chien du Directeur,
Chats siamois du docteur Fombeure,
Léonidas au « Terminus »,
Bêtes cruelles, lentes, sourdes,
Les plus douces que je connusse,

Vous avez semé sur mes jours
Un peu d'enfance et d'innocence.
Vivez heureux et longtemps pour
Ma très grande reconnaissance,
Animaux tristes, animaux gais,
Animaux de Paris, ô gué!

—

CAMELEON

O tranquillité propice
A l'acclimatation:
Le bedeau de Saint-Sulpice
Elève un caméléon.

Tantôt rouge, tantôt vert
Il prend la couleur des flûtes
La couleur des cloches d'air
Des rinceaux et des volutes.

Le bedeau lui tue des mouches
Qu'il roule dans son mouchoir,
Puis l'accueille dans sa couche
Quand il est couleur du soir.

Bedeau, caméléon dorment
Sous la lune, les clairons
Dans le grand souffle des orgues,
Bedeau et caméléon...

O tranquillité propice
A l'acclimatation!
Ce bedeau de Saint-Sulpice
Aime ce caméléon.

—

CHIEN DE MUSETTE

C'était un petit chien de la place Pigalle
Qui n'aimait pas l'accordéon.
Il en souffrit beaucoup, dit-on,
Car son maître tenait un bal.

Ni: « Les Chevaliers de la lune »,
Ni la mazurke: « A chacun sa chacune »
N'avaient le don de l'émouvoir.

Il est mort un dimanche au soir
Pendant la « Valse des bas noirs ».

—

CHEVAL DU VIDANGEUR

Le cheval du vidangeur
Piaffe devant le restaurant:
Son maître est un gros mangeur
Il mange durant un tour de cadran.

Cheval blanc d'Apocalypse
Cabré comme un éventail
Il voit monter la Grande Ourse
Dans les tilleuls bleus du mail,

Au chant syncopé des pompes
Saluant le soleil levant.
L'aube? Jamais il ne s'y trompe:
Un coup de fouet, un coup de blanc.

—

RATON LAVEUR

Tu me fais penser au bonheur
A la femme soignée, besogneuse, et tranquille
Quand tu laves ton ombre aux rives de ton île
Minuscule, raton laveur!

—

LE BON PASTEUR

Deshoulières m'amie, où sont donc vos houlettes,
Vos prairies irréelles, vos lyriques ruisseaux,
Pour sauver ces troupeaux qui vont vers la Villette
Accourus pour mourir des quatre coins de France
Par milliers, par millions, par wagons, par monceaux,
En beuglant tout le long de leur désespérance?...

Deshoulières, priez pour les bestiaux de France!

—

LES TROIS CHIENS DU MARINIER

Les trois chiens du marinier
Regardent couler la Seine,
Ecoutent Geoffroy l'Asnier

Gourmander François Meunier
De sa voix de porcelaine.

Un chat dans l'accordéon
Des échos, des toits de tuile !
Coups de gueule. Ile Bourbon.
La péniche coule au fil
De midi, soleil docile,
Et le plus jeune des chiots
Trempe sa langue dans l'eau.

—

ANIMAUX EMPAILLES

Crocodile empaillé de la rue des Lombards,
Chats-huants, chats de gouttière, chats-pards
Du fourreur-naturaliste de la place Saint-André-des-Arts,
Près de la « Chope de Lutèce ».
Ophicléides ou serpents
Gonflés d'alcool, roulés dans les bocaux sans lune,
Nécropoles noyées, barbues de nécromants,
Que penseront de vous les animaux futurs
Quand leurs maîtres vous feront surgir à coups de pics
Sans défoncer les devantures
Brillant de houille, enfouies sous quatre mètres de charbon.
Où des oiseaux fossiles pris dans les traces des tilleuls
Chanteront silencieusement
Guettés des chats fossiles des fossiles concierges
Boulevard Saint-Michel d'antan.

MAURICE FOMBEURE.

LA DÉVALUATION DU FRANC

AUGMENTERAIT-ELLE LA CAPACITÉ D'ACHAT DU CONSOMMATEUR?

—

Le lecteur nous excusera de poser une question qui, évidemment, ne comporte qu'une réponse négative. Dévaluer le franc, le mot l'indique assez clairement, c'est diminuer sa valeur. On ne voit pas bien comment, si toutes les pièces de cinq francs que nous possédons sont remplacées par des pièces de trois francs, l'opération va nous permettre d'acheter davantage. Cependant, tant de gens affirment péremptoirement qu'une dévaluation monétaire provoquerait une reprise de la vie économique qu'il paraît nécessaire de dissiper ces naïves illusions.

La dévaluation du franc augmenterait-elle la capacité d'achat des consommateurs? Pourquoi, dira-t-on peut-être, n'examinez-vous la question que sous l'angle du consommateur? Tout simplement parce qu'il est oiseux de la poser autrement. Si le consommateur ne peut pas *acheter davantage* qu'aujourd'hui, il est clair que le commerçant ne vendra pas un peu plus, et le producteur ne travaillera pas cinq minutes de plus. Une reprise de la vie économique implique une activité plus grande de la production et des échanges, ou alors c'est que les mots ne signifient plus rien. Qui expliquera comment le producteur peut trouver une amélioration de sa condition tant que le consommateur n'achète pas davantage?

Donc, par la force même des choses, c'est l'intérêt du consommateur qu'il faut examiner. S'il achète davantage, le problème est résolu et la dévaluation monétaire est un bienfait.

Si sa capacité d'achat reste au niveau actuel, la dévaluation monétaire est une mesure inutile.

Mais si sa capacité d'achat diminue dans la proportion de la dévaluation du franc, l'opération devient une catastrophe.

Précisons tout d'abord l'opération qui, en dernière analyse, constitue la dévaluation du franc. En bref, c'est un court dialogue entre le gouvernement et la Banque de France.

Le gouvernement constate que la Banque de France a un stock d'or de X milliards, *lequel est la propriété des porteurs de billets.* Cette remarque est importante, car trop de gens qui parlent de « notre or » s'imaginent que le stock d'or appartient à la France, ou au gouvernement, ou à la Banque de France. En réalité cet or appartient aux porteurs des billets, puisque c'est en échange de leur or que la Banque a créé et émis des billets. Les porteurs sont des Français et des étrangers. Ils ont le droit, tant que nous vivons sous le régime de l'étalon-or, d'exiger que la Banque leur remette de l'or en échange des billets qu'ils lui rapporteront et qu'elle détruira.

Supposons donc que la Banque de France, ayant un stock de X kilogrammes d'or, a émis, disons : 80 milliards de billets.

Le dialogue va continuer par l'autorisation que lui donnera le gouvernement d'émettre 20 milliards (par exemple) de billets supplémentaires. Il va de soi que les 80 milliards étant devenus 100 milliards *pour le même stock d'or,* chaque billet vaudra moins que précédemment : le franc est ainsi *dévalué.*

Tout naturellement, le gouvernement va s'approprier les vingt milliards de francs nouveaux si miraculeusement créés par un texte de loi de quelques lignes.

Mais quelqu'un, évidemment, doit en faire les frais. Ce « quelqu'un », ce seront tous les détenteurs de francs, puisque chaque franc possédé vaut moins que la veille.

En bon français l'opération porte un nom : c'est le

faux-monnayage, connu déjà des Romains comme le moyen pour l'Etat de se procurer les ressources qui lui manquent lorsque tous les moyens ordinaires sont épuisés. C'est le droit du prince de fixer, comme bon lui semble, le cours légal de la monnaie. Les sujets doivent s'incliner devant la loi, et le vendeur ou le créancier est obligé de recevoir en payement le poids légal qui représente le prix de la chose vendue ou le montant de la créance.

Cette manipulation monétaire effectuée, quelle va être la réaction de l'économie nationale?

La réponse des dévaluateurs est très compliquée, mais leur principal argument peut se résumer ainsi : cette création de vingt milliards supplémentaires va avantager le Trésor (nous nous en doutions), mais le Trésor va les répartir entre les fonctionnaires, les rentiers, les fournisseurs, etc., car le Trésor est une pompe aspirante et refoulante. Les vingt milliards ne resteront pas longtemps dans ses caisses et iront vite s'émietter dans la circulation, ce qui provoquera une reprise générale des affaires.

Pour qu'il y ait reprise, nous savons qu'il faut que le consommateur achète un peu plus que par le passé. Une augmentation de circulation de vingt milliards va-t-elle augmenter la capacité d'achat des consommateurs?

La dévaluation faite, va-t-on augmenter le salaire des ouvriers? Non évidemment. Le traitement des fonctionnaires? Pas davantage. Va-t-on augmenter l'intérêt que l'on verse aux rentiers? Les pensions des retraités, des combattants? Il n'en est pas question. Alors les revenus des capitalistes? Ils sont en fonction de la prospérité générale. Alors?

Et ces vingt milliards n'augmenteraient pas le coût de la vie? Pas nécessairement, répliquent les dévaluateurs.

Pourquoi, dans ces conditions, s'arrêter à vingt milliards? Pourquoi ne pas fabriquer tous les billets dont le Trésor a besoin, si cette inflation ne doit avoir aucune

influence sur les prix? Pourquoi ne pas combler ainsi tous les déficits budgétaires?

Comme la proposition est insoutenable, les partisans répliquent : Mais ces vingt milliards vont bien créer du pouvoir d'achat pour quelqu'un?

Sans aucun doute, mais ils réduisent d'autant le pouvoir d'achat de tous les autres.

Voici un tonneau contenant 100 litres de vin. Vous y ajoutez 10 litres d'eau. Il est indiscutable que vous aurez encore 110 litres de vin, mais ce ne sera plus le même vin : ce sera de la piquette.

En résumé c'est toujours l'erreur consistant à croire qu'en augmentant la circulation des billets, on augmente du même coup le pouvoir d'achat des consommateurs. Confusion regrettable entre le pouvoir d'achat et la monnaie. Tâchons de la dissiper.

§

Tout signe monétaire constitue évidemment un pouvoir d'achat; mais l'argent étant fait pour *rouler*, comme on dit vulgairement, il se trouve qu'un même billet de cent francs, en circulant, aura pu acheter pour un million de francs de marchandises. Par capacité d'achat, il faut entendre *celle du consommateur*, étant donné qu'il doit d'abord se procurer de l'argent pour avoir le droit de consommer. C'est ce qui permet de constater que la notion des besoins *illimités des hommes* est purement théorique, puisque, dans notre société actuelle, seuls les besoins *solvables* peuvent être satisfaits.

Pratiquement, notre principal souci économique consiste à nous procurer de l'argent avec lequel nous *achèterons* les objets qui nous sont nécessaires. La consommation est donc limitée, pour chacun de nous, à la quantité de monnaie que nous avons pu nous procurer et qu'on peut appeler notre *capacité d'achat* ou de consommation (1).

(1) Certes, le cultivateur qui vit des produits de son sol n'a pas eu à les *acheter*. Il a dû cependant avoir de l'argent pour engager les dépenses nécessaires à sa culture. Ensuite, il a besoin d'une capacité d'achat pour se procurer des vêtements, du charbon, payer le percepteur, le médecin, le charron, le grainetier, etc.

Cette parcelle de la circulation que nous nous procurons, et que nous souhaitons aussi considérable que possible, retourne immédiatement dans la circulation dès le moment que nous nous en servons pour consommer.

L'argent est donc, dans le régime actuel, aussi nécessaire que l'air dont ont besoin nos poumons. Ceux-ci vont le chercher dans l'atmosphère, comme nous allons chercher l'argent dans la circulation.

Les poumons absorbent de l'air et le rendent à l'atmosphère, et chaque fois la bouffée d'air est différente. Le mécanisme de la consommation est identique : la monnaie que nous nous procurons est rendue à la circulation dès que nous consommons, et la monnaie qui rentre dans notre poche n'est jamais celle qui en était sortie.

Une autre image précisera notre pensée : que le lecteur imagine un grand réservoir plein d'eau. Des hommes viennent y puiser, mais, un instant plus tard, ils reversent dans le réservoir ce qu'ils y ont pris. Comme tous les hommes font ce double geste à la fois, les uns puisent (vendent) alors que d'autres remplissent (achètent).

La quantité d'eau resterait donc constante, même si les hommes venaient y puiser davantage, puisqu'ils reversent toujours une quantité égale à celle qu'ils ont prise.

Si les hommes font cette double opération, les uns avec un gobelet, les autres avec un seau, peu importe. Cela signifie simplement qu'ils ont une capacité d'achat différente (2).

Il n'y aurait encore aucun inconvénient à ce que cette double opération se fît, pour tout le monde, avec des

(2) On va sûrement objecter que certains hommes viennent puiser dans la circulation sans y reverser tout ce qu'ils y ont pris, par exemple : les thésauriseurs. C'est un enfantillage; en admettant que le chiffre de la thésaurisation soit de 25 milliards (chiffre indiqué par M. Strohl) il suffit de retrancher ces 25 milliards de la circulation actuelle pour découvrir qu'il reste, circulant réellement, autant de billets qu'en 1929, année où les affaires battaient leur plein. Il y a longtemps que l'on a pallié au manque de numéraire par l'invention du chèque, des virements, des compensations, etc., bref par toute la monnaie scripturale qui viendrait renflouer la circulation si cela devenait nécessaire.

récipients d'un volume plus grand, comme dans les périodes dites de prospérité, où la capacité d'achat du plus grand nombre allait en augmentant. Mais, si pour des raisons quelconques, les hommes, comme c'est un fait depuis cinq ans, ne cessaient de ralentir le rythme de leurs mouvements d'aspiration et de refoulement, songerait-on à incriminer la composition de l'eau?

Nous venons de remarquer que la capacité d'achat du consommateur doit être *permanente* du moment qu'elle va s'anéantir dans la consommation. Un cheval gagnant ne confère à l'heureux parieur qu'une capacité d'achat accidentelle, puisque, dès qu'il a dépensé son aubaine, elle ne revient pas dans son gousset pour lui permettre de continuer à consommer.

Ceci dit, on voit quel intérêt s'attacherait à la connaissance exacte de la capacité d'achat de tous les consommateurs d'un pays. On aurait ainsi la limite de la consommation *permise,* quel que soit le volume de la production des richesses, puisque l'argent, que chacun de nous doit posséder, joue le rôle d'un écran entre la production et la consommation.

Hélas! le calcul de la capacité d'achat de tous les habitants d'un pays est impossible. Nous pouvons cependant *approximativement* nous en faire une idée.

C'est le bon sens populaire qui, dans cette recherche, va nous conduire. Comment se procure-t-on de l'argent? Les uns *s'en font*, les autres *en gagnent*. Ce sont les moyens licites qui sont offerts aux hommes de toutes conditions.

Examinons ces deux moyens successivement.

Se faire de l'argent? C'est le moyen à la portée de celui qui possède quelque chose. Qu'il trouve preneur de ce « quelque chose » et, immédiatement, il se procure l'argent avec lequel il va consommer.

Toutes les richesses déjà créées, autrement dit la richesse acquise, permettent à leur détenteur de se procurer de l'argent. Voici donc une source considérable de « capacité d'achat ». Mais il s'agit là d'une capacité d'achat *en puissance* et qui n'est pas inépuisable. Ce qui

veut dire que l'on peut vivre plus ou moins longtemps sur ses réserves, mais que, du moment qu'on les aliène, il vient un moment où même les plus grosses fortunes sont obligées de disparaître. L'homme qui se contente de vendre son patrimoine arrive fatalement un jour, comme on aime à le dire, au bout de son rouleau.

Est-ce dire que ces richesses déjà créées vont être obligatoirement consommées et qu'elles vont s'anéantir? Nullement; la plupart du temps elles passent dans un autre patrimoine au profit d'un acheteur qui s'est dépouillé d'une partie de sa capacité d'achat pour les acquérir. Mais si ces richesses ne s'anéantissent pas, il est clair cependant que leur ancien propriétaire, qui a consommé avec l'argent qu'il s'était ainsi procuré, a cessé d'être un consommateur *solvable* et ne nous intéresse malheureusement plus.

La caractéristique de ce moyen de se procurer du pouvoir d'achat est qu'un consommateur se ruine sans que ses richesses disparaissent obligatoirement.

Le second moyen consiste à *gagner de l'argent*. C'est celui auquel sont obligés d'avoir recours l'immense majorité des hommes qui ne possèdent rien en venant au monde. Gagner de l'argent ou gagner sa vie sont synonymes. Par quel procédé? Mais en produisant quelque chose d'utile qui tentera quelqu'un ayant les moyens de l'acheter, c'est-à-dire de donner de l'argent en échange. Pratiquement on offre son travail, et, s'il trouve preneur, on se procure ainsi l'argent avec lequel on sera habilité à consommer.

Richesses déjà créées, et richesses que l'on crée, voici les deux sources de la capacité d'achat des hommes.

Revenons au second moyen : gagner de l'argent.

Cette capacité d'achat porte des noms très divers :

C'est l'allocation de chômage du chômeur,

C'est le salaire de l'ouvrier,

C'est l'appointement de l'employé,

C'est le traitement du fonctionnaire,

C'est le bénéfice du commerçant, de l'agriculteur, de l'industriel,

Ce sont les honoraires des médecins, des avocats, etc.,
C'est la retraite des retraités,
C'est la pension des pensionnés,
Ce sont les revenus des rentiers (3).

De sorte que, s'il était possible de faire le total pour l'année : de tout ce qui a été payé sous forme de salaires, appointements, traitements, honoraires; de tous les bénéfices réalisés; de tous les revenus versés aux capitalistes, etc., on aurait le total de la capacité d'achat de tous les citoyens du pays. Aurait-on la mesure de la consommation solvable annuelle? Nullement. Dans ce total on aurait fait figurer deux fois certains éléments, car presque toutes les dépenses de l'Etat ont été prélevées sur la capacité d'achat des contribuables. Il y aurait donc lieu de retrancher la capacité d'achat des fonctionnaires; des pensionnés; des retraités; des rentiers de l'Etat, des départements et des communes. Cette soustraction donnerait le revenu national qui représente bien, à peu de chose près, la capacité d'achat des consommateurs du pays. Mais ce revenu national est encore supérieur à la consommation proprement dite, car seuls les consommateurs qui n'ont qu'une faible capacité d'achat l'utilisent en entier.

On voit donc que c'est la production des richesses qui crée la capacité d'achat du consommateur. Elle la crée sous la forme des salaires payés aux ouvriers; des appointements payés à l'employé; des bénéfices réalisés par le producteur; des revenus que le producteur peut fournir à ceux qui lui ont prêté des capitaux; des impôts payés à l'Etat, aux départements et aux communes. Que la production vienne à se ralentir, et toutes ces capacités d'achat diminuent par contre-coup; que la production vienne à s'arrêter, et il n'y a plus de capacité d'achat pour personne.

(3) Certes on ne peut pas dire que le revenu du rentier est toujours le fruit de son travail. Il constitue sa capacité d'achat qui, elle aussi, doit être permanente et dont nous parlerons plus loin.

§

Revenons à la monnaie.

Nous avons vu qu'elle est créée par la banque d'émission, alors que la capacité d'achat est créée par la production des richesses.

Confondre la capacité d'achat des consommateurs et la circulation monétaire, c'est, toute proportion gardée, confondre la littérature et les lettres de l'alphabet. Evidemment, on a besoin des lettres pour s'exprimer, comme on a besoin d'argent pour consommer; mais l'étendue de l'alphabet n'a qu'un rapport bien lointain avec la littérature d'un pays. Et j'attends encore celui qui proposerait d'augmenter les lettres de l'alphabet sous prétexte qu'il a de la peine à s'exprimer...

A bout d'arguments, les partisans de la dévaluation monétaire se réfugient dans le maquis des prix. La dévaluation doit faire monter les prix à la production et les faire baisser à la consommation. Autrement dit : le commerçant, qui a déjà toutes les peines du monde à vivoter, achètera plus cher au producteur et vendra moins cher au consommateur. Comprenne qui pourra...

Les prix? Mais ils n'ont rien à voir lorsqu'on raisonne, comme nous venons de le faire, sur la masse de la capacité d'achat que la production a permis de créer. Les prix de vente varient en fonction des prix de production. Les prix ne jouent qu'à l'intérieur de cette masse de capacité d'achat et pour la répartition de cette masse. Dans les échanges que nous faisons journellement, par l'intermédiaire de la monnaie, nous sommes, simultanément, achcteur et vendeur. Nous désirons la baisse pour tout ce que nous achetons, et la hausse pour tout ce que nous vendons, y compris surtout notre travail. C'est sur le terrain des prix que se livre la bataille pour notre part de capacité d'achat; c'est par le truchement du prix des produits et des services que nous attirons plus ou moins de couverture à nous. Ce que l'un de nous gagne grâce aux prix, est perdu par un

autre. A l'heure où la *masse* de capacité d'achat ne cesse de diminuer, pour des raisons qui débordent du cadre de cette étude, cette bataille des prix devient de plus en plus âpre, et les prix prennent un caractère artificiel dès que les intéressés ont su s'organiser pour les défendre. Les prix n'augmentent pas la masse de capacité d'achat que les consommateurs ont à se partager.

Un autre argument est celui-ci : une dévaluation de la monnaie mettrait fin à la thésaurisation. Nous avons déjà dit que celle-ci n'agit que sur la circulation monétaire, et qu'en 1929, année où les affaires battaient leur plein, la circulation monétaire n'était pas supérieure à celle d'aujourd'hui, *compte tenu de la thésaurisation*. Cette dernière est une conséquence de la baisse de la capacité d'achat générale. On crie à la surproduction (elle n'existe d'ailleurs que par rapport aux besoins solvables), et l'on voudrait obliger les capitaux à s'investir dans une production plus forte encore! Mais si on ne peut pas *vendre* une production qui marche déjà au ralenti, comment vendra-t-on une production supérieure? On dénature le blé et on invite les cultivateurs à en produire davantage? On détruit des outillages et on se plaint de l'oisiveté des capitaux? Mais le chômage des capitaux n'est que la contre-partie du chômage des hommes. La vérité : c'est que la production étant d'ores et déjà pléthorique pour les *besoins solvables*, et notre régime actuel n'en connaissant pas d'autres, les hommes sont obligés de se croiser les bras et les capitaux deviennent inutiles.

Reste le dernier argument des dévaluateurs du franc : l'opération donnerait un coup de fouet à nos industries exportatrices. On se rappelle, sans doute, que la France fit la conquête des marchés internationaux lorsqu'elle dévalua sa monnaie des quatre cinquièmes!! C'est méconnaître que les barrières douanières sont élevées précisément pour conserver aux producteurs la totalité de la capacité d'achat déjà réduite des consommateurs nationaux. Si le bon marché d'un article permettait encore de le vendre à l'étranger, les Japonais auraient, depuis

longtemps, inondé tous les marchés de leurs produits. On semble perdre de vue que les contingents limitent l'entrée des marchandises étrangères quel que soit leur prix. La France, elle-même, a contingenté plus de 2.000 produits étrangers. D'autres sont purement et simplement prohibés.

Conclusion : une nouvelle dévaluation du franc provoquerait immédiatement une surtaxe compensatrice de change sur tous nos produits, comme nous l'avons fait nous-mêmes à l'encontre des pays qui ont altéré leur monnaie.

A l'intérieur, elle aggraverait la misère, car, inopérante pour accroître la capacité d'achat du consommateur, elle ferait augmenter le coût de la vie.

Et qu'on ne nous parle pas des années, dites de prospérité, qui coïncidèrent avec la dévaluation des quatre cinquièmes de notre monnaie. On sacrifierait donc, de gaieté de cœur, le dernier cinquième pour revivre une partie de cette époque? C'est, une fois encore, raisonner à côté de la question. Les quelques années d'activité exceptionnelle que nous connûmes après la guerre s'expliquent tout naturellement. A l'œuvre de production, source ordinaire de la capacité d'achat des consommateurs, s'est ajoutée une œuvre de reconstruction des régions dévastées et de reconstitution des stocks épuisés pendant la grande tourmente. Ce dernier travail a, lui aussi, créé une capacité d'achat forcément exceptionnelle, sous forme de salaires, de fournitures diverses, de bénéfices et d'impôts de toute nature. Cette masse additionnelle de capacité d'achat est venue s'ajouter à la première, et toutes deux sont allées fondre dans la consommation. Celle-ci pouvait donc être facilement absorbée et donnait ainsi naissance à une production nouvelle; *car il faut vendre d'abord afin de pouvoir recommencer à produire.* C'est la fusion de ces deux sources de capacité d'achat qui permettait à tous les Français de vivre convenablement, ainsi qu'aux deux millions d'ouvriers étrangers qui nous apportèrent leur travail. Les recettes de l'Etat, qui varient avec la masse

de capacité d'achat dont disposent les contribuables, s'en ressentirent au point de fournir des excédents budgétaires que les Ministres des Finances d'alors mirent au compte de leur bonne gestion. Cette création *exceptionnelle* de pouvoir d'achat se termina avec la cause qui lui avait donné naissance.

§

C'est vraiment un signe de la prodigieuse transformation économique s'effectuant sous nos yeux que l'idée d'une dévaluation monétaire ait pu paraître, à certains, comme la panacée si longtemps cherchée pour ressusciter le passé.

Nous possédons aujourd'hui une circulation monétaire sept fois supérieure à celle d'avant-guerre. Sommes-nous individuellement sept fois plus riches?

Le problème n'est pas d'augmenter encore une circulation monétaire à l'heure où elle bat tous les records connus. Remplacer toutes les pièces de cinq francs par des pièces de trois francs est une riche idée. Mais dites-nous comment votre monnaie miraculeuse viendra dans la poche du consommateur, du moment que la monnaie saine n'y vient plus.

Elle n'y vient plus à partir de l'instant où, grâce aux progrès scientifiques, la production des choses utiles peut croître en même temps que le chômage. C'est un problème entièrement nouveau, dont les dévaluateurs n'ont pas encore pris connaissance.

JACQUES DUBOIN.

LA SCIENCE
ET LE
“ MATÉRIALISME DIALECTIQUE ”

—

Parmi les organes et les groupements créés en France pour le rapprochement avec la Russie soviétique, il en existe un qui s’appelle le « Cercle de la Russie Neuve », dont le but est de présenter sous un jour favorable le régime soviétique et de propager les idées de ses « théoriciens ». Auprès de ce cercle fonctionne une « Commission scientifique » où, en 1933-34, quelques savants français, pour la plupart jeunes agrégés, ont fait des conférences sur ces deux sujets : *Sciences et Techniques* et *Dialectique et Matérialisme.*

Ces conférences furent réunies en un volume et publiées sous le titre *A la Lumière du Marxisme* par les soins des « Editions Sociales Internationales », dont le but est, comme le déclare une « Note de l’Editeur », de « propager en France le matérialisme militant ». Or, les savants en question, nous affirme l’éditeur, « ont commencé à se servir du matérialisme dialectique, chacun dans son domaine, comme méthode de travail » (1).

On ne peut, bien entendu, rien avoir contre cela, qu’on partage ou qu’on ne partage pas ces idées. En France, Dieu merci, la liberté de pensée et de recherche existe encore. Chacun peut appliquer ou propager, selon

(1) Il est très prudent, cet éditeur. Il ajoute tout de suite à tout hasard : « En s’attaquant, à la lumière du Marxisme, aux problèmes des sciences modernes, les auteurs ont pu s’écarter de *sa juste interprétation.* » Au dernier moment, nous apprenons que le « cercle » a changé de nom, il s’appelle maintenant « Association pour l’Etude de la Culture Soviétique ». C’est plus clair...

son goût, soit le « matérialisme militant », soit « l'idéalisme militant ». Tant mieux. Mais, en France, existe aussi (bien menacée d'ailleurs, dans certains milieux) la liberté d'examen et de discussion.

Il nous a donc paru intéressant d'examiner comment procèdent ces jeunes savants. Que voient-ils « à la lumière du marxisme »? Comment fonctionne cette fameuse « dialectique matérialiste » dans les Sciences telles que l'astronomie, la physique, la zoologie, la psycho-pathologie, la linguistique? car toutes ces sciences sont représentées dans le recueil qui nous occupe.

D'autre part, nous tâcherons de montrer que ce livre est intéressant, — et inquiétant comme symptôme.

Disons tout d'abord, pour éviter tout malentendu, que nous ne mettons aucunement en doute la compétence professionnelle des auteurs. Admettons, une fois pour toutes, que M. P. Labérenne est un bon mathématicien, M. H. Mineur un bon astronome, etc., etc.

Mais, en dehors des choses purement professionnelles, ils émettent forcément des jugements touchant toutes les questions humaines. Et ici, tout « marxistes » qu'ils soient, ils peuvent errer comme de simples mortels. M. Francesco Nitti, qu'on ne saurait soupçonner de sympathies fascistes, va même jusqu'à dire, dans son grand ouvrage sur la *Démocratie,* que :

On peut être un grand botaniste, un grand physicien, on peut connaître à fond le calcul et n'avoir aucune idée des phénomènes sociaux et manquer de toute intelligence politique et même de bon sens, comme cela arrive souvent aux hommes illustres des universités. (T. I, p. 192.)

Si on supprime « souvent », tout le monde sera d'accord avec M. Nitti.

D'autre part, nous avons une raison spéciale pour nous permettre d'analyser les écrits de ces auteurs. Nous appartenons, en effet, à la génération qui, par le concours de différentes circonstances, a été obligée de bien étudier le marxisme. Et nous regrettons de commencer notre exposé par un démenti. Nos auteurs

croient, ou paraissent croire, que l'exécrable bourgeoisie empêchait jusqu'ici la propagation de la doctrine marxiste et qu'il fallait l'avènement du bolchevisme d'une part et des « E. S. I. » de l'autre, pour qu'enfin la Sainte Parole pût être annoncée. Qu'ils se détrompent! Il y a 25 ans ou même 30 et 35, des milliers et des milliers de jeunes gens, tant en Allemagne qu'en Russie (et surtout en Russie!), tant en France qu'en Italie, étudiaient et discutaient le marxisme. On ne pouvait dire, bien sûr, qu'ils avaient tous lu *Le Capital* (ni maintenant d'ailleurs non plus). Mais ils lisaient, analysaient, scrutaient les principaux « textes sacrés » de Marx et d'Engels. Ils discutaient à n'en plus finir les commentaires de ces textes, tant les commentaires des « orthodoxes » Plékhanoff, K. Kautsky, Guesde que ceux des « révisionnistes » (Bernstein, Jaurès, Vandervelde, etc.), et des adversaires, socialistes ou non (2). Une grande fatigue avait résulté de toutes ces discussions. Les textes sacrés, connus presque par cœur, sont devenus pour nous comme les pires « scies » de café-concert. Mais, au moins, nous avions une consolation (illusoire!). Il nous semblait qu'on avait abouti à un certain résultat positif. Nous, adversaires du marxisme, nous reconnaissions pleinement l'importance du « facteur économique » (technique, développement des forces productives, lutte de classes), tout en maintenant l'importance des autres facteurs sociaux et individuels. Les chefs du marxisme, du moins certains d'entre eux, reconnaissaient l'action de la « super-structure » (religion, Etat, morale, etc.) sur la « base » (rapports de production).

Ils reconnaissaient aussi l'importance de la conquête

(2) Voici l'un de nos souvenirs de jeunesse. Jeune étudiant à Moscou, nous fûmes « mis à l'ombre » et pour assez longtemps, pour cause de propagande révolutionnaire dans la garnison de Moscou. Or, à cette époque (1906-1907), dans certaines prisons, un régime patriarcal existait encore; de sorte que nous pûmes grimper sur la haute fenêtre grillagée de notre cellule, l'ouvrir et soutenir une discussion avec un marxiste, grimpé, lui aussi, sur sa fenêtre, pendant plus d'une heure, sur les avantages de la « dialectique » ou de l'évolution pour interpréter les phénomènes naturels. Deux ans plus tard, nous avons pu gagner Paris et reprendre nos discussions avec des étudiants « collectivistes » français.

de la démocratie. L'idée funeste et purement démagogique de la « dictature du prolétariat » était de plus en plus interprétée, — *même par les bolcheviks d'alors,* — soit comme la dictature momentanée d'un gouvernement démocratique, soit — en se basant sur la fameuse phrase d'Engels — comme une République pleinement démocratique.

Comme c'est loin tout cela! Et comme c'était vain! Et combien d'eau, — non, de sang — a coulé depuis!

Et, en l'an de grâce 1935, nous lisons un recueil marxiste, dont les auteurs croient découvrir l'Amérique. Et ce recueil est tel que tous ceux qui, il y a vingt-cinq ou trente ans, participaient à toutes ces discussions, doivent se sentir comme le pauvre Sisyphe au moment où sa pierre, pour la millième fois, avait roulé au pied de sa montagne.

Oui, la pierre est tout à fait en bas... Cela s'explique par le fait que les nouveaux convertis ont reçu leur religion des mains de ceux qui l'ont énormément dégradée.

Allons-nous reprendre cette pierre pour la pousser de nouveau vers le haut? Ah! Dieu, non! D'abord, nous ne sommes pas marxiste. C'est aux socialistes-marxistes, non démagogues (s'il en reste!) de montrer à ces néophytes que ce qu'ils prennent pour marxisme n'en est qu'une caricature, qu'une imitation grossière destinée à cacher le véritable noyau, de production russe, le « nétchaïevisme »... Cela serait, d'ailleurs, une tentative tout à fait vaine, car, chez les néophytes, la « logique des sentiments » a toujours le dessus...

Non, bornons-nous seulement à l'examen — dans la mesure où la place nous le permet — des procédés et des preuves de ces savants.

M. H. Wallon, dans l'introduction, nous explique l'origine de l'ouvrage. Etant donné, écrit-il, que « la vérité sur les pays soviétiques était submergée sous les fables les plus extravagantes et les plus odieuses », il fallait opposer à cela des documents et des renseignements « authentiques ». Comment s'en procurer? Par une enquête. Sous quelle forme? Sont-ils allés en Russie pour

observer sur place les méthodes de travail des savants soviétiques, dialecticiens-matérialistes? Non, ils leur ont adressé des questionnaires. Et ils ont obtenu de belles réponses. Il en résultait que les conquêtes de la science soviétique sont « d'une richesse et d'une portée incontestables, surprenantes », et que, d'autre part ces savants travaillent toujours selon un plan élaboré d'avance et en contact permanent avec le milieu social.

Les auteurs ont fait aussi, dit M. H. Wallon, une autre enquête, — en France celle-là. Les conclusions de cette seconde enquête sont que la science en France n'est pas indépendante. Elle subit les influences pernicieuses de la bourgeoisie conservatrice, qui ne veut plus du progrès dans les sciences.

Les conférences de ces auteurs sont le résultat de ces deux enquêtes. Abordons-les.

Nous ne pourrons pas, bien entendu, les analyser toutes. Cela n'a pas d'ailleurs un grand intérêt, car ils sont presque tous écrits selon le même cliché : tares de la pensée des savants « bourgeois », excellence du point de vue de la Sainte Trinité (Marx, Engels et Lénine); un peu d'histoire de la science; quelques citations des savants soviétiques avec des commentaires élogieux et, parfois, avec des réserves légères et, pour finir, le laïus enthousiaste à l'adresse de « nos camarades de l'U. R. S. S. qui sont en train de... » etc.

Nous ne nous arrêtons donc que sur les études les plus importantes ou caractéristiques. Ainsi, nous laisserons de côté *Les Mathématiques et la technique*, où M. P. Labérenne dénonce, se fondant sur l'autorité du mathématicien soviétique Colman, les vices de la pensée mathématique « bourgeoise ». Attirons seulement l'attention des mathématiciens « bourgeois » sur le fait que, s'ils posent mal le problème du discontinu, c'est parce qu'ils sont influencés par la bourgeoisie (p. 31).

Voici maintenant l'étude la plus importante (69 pages) celle de l'astronome Henri Mineur, *La Mécanique et l'Astronomie*. Ici, nous avons à peu près tout. L'histoire de l'astronomie et de la mécanique depuis l'antiquité jus-

qu'à nos jours; des considérations sur l'économie médiévale, sur la lutte des classes au XVIe siècle; sur la « structure sociale » et l'organisation de la recherche scientifique aux XVIIIe et XIXe siècles, sur les Ecoles Polytechnique et Normale, etc., etc. La conclusion à laquelle aboutit l'auteur est, naturellement, que la science provient de la technique; que les circonstances économiques et matérielles sont à la base du développement des techniques, des sciences, enfin de tout, et que les intérêts des classes dirigeantes influencent toujours la recherche scientifique. L'auteur admet quand même, comme les marxistes du dernier stade de l'évolution du marxisme, que la « superstructure » (l'idéologie) peut réagir sur sa base (l'économie).

Montrons, par quelques exemples, comment procède l'auteur pour prouver ses thèses. La naissance de l'astronomie (et de la géométrie) en Egypte, dit-il, s'explique *entièrement* (p. 41) par les conditions économiques et géographiques de ce pays. Et il cite les faits bien connus des crues du Nil, en rapport avec le solstice d'été et la nécessité de retrouver, après les crues, les limites des champs. Ensuite, il continue ainsi :

> On sait qu'un des caractères de la mentalité primitive est de voir des causes où nous ne songerions jamais à en chercher; on comprend dès lors que dans l'ancienne Egypte les astres, objets mystérieux que l'homme ne pouvait atteindre, aient été soupçonnés d'exercer une action sur les choses et les hommes. D'où la naissance en Egypte de l'astrologie, qui se proposait de prédire l'avenir par l'observation des astres, et de la magie qui se proposait de modifier leur action et de la concilier avec les intérêts de l'homme.

Et l'auteur conclut immédiatement :

> On doit donc ranger la magie et l'astrologie parmi les causes *techniques* et sociales du développement de l'astronomie égyptienne (p. 43).

N'est-ce pas, lecteur?

En Chaldée, dit l'auteur, « la principale préoccupation des astronomes fut la prédiction de l'avenir par l'observation des astres »; donc le but de l'astronomie chaldéenne était « assez différent » de celui de l'astronomie égyptienne.

L'auteur cite ensuite les tablettes assyriennes montrant ces préoccupations astrologiques et, à la page suivante (46), il conclut :

Si l'on ajoute à cela que les Mésopotamiens furent des commerçants et aussi des navigateurs, et que seuls les astres pouvaient leur servir de repères, on comprendra qu'en Mésopotamie *comme en Egypte* (c'est nous qui soulignons) l'astronomie doit sa naissance aux besoins...

Ici l'auteur a eu quelque scrupule et a écrit « vitaux » au lieu de : « économiques ». Mais c'est si près l'un de l'autre!

Mais voici les Grecs. Cela sera encore plus amusant.

L'auteur reconnaît « l'origine spéculative de la science grecque » (c'est un sous-titre). Il dit que « tous ces travaux (concernant le système du monde, etc.) ont été faits sans but pratique » (p. 49). La raison qui poussait les astronomes grecs dans ces recherches est une raison d'ordre, « presque purement scientifique ». L'auteur, nous le voyons, dit « presque ». Pourquoi? Parce que cela lui assure la possibilité de certaines modifications *presque* insensibles pour les lecteurs. Nous le verrons tout de suite. Quelques lignes plus loin il dit :

Il y a aussi aux recherches astronomiques des Grecs une autre raison qui les rapproche de nous : le succès des premières recherches avait montré qu'en étudiant la nature, on pouvoit y démêler des lois et, à l'aide de ces lois, dominer la nature elle-même... En ce sens, le plaisir de la recherche scientifique, désintéressée en apparence, n'est que le sentiment confus de la nécessité de connaître le milieu où nous nous trouvons pour y vivre mieux.

Et, dix lignes plus loin, la conclusion :

Peut-on dire que ce désir de mieux connaître la nature

est un but technique? Assurément oui, quoique la liaison entre la science et la technique se fasse ici par un intermédiaire qui est l'homme (pp. 44, 50).

Et voilà. Ce n'est pas plus difficile que cela. But technique, donc origine technique. N'est-elle pas admirable, cette « dialectique »? Bon, mais alors « l'origine spéculative », que va-t-elle devenir? Mais vous avez oublié que c'était « presque »...

D'autre part, l'auteur ne dit mot sur le cas embarrassant des Phéniciens, qui étaient commerçants et navigateurs-nés et qui, malgré cela, n'ont rien donné, ni dans les mathématiques, ni dans l'astronomie.

L'auteur passe au Moyen Age. « Quelles sont les causes de l'arrêt de la science à cette époque ? » demande-t-il. Nous vous le donnons en mille. C'est parce que... la science grecque *est devenue trop spéculative* et n'apportait plus de bienfaits matériels. Alors, « elle fut délaissée » (p. 51). Il faudra attendre de « nouveaux besoins matériels » pour la faire avancer. Il est vrai — soyons juste — que l'auteur n'affirme pas. Il suggère. Il dit « peut-être ». Oui, seulement voilà : par la suite, il ne se fonde que sur cette hypothèse, comme si elle était déjà admise comme juste et insuffisante. Il passe complètement sous silence ce que le vulgaire, à la suite des historiens « bourgeois », prend pour les causes non négligeables de cet arrêt des sciences : conquêtes de la Grèce par les Romains; décadence et chute de l'Empire romain, invasions barbares, diffusion du christianisme, etc., etc.

Il y a bien d'autres choses à relever dans ce chapitre; mais la place nous manque. Contentons-nous des plus grosses perles. Voici le chapitre sur les savants de la Renaissance. L'auteur les énumère, depuis la fin du XVe siècle jusqu'à la seconde moitié du XVIIe.

Il énumère tous les contemporains de Pascal et de Descartes (Galilée, Gassendi, Stevin, Torricelli). Mais... Pascal et Descartes brillent par leur absence. Comment expliquer cela? C'est une lacune de taille! Et dangereuse! Car les lecteurs ne pourront, certes, pas admettre

que notre astronome, malgré toute la distraction inhérente aux astronomes, les a simplement oubliées. Les lecteurs seront tentés de penser que M. Mineur n'a pas réussi à mettre ces deux diables d'hommes dans son schéma. Mais il nous semble qu'on aurait pu s'arranger avec eux quand même. On aurait pu dire, par exemple, que la passion pour les jeux de hasard des « classes dirigeantes » a posé à Pascal certains problèmes. D'où sa théorie des probabilités. Et que les intérêts des commerçants d'alors sont à l'origine de sa machine à calculer. Quant à Descartes, l'auteur n'avait qu'à suivre la voie tracée par un penseur, marxiste-dialecticien, totalement oublié, hélas! Un certain Chouliatikoff, qui, il y a une trentaine d'années, avait annoncé que les idées de Descartes (et de tous les autres philosophes de ce temps) ne sont qu'une espèce de langage chiffré pour désigner l'atelier de manufacture et aussi les rapports qui lient les commerçants, les marchandises et les consommateurs à l'époque du capitalisme commercial. Nous espérons que M. Mineur utilisera nos suggestions...

Voici maintenant quelques pages sur le caractère philosophique de l'œuvre de Newton. L'auteur y dit, entre autres, que la loi de Newton amène nécessairement au mécanisme « cette forme particulière du matérialisme ». D'où il tire immédiatement la conclusion que Newton, dans la science, était matérialiste. Pourquoi alors, se demande l'auteur, n'a-t-il pas étendu au passé sa conception déterministe et mécaniste de l'Univers? Eh bien, c'est parce qu' « un conflit éclate chez Newton entre le matérialisme auquel sa science le conduit et la nécessité de conserver la religion qu'éprouve (que partage?) la classe sociale à laquelle il appartient. *La passion de classe devait, une fois de plus, être plus forte que la science* (p. 66, c'est nous qui soulignons) ». Donc, c'est *par passion de classe* que Newton a admis le Créateur qui, au commencement du temps, avait donné à son système une impulsion initiale. Pour notre part, nous estimons que cette perle est aussi grosse que celles du grand penseur oublié Chouliatikoff.

Il est, certes, amusant d'être pêcheur de perles, surtout si, comme dans le cas présent, il n'en coûte pas beaucoup de peine à les cueillir.

Mais, d'autres pêcheries nous attendent. Nous ne pouvons pas nous attarder trop dans celle-ci. Nous l'abandonnons donc, avec un vif regret.

Le court article de M. Jean Langevin *Sciences et Industrie* fait exception — et comme tenue et comme ton, et comme impartialité. Il dit des choses assez raisonnables, mais pas très neuves sur les influences réciproques des sciences et de l'industrie. Et il n'y a même pas de laïus à la fin.

M. Marcel Prenant donne un petit essai sur les sciences biologiques et les sociétés, en se servant des ouvrages d'E. Perrier, d'Yves Delage et de Weissmann. Il n'a pas beaucoup de peine à montrer — ou, plutôt à rappeler, car on a déjà fait cela maintes fois en dehors de tout marxisme — que la théorie de l'évolution heurtait violemment les Eglises catholique et protestante, qui, naturellement, opposèrent à cette doctrine une résistance plus ou moins vive selon les pays; que, d'autre part, de divers côtés, on tâchait de l'utiliser en vue de buts politiques et économiques. Tout cela est bien connu. Sans doute, M. Prenant simplifie-t-il beaucoup, ce qui est inévitable. Mais ce qui ne l'est pas, c'est de fausser la perspective historique pour affirmer le « parallélisme » entre le sort du capitalisme et celui de la théorie évolutionniste. « Vers 1900, dit-il, le triomphe du capitalisme et, parallèlement, celui du transformisme pouvaient sembler définitifs. Mais, pour l'un comme pour l'autre, la crise approchait. Le prolétariat devenait dangereux et le transformisme pouvait lui servir d'arme... La fixité dans le domaine de la vie devenait une garantie de la stabilité dans le domaine social. C'est alors qu'on se mit à attaquer la doctrine de l'évolution. » (p. 125). Et, un peu plus loin, il dit qu'on se mit à proclamer *sans aucune raison* la crise du transformisme. Voilà comment on écrit l'histoire!

D'abord pourquoi l'auteur affirme-t-il que c'est « vers

1900 » que le capitalisme et l'évolutionnisme ont triomphé? Pour le premier, c'est surtout après la guerre de 1870, c'est au cours des années 1880 que le capitalisme s'épanouit dans toute sa force en Angleterre, en Allemagne particulièrement et aux Etats-Unis. Vers 1900, le mouvement ouvrier représente déjà une certaine force et la domination du capitalisme n'est plus déjà si absolue.

D'autre part, les théories de l'évolution — comme dit d'ailleurs l'auteur lui-même — étaient attaquées précisément au cours de ces décades. La « faillite », non seulement du transformisme mais de la science en général, a été proclamée par Brunetière avant 1900, — en 1895. Les « retours » vers Kant en Allemagne et vers Hegel en Angleterre datent aussi des années 70 et 80. Quant à la « crise » du transformisme, tel qu'il s'est formé au XIXe siècle, elle résulta comme chacun le sait, et de l'insuffisance, devenue évidente, de la sélection naturelle pour expliquer l'évolution; et de la négation, par Weissmann, de l'hérédité des caractères acquis, et des expériences de Mendel et de Vries sur les mutations (plus précisément des généralisations hâtives qu'on a tirées de ces expériences) et, enfin, de la diffusion des idées bergsoniennes. Seulement, toutes ces attaques contre le transformisme darwinien et spencerien n'avaient pas du tout comme conséquence de fortifier la « fixité ». Bien au contraire. Ce fut précisément le syndicalisme révolutionnaire qui tenta d'utiliser et le « mutationnisme » et le bergsonisme.

Nous ne pouvons rien dire sur l'article de M. Henri Wallon, *Psychologie et Technique*. Et nous le regrettons beaucoup, car il s'agit de *notre* science et nous serions un peu mieux placé pour juger comment un psychologue y applique le matérialisme dialectique. Mais voilà : vainement avons-nous cherché ces applications. Il y a bien quelques passages *d'aspect* marxiste, mais ils sont, dans son exposé, comme « les cheveux dans la soupe ». Quant à son sujet, les rapports de la psychologie avec la technique, on peut soutenir ce qu'il en dit (bien qu'il « ne se dissimule pas

à quel point ses considérations sont vagues et hypothétiques) sans avoir le moindre besoin des lumières du marxisme.

Mais voici deux distingués linguistes, MM. Ch. Cohen et A. Sauvageot. Ils vont constituer pour nous un intermède gai ou, si vous voulez, un entre-acte avec divertissement. Le premier ne donne qu'une « vue rapide du développement de la linguistique » et s'empresse de passer la parole à son collègue qui, dit-il, va nous montrer « comment l'événement (c'est-à-dire l'interprétation marxiste de la linguistique) s'est produit en U. R. S. S. » (p. 159).

M. Sauvageot commence par déclarer que « la Révolution d'octobre devait marquer dans les sciences comme partout ailleurs une ère nouvelle » et que le représentant de cette ère nouvelle dans la linguistique est le linguiste soviétique N. Marr, « l'un des révoltés de la première heure » contre la science officielle. Très bien.

Mais voilà : après un court exposé de la théorie de ce savant, M. Sauvageot la démolit consciencieusement et totalement! Il conclut ainsi :

Après avoir lu d'un bout à l'autre ces contradictions confuses qui occupent aujourd'hui plusieurs volumes édités avec soin, on se demande avec perplexité où est là-dedans le marxisme qu'on nous avait promis. Eh bien, il faut en prendre son parti. En dehors de quelques citations plus ou moins bien choisies et de quelques affirmations non procurées, du marxisme on ne trouvera pas de trace (p. 167).

Quelle histoire! Et M. Sauvageot, justement indigné et ne pouvant se calmer, continue avec véhémence :

Où sont les phases contradictoires qui produisent le mouvement dialectique dont est issu le développement linguistique? Où donc a-t-on démontré les effets de la lutte des classes sur la formation, la ruine et la refonte des langues?

Et il adjure ses « confrères de l'U. R. S. S. » de faire *enfin* de la linguistique « vraiment marxiste ». Le plus

comique de l'histoire est qu'il existe, paraît-il, un linguiste qui a écrit une excellente grammaire *marxiste* du Mongol, mais M. Sauvageot ne lui consacre que... deux lignes et demie! Et nous restons dans l'ignorance complète de la façon dont le « mouvement dialectique » et la lutte de classes ont produit le Mongol.

C'est dommage. A part cela, on se demande comment l'éditeur a pu insérer cet article. Par mégarde? Nous, en tout cas, nous lui sommes reconnaissant pour cette petite détente.

Mais, hélas! elle est si courte !

M. Charles Parain, dans son article *L'Etude de l'antiquité et la conception matérialiste de l'histoire,* polémique, à coups de citations de Marx et d'Engels contre un historien russe connu, M. Rostovtseff. La compétence nous manque entièrement pour former un jugement sur les théories de ce dernier. Mais puisqu'il s'agit de M. Rostovtseff, disons seulement ceci : c'est un très grand savant, un Ed. Meyer russe aux dires des spécialistes. Eh bien, il a été forcé de s'expatrier pour éviter le sort de tant de ses collègues emprisonnés, fusillés, ou morts par la « guillotine sèche » dans des camps de concentration. La majorité d'entre eux étaient accusés de penser ce qu'ils pensaient par « haines secrètes de classe » — c'est ainsi que M. Parain explique la divergence entre lui et Salvioli et Rostovtseff...

Voici maintenant la deuxième partie de ce livre, traitant de la méthode dialectique et du matérialisme. Elle s'ouvre par une longue étude de M. René Maublanc sur « *Hegel et Marx* » et qui a pour but « d'expliquer les origines philosophiques du marxisme » et de montrer que ce dernier n'était qu'un développement « logique » de l'Hégélianisme. Comme pour tous les autres articles, nous ne nous arrêterons qu'aux points les plus saillants. Il doit être bien jeune, M. Maublanc. Il doit sûrement être un « moins de 40 ans », et peut-être même « moins de 35 ans ». Autrement, cela nous étonnerait beaucoup. Il croit être une espèce de Christophe Colomb. Il va découvrir les Amériques au public français, aux étudiants et même aux

professeurs de philosophie, qui sont, dit-il, très ignorants de toutes ces questions. Pour appuyer ce qu'il dit, M. Maublanc cite le vieux manuel de l'*Histoire de la Philosophie* d'A. Fouillée, qui non seulement ne leur a pas consacré assez de place, mais a osé dire que le marxisme consiste à « enfler une demi-vérité, de manière à en faire une gigantesque erreur ». A ce propos, M. Maublanc arrange ce pauvre vieux Fouillée de la belle façon. Il l'appelle « redoutable polygraphe », « bafouilleur prolixe », et ses idées, des « âneries ».

Quant à la question de savoir si l'exécrable bourgeoisie empêchait jusqu'ici la diffusion de la Bonne Parole, nous sommes obligé, au risque de faire de la peine à M. Maublanc, de le désillusionner : non, il n'est pas Christophe Colomb, hélas! non. Et cela non seulement parce que les ouvrages principaux de marxisme avaient été traduits en français dès la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe mais aussi et surtout parce que toute une série d'universitaires les ont exposés et commentés avant la guerre. Pour notre part, nous avons déterré, dans le fond de l'armoire, un manuel poussiéreux d'A. Rey, très répandu il y a 25 ans, *Logique et Morale* (1911, 3e éd.). Là, 50 pages sont consacrées aux doctrines socialistes, et toutes les idées de Marx sont brièvement mais exactement exposées, en connexion, *comme il sied*, avec celles des socialistes français chez qui Marx a pris beaucoup d'idées. MM. Bouglé, Ch. Andler, Fr. Rauh, bien d'autres, ne se privaient pas d'exposer et de critiquer le marxisme. Et les étudiants d'alors discutaient les avantages de ce dernier en le confrontant avec la sociologie durkheimienne... Cela ne nous rajeunit pas. D'ailleurs, déjà en 1897, M. Lapie, dans un compte rendu du livre de Labriola, dans le T. I de l'*Année Sociologique*, déclarait que « le matérialisme historique est à la mode!! Mais M. Maublanc, lui, à cette époque, lisait probablement, l'heureux, Jules Verne ou Gustave Aimard. Après Fouillée, c'est M. Lalande qui est pris à partie, car, lui non plus n'a pas réservé assez de place, dans son *Vocabulaire philosophique*, pour le matérialisme dialectique. Du point de vue « marxiste » de M. Maublanc

il faut supposer que M. Lalande (avec tous ses collaborateurs!) a sacrifié — comme Newton, comme Salvioli, comme Rostovtsev, etc., etc. — à l'intérêt de la bourgeoisie...

A moins qu'on ne suppose — nous disons cela tout bas — que cette « lacune » est due simplement au fait de la chute de ce matérialisme dans le Léthé... Nous pouvons dire de cette chute exactement ce que, très bien, l'auteur dit des raisons de la chute de l'Hégélianisme : « la première raison qu'on peut donner de cette chute, c'est tout simplement que, ni la philosophie, ni l'univers (ni *surtout* la science), ne se sont arrêtés d'évoluer après la mort de »... Marx et d'Engels. Et il ne se trouva aucun philosophe « bourgeois » ou non « bourgeois » pour reprendre à son compte cette doctrine et pour ranimer l'intérêt envers elle dans les milieux cultivés. Aucun, car la Troisième Personne de la Sainte Trinité actuelle, Lénine, n'a jamais prétendu lui-même à aucune originalité. Il se bornait, disait-il, à exposer fidèlement la Révélation de ses maîtres. Et il a fallu l'avènement du bolchevisme, qui se drapait dans les vêtements marxistes, pour faire rebondir cet intérêt, exactement comme le triomphe de l'hitlérisme fit rebondir l'intérêt envers les théories racistes périmées des Gobineau, des Lapouge et des Ammon. L'auteur expose ensuite l'histoire de l'idéalisme, de l'hégélianisme et du marxisme en suivant sagement le même Lalande et aussi Meyerson, Herr et Brehier; c'est-à-dire les savants « bourgeois » qui n'avaient pas des « lumières » marxistes. Donc, nous laisserons de côté tout cet exposé.

A la fin, M. Maublanc reproche à Jules Romains de parler du marxisme comme d'une Eglise qui a ses dogmes et ses rites et de s'étonner des prétentions de ces croyants à l'immortalité de ses vérités. M. Maublanc veut répondre à ces reproches. Il dit :

Il y a pourtant certaines vérités scientifiques ou philosophiques qui durent plus d'un demi-siècle, les lois de Képler ou le principe de Galilée, ou le *cogito* cartésien, ou la géo-

métrie d'Euclide, ou le principe d'Archimède, sans compter la table de Pythagore (p. 229).

M. Maublanc fait ici — inconsciemment sans doute — une légère substitution : il prend pour accordé ce qu'il s'agit de prouver, à savoir : si on peut *assimiler* les dogmes marxistes avec la géométrie euclidienne, etc. — Il oublie ensuite que les vérités *scientifiques* (et non pas simplement empiriques, telles que le feu brûle ou les objets sans appui tombent par terre) ne subsistent *jamais* telles quelles. Elles sont ou bien absorbées dans des vérités plus générales (les lois de Kepler) ou bien rectifiées, introduites dans certaines limites, reconnues être des cas particuliers (géométrie d'Euclide). Et c'est pour cela que dans la science disparaissent peu à peu les « isme » dérivés des noms propres : on ne parle ni de Képlérisme, ni de Newtonisme ni d'Archimédisme, ni de Cartésianisme, ni même de Pasteurisme. Et quand on est en présence d'un « isme » avec un nom propre, on peut prédire qu'il s'agit d'une doctrine religieuse, philosophique, ou politique, ou bien, enfin, d'une science encore très imparfaite. Et quand on voit les gens s'accrocher avec la dernière énergie à certains noms, il est certain qu'il s'agit d'un état d'esprit de sectaires et de fanatiques.

M. Maublanc « engage » J. Romains à distinguer la méthode de la doctrine, en disant que la méthode peut rester bonne pendant que la doctrine peut devenir périmée. Et il invoque l'exemple des méthodes de Claude Bernard et de Pasteur. C'est jouer sur le sens du mot « méthode ». Chez les grands savants nommés, la méthode expérimentale ne suppose que deux postulats très généraux : la « légalité » de la nature et la possibilité de la connaître empiriquement dans une certaine mesure, — mesure volontairement indéterminée.

La « méthode » marxiste est absolument inséparable de sa doctrine philosophique. Elle *impose l'obligation* de considérer la réalité non seulement comme déterminée et « légale », mais aussi se développant toujours et partout selon la logomachie scolastique de Hegel : transforma-

tions des quantités en qualités et inversement; « thèses », « anti-thèses » (ou « négations ») et « synthèses » (ou « négations des négations); apparition brusque des qualités absolument nouvelles; réalité de certains êtres généraux, espèce, classe, enfin toujours et partout « le dédoublement de ce qui est un et la connaissance de ses parties contradictoires (3) ». D'ailleurs, à la p. 231, M. Maublanc précise heureusement sa pensée. Il dit : « Il faut montrer (dans les travaux marxistes ultérieurs) qu'une méthode scientifique est valable et féconde lorsqu'elle *se modèle* sur l'incessant mouvement contradictoire des choses », lequel mouvement est « la loi dialectique du monde ». Donc, la méthode doit *se modeler* sur une doctrine. Celui qui pense que c'est une doctrine métaphysique et qu'elle est *trop étroite*, trop schématique, — un vrai lit de Procuste, — celui-là, évidemment, ne peut pas être « marxiste », et ne peut pas, non plus, employer une méthode scientifique « valable et féconde »...

Dans tout le reste du livre, l'exposé garde toujours le même caractère : des citations, des masses de citations, parfois par pages entières, de Marx, de Lénine, de Boukharine. De pensée indépendante, d'arguments nouveaux, — point. Le mouvement de la pensée humaine s'est arrêté, pour ces gens, avec la mort d'Engels. Tous les travaux scientifiques postérieurs qui avaient pour objet de vérifier la solidité du matérialisme « dialectique » ou historique sont non avenus pour eux. (Woltmann, Stammler, Seligman, Masaryk, Sombart, etc.). Ils auraient pu, au moins, faire exception pour certains auteurs français : Jaurès ou Fr. Rauh, ou pour les sociologues tels que M. Bouglé ou M. Mauss (4).

Mais voici qui est inquiétant. Nous les croyons, nous *voulons* les croire sincères. Or, comment accorder notre croyance avec ces deux faits :

(3) C'est la formule même de Lénine dans *A propos de la dialectique*, et elle rappelle étrangement les plus vieilles conceptions cosmogoniques orientales, surtout chinoises et iraniennes et aussi gnostiques et néoplatoniciennes.

(4) Voir dans le livre de M. Bouglé *Chez les Prophètes socialistes* (Alcan), l'article fondamental et si actuel : *Marxisme et Sociologie*, et aussi une longue étude de M. M. Mauss sur le Bolchevisme dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1924.

1° Parmi toutes ces nombreuses citations de Marx et d'Engels, brille par son absence l'idée fondamentale du marxisme : le régime économique (et social) nouveau ne devient *possible* que *si*, dans les cadres du régime ancien, se forment « les éléments matériels et moraux » de ce nouveau régime. Et puis : il ne devient *réel* que quand le développement du régime précédent a atteint son maximum, de façon à « faire éclater les anciens cadres ». Ce sont les idées qui constituent le *trait distinctif* du marxisme, par rapport à tous les chambardeurs sociaux qui croyaient possible de refaire la société par un coup de force et à coups de décrets et par la terreur. Ce trait a disparu chez nos auteurs.

2° Plusieurs d'entre eux (par ex. Friedmann, p. 283) rangent Karl Kautsky avec Bernstein sous la rubrique des « revisionnistes ». Pour celui qui est tant soit peu au courant de l'histoire du socialisme, c'est inconcevable. Tout le monde sait que K. Kautsky incarnait pendant des dizaines d'années l'orthodoxie marxiste (on l'appelait en Allemagne « Der rote Papa », le pape rouge) et qu'il menait une lutte inlassable contre les « revisionnistes » (Bernstein, David, Vandervelde, etc.). Sommes-nous donc en présence d'une ignorance totale? Certes, non.

Les choses sont plus simples : Kautsky, en se basant sur l'idée fondamentale du marxisme, citée plus haut, et connaissant bien l'état de la Russie en 1917, avait flétri avec la dernière énergie le coup d'Etat bolcheviste et n'a pas cessé depuis de dénoncer le « communisme » russe et d'appeler à la lutte contre lui (5), en n'y voyant qu'un système monstrueux d'oppression et d'exploitation d'un peuple désorganisé et désarmé par une minorité d'aventuriers et de fanatiques qui se cache derrière les décors marxistes. C'est pour cela que les bolcheviks l'ont proclamé « renégat » et « vendu » aux capitalistes (6).

(5) Voir ses ouvrages *Terrorisme et Communisme* (Povolozky) et *Du Socialisme vers l'esclavage de l'Etat*. Tout le monde sait que Plékhanov, lui aussi, n'a cessé de lutter contre le bochevisme jusqu'à sa mort (accélérée par une brutale perquisition faite chez lui sur l'ordre de Lénine).

(6) A la fin de sa vie, Kautsky a été obligé de s'expatrier et il finit ses jours dans l'indigence quelque part en Suisse. Les « capitalistes » ne paient pas cher ceux qui « se dévouent » pour eux!...

Certains de nos auteurs n'ignorent pas l'importance de l'idée fondamentale du marxisme. Mais ils la contournent. Ainsi, M. Jean Baby, qui polémique contre l'historien H. Sée. Il a l'imprudence de citer ce dernier. M. H. Sée dit que « la révolution bolcheviste, en dépit des apparences, est un démenti aux prédictions de Marx, car elle a éclaté précisément dans le pays de l'Europe où la société capitaliste s'était le moins développée, où elle avait le moins préparé la voie à la société communiste ». C'était très imprudent, de la part de M. J. Baby de citer cela. Car, alors il fallait y répondre. Car c'est grave, cette objection. Mais il ne répond rien du tout. Il dit que M. Sée ne manifeste pas ses qualités d'historien dans son article. Il ne peut rien dire, car il lui faut ou bien condamner le marxisme, ou bien condamner le bolchevisme ou enfin proclamer que la Russie de 1917 était plus « capitaliste » que les Etats-Unis, ce qui est manifestement absurde. Alors il se tait... et parle d'autre chose.

En tant que doctrine de combat, le marxisme est, si j'ose dire, un « protéisme ». Il aurait pu prendre pour devise le titre d'une pièce de Pirandello : *Comme tu me veux*. Si « tu » es un bon bougre des faubourgs qui n'entends pas malice dans la science et dans l'histoire, « je » serai simple, brutale, ardente, « immédiatiste » (les premiers écrits de Marx pour appui). Si « tu » es un intellectuel, au courant des idées modernes sur la matière, la causalité, la sociologie, « je » serai compliquée, cérébrale, pleine de réserves, raffinée (comme preuves... les derniers écrits d'Engels).

En somme, c'est cela, leur vraie « dialectique ». Elle leur permet — comme toute doctrine religieuse recouverte d'une couche déjà épaisse de commentaires — de justifier, selon les besoins, tout ce qu'on veut — la guerre et la paix, la révolution et l'évolution, être pour ou contre la défense nationale, pour ou contre le front commun avec les « social-traîtres », etc. etc. (7). Et quand M. P. Labérenne déclare (p. 260) que leur dialectique peut les aider

(7) Voir notre article : *Les Etats barbaresques et les Dictatures modernes*, Mercure de France, 15 avril 1935.

à parler dans un meeting ou à manifester dans la rue, nous sommes pleinement d'accord avec lui, — une fois n'est pas coutume! Cette « dialectique » n'est qu'une excellente école de la démagogie.

§

Mais les « péchés » de tous ces auteurs, « péchés » « mortels » et péchés « véniels », ne seraient pas décisifs s'ils avaient tenu leur promesse. Quelle promesse? Mais la promesse contenue dans la « Note de l'Editeur ». Il nous a dit, on s'en souvient, que, « pour la première fois » en dehors de l'U. R. S. S., des savants ont commencé, chacun dans son domaine, à se servir du matérialisme dialectique comme méthode de travail ». Et M. H. Wallon confirmait (p. 11) qu'ils—c'est-à-dire ce groupe de savants, — apprenaient à manier, de mieux en mieux, cette dialectique. Dès lors, et même indépendamment de cela, mais *surtout* après cela, n'était-il naturel et légitime de s'attendre à ce que ces savants nous disent : « Moi, astronome; moi, zoologiste; moi, psycho-pathologue, etc., voici les problèmes concrets que nous avons résolus; voici les synthèses nouvelles que nous avons réussi à faire, grâce à l'application à nos sciences de la méthode dialectique-matérialiste. » Et c'est avec un intérêt très vif que nous aurions lu l'exposé de leurs découvertes faites « à la lumière du marxisme ». Mais voilà : il y a zéro. Il y a des citations, des masses de citations, *mais pas un exemple, pas une ligne, pas une allusion sur leur propre travail selon cette méthode!*

Examinons les travaux récents de quelques-uns d'entre eux en dehors de ce recueil. Voici le tome I de l'excellent *Nouveau Traité de Psychologie* (1930) de M. G. Dumas. M. H. Wallon a écrit un important chapitre : « Le problème biologique de la conscience », où il traite du matérialisme et de certaines théories récentes. Y a-t-il la moindre allusion au matérialisme dialectique ? Point. Mais, peut-être, en 1930, il n'était pas encore converti? Admettons. Mais voici son livre de 1934, *Origine du carac-*

tère chez l'enfant, où il traite des questions de développement. Y a-t-il un *atome* de la dialectique là-dedans? Non. Rien.

Nous pouvons dire la même chose au sujet des travaux de M. M. Prenant.

Voici, par exemple, son livre récent : *Biologie et Marxisme.* Y a-t-il des exemples de l'application de cette dialectique matérialiste, soit aux expériences zoologiques de M. Prenant, soit à la synthèse élaborée par lui? Non. Qu'y a-t-il, alors? Ceci : lorsque, au cours de l'exposé des théories biologiques et des données de la science biologique moderne M. Prenant rencontre des phénomènes d'antagonisme dans la nature, ou bien ceux d'autorégulation, il colle à ces phénomènes le terme « dialectique ». Ce sont les « phénomènes dialectiques ». Comme on voit, c'est, avant tout, une question de mot. La biologie moderne doit-elle adopter la terminologie hégélienne? Question absurde. A lire nos néophytes du marxisme, on dirait que tous les biologistes jusqu'ici étaient des « fixistes » comme Vialetton. Et que, seule la parution de « l'Anti-Duhring » d'Engels a permis de se manifester au point de vue du « devenir », de l'évolution, du transformisme! Les biologistes modernes n'ont que faire avec Hegel. Ils peuvent parfaitement appliquer le point de vue dynamique et transformiste sans éprouver le moindre besoin de toute cette scolastique hégélienne. A cela il faut ajouter encore ceci. Comme nous le verrons plus loin, il n'y a pas d'accord entre les « biologistes-dialecticiens » soviétiques au sujet de l'application de cette méthode. D'ailleurs, on ne l'applique pas plus là qu'ici.

Nous travaillons dans un laboratoire de physiologie et il nous arrive de parcourir des recueils russes de travaux scientifiques. En voici un, par exemple, qui traite du dynamisme chimique du système nerveux. Dans la préface, un certain prof. Vassiliev, autorité dans la matière, tape durement sur le « mécanisme » et glorifie la méthode dialectique dans la physiologie. Mais quand vous lisez les articles qui suivent, vous voyez qu'ils sont exac-

tement pareils à ceux que les spécialistes écrivent dans tout l'Univers « bourgeois ».

Ajoutons à ceci que nous avons eu, il y a deux ans le plaisir d'assister à la conférence de M. Prenant dans une société scientifique, justement sur ce sujet : l'application de la dialectique à la biologie. Nous attendions avec intérêt des exemples précis de cette application et des magnifiques résultats que cela a donnés. Cruelle déception! Des citations d'Engels, de Zavadovski, considérations générales, un point, c'est tout.

A la fin de cette courte conférence, le professeur Urbain, chimiste éminent, qui la présidait, a dit à M. Prenant : Ayez l'obligeance de tracer sur le tableau :

$$f\ (x,\ y,\ z).$$

M. Prenant s'exécuta. Alors, le professeur : « Eh bien, monsieur Prenant, c'est tout ce qu'il nous faut pour faire de la science. Nous l'avons faite sans avoir attendu votre dialectique matérialiste et nous la ferions sans elle ».

Nous n'avons qu'à souscrire à ces mots.

Il est très sympathique et il paraît être très sincère, M. Prenant. Seulement, il s'est fourvoyé. Nous nous occupons un peu de l'orientation professionnelle, et nous nous permettons de lui dire que la propagande *de ce genre* n'est pas son fort. La zoologie, qui l'a si bien servi, aurait dû le retenir... Mais, nous dira-t-on, tous ces messieurs n'ont pas encore eu le temps d'appliquer cette méthode à leurs sciences — aux mathématiques, à l'astronomie, etc. Si c'est ainsi, alors comment des *savants* peuvent-ils prôner, glorifier, certifier l'excellence de la méthode qu'ils n'ont pas encore eu le temps de vérifier eux-mêmes? Que dirait M. H. Wallon d'un jeune psychiatre ou d'un jeune pédologue qui, sans avoir jamais pratiqué une méthode nouvelle de psychothérapie ou de pédagogie, la recommanderait sans réserves ? C'est un acte de foi ? Mais avec un acte de foi on reste chez soi, on travaille, on ne fait pas de conférences, ni d'articles, — du moins *si on veut faire une œuvre de savant et non de la propagande politique*.

Mais, nous dira-t-on encore, peut-être, ces savants ont été si fortement impressionnés par les résultats « brillants », « magnifiques », « merveilleux », de la science soviétique, bolcheviste, qu'ils ont cru pouvoir prêcher sa méthode sans attendre de la vérifier. Soyons accommodant, admettons *même cela.*

Mais *où sont-ils,* ces résultats merveilleux? On comprend avec quel intérêt nous avons vu le sous-titre de l'article de M. P. Labérenne : *Le matérialisme dialectique et les sciences en U. R. S. S.* Enfin! nous écriâmes-nous. Cette fois-ci nous allons voir ce que nous allons voir! Hélas! C'était encore une déception cruelle! L'auteur commence par déclarer que de « multiples déviations » ne tardèrent pas à se manifester dans la façon de comprendre l'application du matérialisme dialectique à la science. Il cite longuement l'article d'un certain Stetsky qui critiquait ces « déviations ». Il proclame notre ami L. Rougier « aveuglé par un esprit de partisan » parce qu'il ose aboutir aux conclusions pessimistes en se basant sur cet article (8). Il finit par nous assurer que le matérialisme dialectique devient « un véritable guide de la pensée nouvelle qui naît en Russie » (258).

Cela découle des « œuvres admirables » des savants soviétiques. Mais, nom de Marx, vous écriez-vous, impatienté, où sont donc ces œuvres?

Et l'auteur déclare: « Pourrions-nous taire les noms du botaniste Varilov, des biologistes comme Zavadovski, des physiciens Joffé et Hessen, du mathématicien Colman, du théoricien de la science, Boukharine, etc.?» (p. 257). Ne les taisez pas, M. Labérenne, mais recouvrez votre sang-froid et la faculté de la parole simple et dites-nous quelles sont donc les découvertes sensationnelles ou les synthèses puissantes qu'ont faites le grand Varilov, les grands Zavadovski, Colman, etc.

Silence complet, absolu, invraisemblable. Peut-on admettre que ces auteurs ne comprennent pas que le plus

(8) Qu'il nous soit permis, à ce propos, de citer le livre, récemment paru, de M. L. Rougier, *Les Mystiques politiques contemporaines* (Recueil Sirey) où les lecteurs trouveront un excellent exposé de la mystique soviétique de même, d'ailleurs, que de celles fasciste et hitlérienne.

petit exposé des découvertes faites *grâce à la méthode « dialectique-matérialiste »* ferait beaucoup mieux notre affaire (et surtout la leur!) que les 300 pages des éloges à l'adresse de Marx, d'Engels, de Lénine et de savants soviétiques? Non, on ne le peut pas, quelle que puisse être leur inexpérience. Donc? Eh bien, donc il n'y a rien. Il n'y a que du battage, du bruit, pour empêcher de voir que le *roi est nu.* Car il est bien nu, le roi, — le matérialisme dialectique *régnant,* dictateur — malgré tous ses palais — ses laboratoires, que les savants français ont vu et admiré en Russie.

Nous ne voulons pas dire par là que la science — la science *tout court,* dans le sens habituel, européen, de ce terme — n'existe pas en Russie. Sans doute elle existe et elle progresse même, bien que dans des conditions spirituelles, souvent pénibles, malgré toute la magnificence des laboratoires.

La science, l'esprit scientifique, sont toujours et partout les mêmes. La science peut dépendre, dans une certaine mesure, de la technique — personne ne le conteste; elle peut recevoir des impulsions de la vie pratique (9). Mais elle ne peut progresser que dans les conditions d'une autonomie complète. Cette autonomie, sauf de rares exceptions, n'existe pas en Russie, surtout pour les sciences sociales qui n'existent pas en général, étant toutes remplacées par la doctrine léniniste. Les « déviations » de ce dogme entraînent immédiatement les soupçons et les accusations de caractère *politique* (10). C'est la manifestation la plus typique de l'esprit *réactionnaire* du bolchevisme russe. Et comment ne pas pousser un cri d'alarme quand on voit que cette barbarie commence

(9) Les savants « bourgeois » n'ont pas attendu les révélations de nos jeunes agrégés pour s'en apercevoir. Il suffit de rappeler ici le livre de M. Le Châtelier : *Les Sciences et l'Industrie,* où cette tendance se manifeste d'une façon même exagérée, à notre avis.

(10) Que nos auteurs se fassent traduire les derniers chapitres du livre *Pour la Dialectique,* d'un certain Karev, autorité principale, actuellement, en la matière. Il y combat les biologistes « mécanisistes » et les déclare contre-révolutionnaires qui désirent désarmer le prolétariat, etc. Le compte serait bon de M. Rabaud, si jamais les soviets triomphaient en France!

déjà à déteindre sur une partie des intellectuels français et de la jeunesse française?

C'est le procès de tendance, c'est le crime de la pensée libre, indépendante, qui renaissent. C'est cela qu'on voit clairement à la lumière de leur « marxisme ».

On se rappelle comment M. Mineur expliquait le déisme de Newton : le grand savant « a sacrifié à la passion de sa classe ».

Nous savons tous très bien que les savants ne sont que des hommes et qu'ils peuvent sacrifier et à la passion de classe et à celle de la nation et à celle du parti (par exemple du parti du fascisme noir ou du *fascisme rouge*). Beaucoup plus souvent, ils partagent, par habitude, les croyances traditionnelles de leur milieu; encore plus souvent ils sont influencés par leur propre mentalité ou l'état de leur esprit ou la rivalité ou, enfin, la mode. Nous savons tout cela.

Mais ce qui est barbare et réactionnaire, c'est d'expliquer chaque divergence d'opinion, chaque idée non approuvée par tel ou tel pontife de la religion léniniste (la plus étroite, intolérante et haineuse de toutes les sectes) par des mobiles de classe, conscients ou *inconscients!* (11) Quand on constate les manifestations de cette mentalité en France, on éprouve une profonde tristesse, mais on sait que, pour le moment du moins, cela ne tire pas à conséquence (12).

Mais en Russie, des centaines et des centaines de savants ont payé de leur vie ou de leur liberté la religion de ce Moloch du marxisme léniniste (13). La barbarie

(11) Sur ce point, le marxisme bolcheviste se rapproche singulièrement des interprétations du freudisme extrême. Les freudistes voient partout l'action cachée de la « libido » et les marxistes, la passion cachée de classe. L'arbitraire est le même dans les deux cas.

(12) Nous avons essayé, dans notre livre *Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures* (Mercure de France, 1934) de montrer les causes psycho-sociales, physiologiques même, de ce recul, de cette régression de l'Europe moderne vers les formes politiques et sociales très anciennes, mais camouflées dans des vêtements à la mode.

(13) Prof. Tchernavine, zoologiste russe connu, qui a réussi à s'enfuir avec sa femme et son gosse de treize ans, du camp de concentration du *Solovki* (le plus tristement célèbre), a publié dans *La Russie opprimée* du 1er mars 1933 (journal de Kerensky et Zenzinov) la liste de 70 noms

déferle sur l'Europe. La barbarie bolcheviste, hitlérienne, nationaliste-fasciste. Submergera-t-elle les derniers bastions, la dernière tranchée de la liberté?

W. DRABOVITCH.

de savants russes persécutés, emprisonnés, déportés ou fusillés par le Guépéou. Et ces 70 noms pour les années 1930-32 *seulement!* Certes, pour M. Wallon, ce ne sont que des « fables odieuses ».

LA RESCOUSSE[1]

—

V

L'après-midi s'acheva silencieusement. Mrs. Travers demeura pensive, sans rien faire, son éventail sur les genoux. D'Alcacer, qui jugeait que l'incident aurait dû être pris de façon conciliante, tenta d'en convaincre son hôte, mais celui-ci, faisant semblant de se méprendre sur ses intentions, l'accabla de tant d'excuses et de regrets sur « l'ennuyeux et peut-être fâcheux retard que vous subissez pour avoir si aimablement accepté notre invitation », que l'autre se vit forcé d'abandonner le sujet.

— Même ma sympathie pour vous, mon cher d'Alcacer, ne saurait me convaincre d'admettre une tentative d'extorsion aussi éhontée, affirma M. Travers avec une inflexible vertu. Cet homme voulait m'imposer ses services, et mettre ce sauvetage à un haut prix. Voilà tout le secret, vous pouvez en être sûr. J'ai découvert la chose immédiatement, bien entendu.

Le monocle étincela.

— Il m'a pris pour un imbécile; et quel violent individu! L'existence de quelqu'un de ce genre à l'époque où nous vivons est un véritable scandale.

D'Alcacer se retira, et rempli de confus présages, tenta en vain, des heures durant, de se plonger dans un livre. M. Travers arpenta le pont sans relâche, en essayant de se persuader que son indignation avait pour fondements des raisons purement morales. La clarté de ce jour éclatant, comme une masse de fonte chauffée à blanc et qu'on vient de retirer du feu, perdait peu à peu de sa chaleur et de son éclat et prenait un ton d'une richesse plus profonde. A l'heure habituelle, deux hommes d'équipage circulant sans

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 898 à 901. — Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

bruit dans leurs espadrilles, vinrent rouler en silence les rideaux du pont-arrière : et la côte, l'eau, les îlots noirs et la grève de sable d'une blancheur de neige, qui se découvraient ainsi jour après jour, apparurent une fois de plus avec leur aspect attentif et muet. Au premier plan, le brick évité, l'arrière vers le yacht, ses vergues brassées carré croisant de leur ligne lourde la fine symétrie de la mâture, semblait un être doué de vie, dont le pouvoir de se mettre en action se dissimulait sous la grâce légère de son repos.

Deux stewards en vestes blanches à boutons de cuivre apparurent sur le pont et se mirent à disposer sans bruit la table du dîner sur le toit plat de la claire-voie. Le soleil, déclinant vers d'autres terres, d'autres mers, d'autres hommes, le soleil tout rouge au milieu d'un ciel sans nuage, prit le yacht en enfilade et lui envoya une décharge de rayons écarlates qui s'éparpillèrent en étincelles sur les cristaux et l'argenterie du service de table, posa une courte flamme sur les lames des couteaux et teignit un moment de rose la blancheur des assiettes. Une traînée pourpre, comme une tache de sang sur un bouclier bleu, s'allongea sur la mer.

En prenant place à table, M. Travers fit, d'un ton ennuyé, allusion à la nécessité de se nourrir de conserves, les provisions fraîches prévues pour le voyage jusqu'à Batavia étant déjà épuisées. C'était tout à fait désagréable...

— Je ne voyage toutefois pas pour mon plaisir, ajouta-t-il. Et le sentiment que le sacrifice de mon temps et de mon bien-être puisse être de quelque utilité au monde en général peut compenser toute espèce de privations.

Edith et d'Alcacer semblaient ne pouvoir vaincre leur répugnance à parler, et la conversation, comme une brise qui mollit, retombait après chaque nouvel effort languissant. Le silence absolu de l'horizon, le profond repos de tout ce qui s'offrait à la vue, enveloppant les corps et pénétrant les âmes de leur apaisante influence, immobilisaient la pensée aussi bien que la voix. Longtemps nul ne parla. Derrière les maîtres taciturnes, les serviteurs allaient et venaient sans bruit.

Soudain, M. Travers, en manière de conclusion à ses propres pensées, déclara à haute voix :

— Je regrette de devoir avouer que j'ai, en une certaine mesure, perdu patience; mais vous admettrez que l'existence d'un tel homme est une honte pour la civilisation.

Personne ne releva cette remarque et il se remit à entretenir intérieurement son indignation, au fond de laquelle,

comme un monstre dans la brume, rampait le sentiment bizarre d'une rancune personnelle. Il repoussa un plat qu'on lui offrait.

— Cette côte, reprit-il, a été placée sous la seule protection de la Hollande par le Traité de 1820. Le Traité de 1820 crée des droits spéciaux et des obligations spéciales...

Ses deux auditeurs éprouvaient l'urgente nécessité de n'en pas entendre davantage. D'Alcacer, incommodément assis sur un pliant, se tenait raide et fixait le bouchon d'une carafe. Mrs. Travers se tourna un peu de côté et appuyée sur un coude posa la tête sur la paume de sa main comme quelqu'un qui réfléchit à des questions d'une profonde importance. M. Travers parlait, d'une voix aigre et fausse, comme s'il lisait une proclamation. Les deux autres, comme dans un état incomplet de transe, entendaient leur parvenir aux oreilles les bribes d'une éloquence officielle.

— Une entente internationale... le devoir de civiliser... ne réussit pas à... contrat... Canning...

D'Alcacer prêta un moment quelque attention.

— ... Non pas que cette tentative, dont l'impudence a quelque chose de presque amusant, puisse influencer en quoi que ce soit mon opinion. Je ne saurais admettre qu'on puisse faire violence à des gens dans notre situation. C'est l'aspect social d'un tel incident que je tiens à critiquer.

D'Alcacer, à ce moment, se plongea de nouveau dans le souvenir d'Edith et d'Immada s'entreregardant... le commencement et la fin, la fleur et la feuille, la phrase et le cri. Longtemps la voix de M. Travers persista, dogmatique et obstinée. La péroraison prit une certaine véhémence.

— Et si la race inférieure doit périr, ce n'est là qu'un gain, un pas fait dans ce perfectionnement de la société qui est le but même du progrès.

Il se tut. Les reflets du soleil sur les cristaux et l'argenterie avaient disparu, et tout autour du yacht l'étendue de la côte et de l'eau semblait attendre, impassible, la venue des ténèbres. Le dîner était terminé depuis longtemps et les stewards avaient patiemment attendu, indifférents à ce déluge de mots, comme des sentinelles sous une averse.

Mrs. Travers se leva d'un mouvement nerveux, et allant sur l'arrière, se mit à regarder la côte. Derrière elle, le soleil, déjà couché, semblait projeter à travers la masse des eaux l'éclat d'un feu inextinguible, et au-dessous d'elle, de chaque

côté du yacht, comme si elle reflétait la couleur de ses yeux, la mer lustrée prit une teinte d'un violet sombre.

D'Alcacer la rejoignit à pas tranquilles et ils demeurèrent quelque temps côte à côte, appuyés en silence sur la lisse. « Quel calme! » dit-il enfin et il lui sembla à elle aussi que la paix de cette soirée était plus profonde et plus significative que toute autre auparavant. Presque à son insu, elle murmura : « On dirait un rêve! » Un autre long silence suivit : la tranquillité de l'univers était si auguste que les sons s'arrêtaient sur les lèvres comme par crainte d'une profanation. Le ciel avait la limpidité d'un diamant et sous les derniers rayons du soleil couchant la nuit commençait à étendre son voile sur la terre. La magnifique sérénité de cette fin d'un jour avait quelque chose de rare et d'apaisant, un jour vibrant, étincelant, ardent, et qui mourait maintenant dans une paix infinie, sans un bruit, sans un tremblement, sans un soupir, dans l'assurance de sa résurrection.

Puis, tout d'un coup, l'ombre s'épaissit rapidement, les étoiles surgirent en foule, projetant une pluie de pâles étincelles sur la masse noire de la mer, tandis que la côte allongeait une sombre et basse ceinture privée de tout reflet. Au-dessus d'elle le gréement du brick se dessinait vaguement.

Ce fut Mrs. Travers qui reprit la parole.

— Quelle étonante quiétude! On dirait un désert de terre et d'eau sans âme qui vive.

— Un homme au moins l'habite, fit d'Alcacer d'un ton dégagé, et, si on doit le croire, il y en a d'autres, animés de mauvaises intentions.

— Croyez-vous que ce soit vrai? demanda Mrs. Travers.

Avant de lui répondre, d'Alcacer essaya de voir l'expression qu'avait prise son visage, mais l'obscurité était déjà trop profonde.

— Comment peut-on distinguer une sombre vérité par une nuit aussi sombre? fit-il, évasivement. Mais il est aisé de croire au mal, ici comme ailleurs.

Un moment elle sembla perdue dans ses pensées.

— Et cet homme lui-même? demanda-t-elle.

Après un silence d'Alcacer déclara lentement :

— Rude, singulier, vraiment singulier. Pas du tout ce que don Martin croit qu'il est. Pour le reste... il me semble mystérieux. C'est *votre* compatriote après tout...

Ce point de vue sembla la surprendre.

— Oui, dit-elle lentement. Mais vous savez, je ne puis pas...

comment dirais-je?... l'imaginer le moins du monde. Il n'a rien de commun avec l'humanité que je connais. Je ne sais pas où commencer avec lui. Comment vit un homme de ce genre? Quelles sont ses pensées? ses actions? Ses affections?... ses...

— Ses conventions, suggéra d'Alcacer. Cela comprendrait tout.

M. Travers apparut soudain derrière eux, un cigare allumé à la bouche. Il le prit entre ses doigts pour déclarer avec une persistante acrimonie que la plus répugnante intimidation ne l'empêcherait certainement pas de faire sa promenade habituelle. Il y avait, à deux cent cinquante mètres à peu près au sud du yacht, un banc de sable d'environ un kilomètre et demi de long, d'un blanc argenté dans la nuit, et qui, au centre, était semé d'un épais buisson de plantes sèches qui frémissaient bruyamment au plus léger souffle de l'air nocturne. Le lendemain de l'échouement, ils y avaient débarqué « pour se dégourdir un peu les jambes », comme disait le capitaine, et chaque soir, depuis lors, comme s'ils exerçaient un privilège ou remplissaient un devoir, ils s'y promenaient tous les trois pendant une heure, perdus dans l'immensité crépusculaire, longeant au bord de l'eau la ceinture de sable humide, lisse, uni, élastique au toucher comme de la chair vivante, où l'eau suintait un peu sous la pression de leurs pieds.

Cette fois, d'Alcacer seul accompagna M. Travers. Mrs. Travers les entendit descendre dans la plus petite des embarcations du yacht et le veilleur de nuit, tirant sur une paire d'avirons, alla les déposer à l'endroit le plus proche. Puis l'homme s'en revint. Il grimpa l'échelle et elle l'entendit dire à quelqu'un sur le pont :

— Ordre de revenir dans une heure.

Le bruit de ses pas s'éteignit sur l'avant et un repos somnolent, sans souffle, s'empara du yacht à la côte.

VI

Ce silence absolu, qui semblait la presser de toute part, la plongea au bout de quelque temps dans une sorte d'hallucination. Elle se vit seule debout, à la fin des temps, au delà des jours. Tout était immuable comme si l'aube ne viendrait jamais, comme si les étoiles ne s'éteindraient jamais, comme si le soleil ne se lèverait jamais plus; tout était muet, immobile,

mort, comme si l'ombre des ténèbres extérieures, l'ombre de la nuit infinie et éternelle qui remplit l'univers, l'ombre d'une nuit si profonde et si vaste que les soleils étincelants n'y sont que des étincelles, des points enflammés, comme si cette ombre inquiète qui, pareille au soupçon d'une vérité mauvaise, assombrit tout sur son passage, l'avait enveloppée, s'était arrêtée pour demeurer à jamais avec elle.

Et cette illusion coïncidait, s'accordait si bien avec le train de ses pensées, que lorsqu'elle murmura à voix basse dans cette obscurité : « Ainsi soit-il », elle eut l'impression d'avoir prononcé une de ces phrases qui achèvent et résument une existence.

Quand elle était jeune fille, souvent reprise pour ses idées romanesques, la sincérité d'une grande passion lui apparaissait dans ses rêves comme l'accomplissement idéal et l'unique vérité de la vie. En entrant dans le monde, elle avait découvert que cet idéal est inaccessible parce que le monde est trop prudent pour être sincère. Elle avait alors pensé trouver la vérité de la vie dans l'ambition de vouer une existence à une idée désintéressée. Le nom de M. Travers était sur les lèvres des hommes; cet homme semblait capable d'enthousiasme et de dévouement; il frappa l'imagination de cette jeune fille par son impénétrabilité. Elle l'épousa, le trouva dévoué jusqu'à l'enthousiasme au soin de sa propre carrière et elle n'eut plus rien à espérer.

Que son mari pût être étonné de ce singulier malentendu et choqué du manque de loyauté dont elle faisait preuve à l'égard de son idéal à lui, ce n'était que trop naturel. Il était toutefois parfaitement satisfait de sa beauté, de son rayonnement et de ses avantageuses relations. On l'admirait, on l'enviait; elle était entourée d'une atmosphère de splendeur et d'adulation; les jours passaient rapides, brillants, uniformes, sans la moindre trace de sincérité ou de passion véritable, sans la moindre émotion vraie, — pas même celle d'un grand chagrin. Rapidement, furtivement, ces jours l'avaient amenée jusqu'à cette soirée, jusqu'à cette côte, à cette mer, à ce moment du temps et à cet endroit de la terre où elle avait l'impression certaine que l'ombre mouvante d'une nuit sans aurore s'était immobilisée pour demeurer avec elle à jamais.

— Ainsi soit-il! murmura-t-elle, avec un sentiment tout ensemble de résignation et de défi, vers cette obscurité muette et lisse qui tombait devant ses yeux comme une tenture noire

sans un pli. Et comme une réponse à ce soupir elle vit un feu monter à la vergue de misaine du brick. Elle le vit monter en se balançant un moment puis demeurer soudain immobile dans l'air, perçant l'ombre épaisse entre les deux navires de son regard de flamme qui, ferme et immobile, semblait, de loin, ne tomber que sur elle seule.

Ses pensées, comme un papillon fasciné, tournèrent autour de cette lumière, de cet homme, de cette femme qui avait connu la guerre, le danger, qui avait vu la mort de près, avait évidemment conquis le dévouement de cet homme. Les événements de l'après-midi avaient été étranges en eux-mêmes, mais ce qui frappait son sentiment artistique, c'était la vigueur avec laquelle ils s'étaient présentés. Ils se dessinaient dans le souvenir avec la claire simplicité d'une immortelle légende. Ils étaient mystérieux, mais elle avait l'impression qu'ils étaient absolument vrais. Ils incarnaient des sentiments ingénus mais puissants comme ceux qui avaient régi l'humanité dans la simplicité de sa jeunesse. Elle envia un moment la part de cette sœur humble et obscure. Rien ne s'interposait entre cette femme et la vérité de ses sensations. Elle pouvait être sincèrement courageuse et tendre, et passionnée et, oui même, féroce. Pourquoi pas féroce? Elle pouvait connaître la vérité de la terreur, et celle de l'affection : absolument, sans entraves artificielles, sans la moindre contrainte.

A la pensée d'une telle vie, Mrs. Travers se sentit envahir par l'inexplicable exaltation que le sentiment de leurs ressources physiques donne souvent à des êtres intellectuels. La persuasion soudaine qu'elle aussi pourrait être à la hauteur d'une telle existence l'enchanta; et son cœur se dilata un moment à souhaiter connaître la vérité nue des choses; la vérité nue de la vie et de la passion enterrée sous l'amoncellement des siècles.

Et soudain elle trembla en se sentant revenir à elle-même, comme si elle était tombée d'une étoile. Elle entendit sur l'eau le bruit du ressac et vit une masse informe sortir de ce vide ténébreux qu'elle regardait.

— J'ai distingué votre forme, sur le ciel, dit une voix au-dessous d'elle.

Un cri de surprise expira sur ses lèvres et elle se contenta d'abaisser le regard. Lingard, seul dans le dinghy du brick, d'un autre coup d'aviron envoya la légère embarcation sous la voûte arrière du yacht, rentra les avirons, et se leva de

son banc. Sa tête et ses épaules se dessinèrent le long du bord et on eût dit qu'il se tenait debout sur la mer. Involontairement, Mrs. Travers fit un mouvement de retraite.

— Ecoutez! lui dit-il, anxieusement, n'élevez pas la voix. Il faut que personne ne sache. Où vos gens s'imaginent-ils être, je me le demande. Dans un bassin en Europe? Et vous...

— Mon mari n'est pas à bord, interrompit-elle, rapidement.

— Je le sais.

Elle se pencha davantage sur la lisse.

— Vous nous avez donc surveillés. Pourquoi?

— Il faut bien que quelqu'un vous surveille. Vos hommes font si bonne garde, n'est-ce pas? Oui. Depuis la tombée de la nuit une de mes embarcations n'a cessé de se dissimuler ici sur l'arrière, en eau profonde. Je m'étais juré de ne jamais revoir aucun de vous, de ne parler à aucun de vous, d'être muet, aveugle et sourd. Et puis... me voici!

L'émoi et la méfiance de Mrs. Travers firent place à une immense curiosité, ardente, et pourtant paisible, comme devant l'œuvre inévitable du destin. Elle penchait son regard vers Lingard. Il avait la tête nue et, une main sur le flanc du navire, il semblait réfléchir profondément.

— Parce que vous aviez quelque chose de plus à nous dire, suggéra doucement Mrs. Travers.

— Oui! fit-il à voix basse, immobile.

— Voulez-vous monter à bord et attendre? demanda-t-elle.

— Qui? Moi!

Il leva la tête si brusquement qu'elle en eut un mouvement d'effroi.

— Je n'ai rien à lui dire; et je ne remettrai jamais plus le pied à bord de ce navire. On m'a dit de m'en aller. Cela suffit.

— Il est habitué à ce qu'on lui parle avec déférence,... dit-elle après un silence. Et vous...

— Qui est-il donc? demanda Lingard simplement.

Elle eut l'impression que ces quatre mots dissipaient comme de la fumée tout son passé. Ils privaient la multitude humaine du moindre vestige d'importance. Elle fut stupéfaite de s'apercevoir que par cette nuit, en cet endroit, on ne pouvait faire aucune réponse convenable à la curiosité naïve que contenait cette question.

— Je ne demandais pas grand'chose, reprit Lingard. N'est-ce pas? Simplement que vous veniez tous à bord de mon brick pour cinq jours. C'est tout... Ai-je l'air d'un imposteur?

Il y a des choses que je ne pouvais pas lui raconter. Je ne pouvais pas expliquer, je ne pourrais pas, pas à lui, à personne, à personne au monde...

Il s'interrompit.

— Pas même à moi-même, acheva-t-il comme dans un rêve.

— Nous sommes restés si longtemps ici en sécurité, répondit avec quelque hésitation Mrs. Travers, qu'il est difficile de croire au danger, maintenant. Nous n'avons vu personne tous ces jours-ci, excepté ces deux amis qui sont venus vous chercher. Si vous ne pouvez expliquer...

— Bien sûr on ne peut pas s'attendre à ce qu'on puisse voir à travers un mur, interrompit Lingard. Cette côte est comme un mur, mais je sais ce qui se passe de l'autre côté... Un yacht ici! En l'apercevant, j'aurais volontiers pensé qu'il n'avait pas quitté son port d'attache depuis plus d'une heure. Rien que la vue de son gréement m'a rappelé le vieux temps. Et la figure des hommes à bord! Il me semblait que je les connais tous. C'est comme si le pays était venu me retrouver, alors que je ne pensais guère à lui. Et j'ai haï la vue de chacun de vous.

— Si nous sommes exposés à un danger, dit-elle après avoir gardé un silence pendant lequel elle essayait de découvrir le secret de la passion que dissimulaient les paroles de cet homme, il ne faut pas que cela vous inquiète. Notre autre embarcation est partie pour les Détroits et on va nous envoyer du secours efficace.

— Que cela m'inquiète! Est-ce que votre homme de veille vient de ce côté? Je ne veux pas qu'on sache que je suis revenu ici mendier, même à vous. Est-ce qu'il vient de ce côté?... Ecoutez-moi! J'ai arrêté votre autre embarcation.

Sa tête et ses épaules disparurent, comme s'il eût plongé dans une couche plus épaisse de ténèbres flottant au-dessus de l'eau. L'homme de veille avait eu l'intention de s'étendre sur l'un des fauteuils de pont, mais, dès qu'il eut aperçu la femme du propriétaire il marcha droit vers la lampe suspendue à la traverse de la tente et, après l'avoir manipulée un moment, s'en alla sur l'avant d'une allure indolente.

— Vous avez eu cette audace! murmura Mrs. Travers d'une voix vibrante. Et aussitôt, la tête de Lingard émergea de nouveau au-dessous d'elle, le visage tourné vers elle.

— Il fallait avoir de l'audace ou tout abandonner. Le secours serait arrivé trop tard des Détroits, en tout cas, si je n'étais pas en mesure d'assurer votre sécurité; et si j'en

avais le pouvoir, je devais le faire, seul. J'espérais trouver un homme raisonnable à qui parler. J'aurais dû me douter de la chose. Vous venez de trop loin pour pouvoir comprendre. Eh bien! j'ai eu cette audace : j'ai envoyé rattraper votre autre embarcation par un homme qui, se sachant soutenu par moi, irait arrêter le gouverneur des Détroits lui-même. Il accomplira sa mission. Peut-être est-ce déjà fait. Vous n'avez rien à espérer. Mais je suis ici. Vous m'avez dit que vous croyiez que j'étais animé de bonnes intentions...

— Oui, murmura-t-elle.

— C'est ce qui m'a fait penser que je pouvais tout vous dire. Il me fallait commencer par cette question de l'embarcation. Que pensez-vous de moi maintenant? Je vous ai coupés du reste du monde. Vous disparaîtriez comme une pierre dans l'eau. Vous avez quitté un port étranger pour un autre. Qui s'inquiéterait de ce qui vous est arrivé? Qui en saurait jamais rien? Qui pourrait le deviner? Il leur faudrait des mois avant de se mettre en mouvement.

— Je comprends, dit-elle d'une voix ferme, nous sommes impuissants.

— Et seuls, ajouta-t-il.

Et après un moment de silence, elle demanda lentement, d'une voix hésitante :

— Qu'est-ce que cela veut dire? Le pillage, la captivité?

— Cela aurait voulu dire la mort si je n'avais pas été ici, répondit-il.

— Mais vous avez le pouvoir de...

— Pourquoi, dites-moi, êtes-vous encore en vie? s'écria-t-il. Jörgenson a parlementé avec eux sur le rivage, reprit-il, plus calmement, avec un geste du bras dans la direction où la nuit semblait plus sombre. Pensez-vous qu'il aurait pu les retenir s'ils ne m'avaient attendu chaque jour? Ses paroles, sans mon poing, n'auraient eu aucun pouvoir.

Elle entendit le choc d'un coup sourd sur le flanc du navire, dans cette même obscurité qui enveloppait l'indifférence de la terre et du ciel, la fureur et la souffrance des cœurs; elle se prit à sourire, fascinée par la simplicité des images et des expressions.

Lingard se rattrapa d'un mouvement brusque, car l'agile petite embarcation n'était guère stable sous ses pieds, et elle demanda lentement, d'un air absorbé, comme si sa pensée se perdait dans le vague de ses sensations :

— Et ce... ce... Jörgenson, avez-vous dit? Qui est-ce?

— Un homme, répondit-il, un homme comme moi.

— Comme vous?

— Exactement comme moi, reprit-il, avec une étrange répugnance, comme s'il lui fallait admettre une vérité pénible. Plus d'intelligence, peut-être, mais moins de chance. Quoique, depuis l'arrivée de votre yacht ici, je ne puisse guère me louer de ma chance.

— Notre présence ici est-elle si malencontreuse?

— Pour certains cela peut vouloir dire la mort. Pour moi, cela peut être pire que la mort. Et cela dépend de vous dans une certaine mesure. Songez-y. Je ne retrouverai peut-être jamais une pareille chance. Mais cela n'est rien. Un homme qui une fois m'a sauvé la vie et à qui j'ai engagé ma parole, pourrait croire que je l'ai abandonné. Mais cela n'est rien! Ecoutez-moi! Aussi vrai que je suis ici debout dans mon canot à vous parler, je crois que cette femme en mourrait de chagrin.

— Vous l'aimez, dit-elle doucement.

— Comme ma propre fille, déclara-t-il à voix basse.

Mrs. Travers fit : « Oh! » d'une voix faible. Il y eut un moment de silence, puis il reprit :

— Ecoutez-moi. Quand j'étais mousse à bord d'un chalutier et que je vous voyais, vous autres gens des yachts, dans les ports de la Manche, vous me paraissiez aussi étranges que les Malais ici peuvent vous le paraître. J'ai quitté l'Angleterre il y a seize ans et j'ai roulé ma bosse autour du monde. J'ai eu le temps d'oublier d'où je suis parti. Qu'est-ce que vous êtes pour moi, en comparaison de ces deux êtres? Si je devais mourir ici, qu'est-ce que cela pourrait bien vous faire? Personne ne s'en soucierait là-bas. Personne au monde, — que ces deux-là.

— Que puis-je faire? demanda-t-elle, et elle attendit, en se penchant par-dessus la lisse.

Il sembla réfléchir, puis relevant la tête, il parla doucement :

— Comprenez-vous le danger où vous êtes? Avez-vous peur?

— Je comprends l'expression dont vous vous servez, naturellement. Comprendre le danger, reprit-elle, non... décidément non. Et, honnêtement, je n'ai pas peur.

— Vraiment? dit-il d'un ton désappointé. Peut-être ne me croyez-vous pas? Je vous ai crue, pourtant, quand vous m'avez dit que vous étiez sûre de mes bonnes intentions. J'ai eu assez

de confiance en vous pour venir ici vous demander de m'aider..., vous dire ce que personne ne sait.

— Vous vous méprenez sur moi, dit-elle avec une gravité impulsive. C'est si extraordinaire, si soudain, si différent de mes expériences!

— Oui, murmura-t-il, que pouvez-vous savoir du danger et des soucis? Vous! Mais peut-être en y réfléchissant...

— Vous voulez que je m'imagine avoir peur?

Mrs. Travers se mit à rire légèrement et, dans la tristesse de ses pensées, ce son joyeux lui sembla incongru et presque terrible. Le moment d'après, la nuit lui parut aussi brillante que le jour, aussi chaude que l'éclat du soleil; mais quand elle eut cessé de rire, le retour des ténèbres lui causa une souffrance semblable à celle d'un coup violent à la poitrine.

— Je ne crois pas que j'y parviendrais, dit-elle en achevant sa phrase avec gravité.

— Vraiment pas?

Il hésitait, perplexe.

— La situation est assez mauvaise pour n'en avoir pas honte. Je vous assure, dit-il rapidement, et je ne suis pas un homme timide, il est possible que je ne puisse pas faire grand'chose, si vous autres vous ne m'aidez pas.

— Vous voulez que je prétende avoir peur? demanda-t-elle rapidement.

— Oui! prétendre autant que vous le pouvez. C'est beaucoup vous demander à vous... qui peut-être n'avez jamais eu à feindre de votre vie, n'est-ce pas?

— Oui, fit-elle au bout d'un moment.

L'amertume inattendue de son intonation frappa Lingard d'épouvante.

— Excusez-moi, reprit-il, mais il me faut dresser un plan pour sortir de là. Ce n'est pas chose facile. Pouvez-vous feindre?

— Peut-être, si je m'y efforce. Mais dans quel but?

— Il faut que vous vous transportiez tous à bord du brick, reprit-il en parlant rapidement. Nous pouvons alors nous en tirer sans en venir aux coups. Si vous disiez que vous le désirez, que vous ne vous sentez pas en sûreté à bord du yacht, — voyez-vous?

— Je vois, articula-t-elle pensivement.

— Le brick n'est pas grand, mais il est aménagé convenablement pour une dame, reprit vivement Lingard.

— N'a-t-il pas déjà abrité une princesse? ajouta-t-elle avec froideur.

— Et je ne vous dérangerai en rien.

— C'est tentant.

— Personne ne vous dérangera. Vous pourrez même ne pas me voir.

— C'est presque décisif. Seulement...

— Je sais me tenir à ma place.

— Seulement, il se peut que je n'aie pas assez d'influence, acheva-t-elle.

— Cela, je ne peux pas le croire, s'écria-t-il d'un ton brusque. Ce qu'il y a, c'est que vous n'avez pas confiance en moi, parce que vous pensez que seuls les gens de votre condition disent toujours la vérité.

— Evidemment, murmura-t-elle.

— Vous vous dites : voilà un individu qui fréquente des pirates, des voleurs, des nègres...

— Assurément...

— Un homme comme je n'en ai jamais vu, reprit Lingard impétueusement, un scélérat.

Il s'arrêta, plein de confusion. Au bout d'un moment, il l'entendit qui disait avec calme :

— Vous ressemblez aux autres en ceci, que vous vous mettez en colère lorsqu'on ne vous donne pas raison tout de suite.

— Moi, en colère! s'écria-t-il en laissant tomber sa voix. Vous ne comprenez pas. Je pense à vous aussi, — c'est une rude affaire pour moi que...

— Ce n'est pas de vous que je doute, mais de mon propre pouvoir. Vous avez fait une fâcheuse impression sur M. Travers.

— Fâcheuse impression! Il m'a traité comme si j'avais été un voleur de grands chemins. Cela m'est égal! C'est votre mari. La peur chez ceux qu'on aime est difficile à supporter pour n'importe quel homme. Par conséquent, il...

— Quel machiavélisme!

— Quoi! que dites-vous?

— Je me demandais seulement où vous aviez observé cela. Sur la mer?

— Observé quoi? dit-il, l'air absorbé. Puis, poursuivant son idée : Un seul mot de vous devrait suffire.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Pourquoi, même moi, moi-même...

— Bien sûr, dit-elle en l'interrompant. Mais ne croyez-vous pas qu'après vous être séparés en termes si... si hostiles, les relations ne seront guère faciles à reprendre?

— Un homme comme moi ferait n'importe quoi pour de l'argent, n'est-ce pas?

Après un moment, elle demanda :

— Et vous voudriez que je me serve de cet argument-là?

— Du moment que vous savez à quoi vous en tenir.

Sa voix vibrait, — elle se rejeta en arrière, troublée comme si soudain il l'avait touchée.

— Il y va de quoi? reprit-elle, surprise.

— D'un royaume!

Mrs. Travers se pencha très en avant sur la lisse, le regard fixe, et leurs visages l'un au-dessus de l'autre se touchèrent presque.

— Pas pour vous-même? murmura-t-elle.

Il sentit sur son front le souffle de son haleine et demeura un moment immobile, absolument immobile comme s'il avait l'intention de ne plus jamais ni bouger ni parler.

— Ces choses-là, reprit-il soudain, vous arrivent quand vous n'y songez pas, et elles vous entourent avant que vous ne sachiez ce que vous voulez faire. Quand je suis allé dans cette baie de la Nouvelle-Guinée, je ne m'imaginais pas où ce voyage me mènerait. Je pourrais vous raconter une histoire. Vous comprendriez! Vous!

Il bégayait, il hésitait et tout d'un coup il se mit à parler, donnant libre cours aux visions de deux années, dans cette obscurité où Mrs. Travers pouvait les suivre comme s'il les traçait en lettres de feu.

VII

Ce récit fut pour elle aussi surprenant que la découverte d'un nouveau monde. Elle se sentit emportée sur la lisière d'une existence exaltante où la faisait pénétrer l'enthousiasme ingénu du narrateur. La nature héroïque des sentiments dissimulait ce qu'avaient de disproportionné et d'absurde cette gratitude, cette amitié, cette inexplicable dévotion. Ses intentions impétueuses donnaient à cet obscur dessein de conquête les proportions d'une grande entreprise. Il était évident que la vision d'un univers subjugué n'eût pas inspiré un plus vif enthousiasme au plus fameux aventurier de l'histoire.

Il s'interrompait de temps en temps pour demander, d'un ton confiant, comme s'il parlait à un vieil ami : « Qu'auriez-vous fait? » et il reprenait rapidement sans attendre qu'on lui donnât raison.

Elle fut frappée de la grande passion qui s'y faisait jour, de la beauté de cette faculté d'affection innée qui lui était révélée, de son besoin immédiat d'un objet, de sa façon de s'épancher, de cette tendresse violemment exprimée, une tendresse qui ne pouvait se satisfaire qu'à aider des êtres humains contre leur propre destinée. L'horreur qu'inspiraient à Mrs Travers les conventions qui entravaient la franchise de sa nature, l'avait peut-être rendue plus apte à comprendre ce qu'avaient d'essentiellement grand et de profond les formes de l'extravagance humaine, si simple et si infiniment variée selon l'endroit de la terre et le moment du temps.

Qu'importait que le narrateur ne fût qu'un simple marin, le royaume celui de la jungle, les hommes ceux des forêts, les vies des vies obscures! L'âme simple de cet homme était possédée par la grandeur de l'idée elle-même; rien de bas n'apparaissait dans l'ardeur de ses élans. Une fois qu'elle l'eut compris, ce récit trouva un écho dans l'audace de ses pensées, et le charme qu'exerçait sur elle ce qu'elle entendait lui fit oublier où elle se trouvait. Elle oublia qu'elle était personnellement mêlée à ce récit qui lui avait paru détaché d'elle, éloigné d'elle, vrai ou fictif, raconté avec pittoresque, et auquel l'écho de son émotion donnait seul une réalité.

Lingard s'interrompit. L'arrêt de ce chuchotement passionné la fit commencer à réfléchir. Ce fut d'abord la sensation accablante que l'histoire de cet homme avait une signification vraiment importante. Et importante pour elle. Pour la première fois, l'ombre du danger et de la mort traversait son esprit. Etait-ce là la signification? Soudain, comme dans un éclair, elle se vit désespérément mêlée à cette histoire, comme on est mêlé à un cataclysme de la nature.

Il avait repris son récit. Il ne s'était pas interrompu pendant plus d'une minute. Mrs Travers eut l'impression que des années s'étaient écoulées, tant l'effet des paroles qu'il prononçait était maintenant différent. Elle se sentait l'esprit agité comme si le fait qu'il était venu lui parler et se confier à elle avait été une circonstance terrible. C'était une part de sa propre existence; c'était une part de l'histoire aussi. Cette pensée-là la troublait. Elle l'entendit prononcer différents noms : Belarab, Daman, Tengga, Ningrat. Ils appar-

tenaient désormais à sa vie et elle était épouvantée de découvrir qu'il lui était impossible d'attacher à ces noms une apparence humaine. Ils étaient là, comme écrits sur la nuit; ils prenaient une forme symbolique; ils s'imposaient à ses sens. Elle murmura, — comme si elle en pesait le sens : « Belarab, Daman, Ningrat », et ces sons barbares lui semblaient posséder une force exceptionnelle, un aspect fatal, la couleur de la folie.

— Il n'y en a pas un seul qui n'ait un compte à régler avec les Blancs. Qu'est-ce que cela me fait! Il fallait bien de toute façon trouver des hommes prêts à se battre. J'ai risqué ma vie pour les trouver. Je leur ai fait des promesses qu'il me faut tenir ou bien... Voyez-vous maintenant pourquoi j'ai osé arrêter votre embarcation? Je suis plongé là-dedans au point de ne me soucier d'aucun gouverneur au monde. Quand je regarde ce que j'ai à faire, je ne me soucie plus de rien. Je vous ai donné une chance, une bonne chance. Je devais le faire, — non? Je suppose que je n'ai pas suffisamment l'air d'un gentleman. Oui, oui! c'est cela. Je sais pourtant ce que c'est qu'un gentleman. J'en ai connu pendant des années. Il ont été mes camarades, — oui! — dans des mines d'or et d'autres lieux où un homme a à montrer de quel bois il est fait. Il y en a qui m'écrivent encore d'Europe, oui, tel que vous me voyez, parce que je... mais n'importe! Et je sais ce que ferait un gentleman. Allons! N'accueillerait-il pas convenablement un inconnu? Ne se rappellerait-il pas qu'on ne traite pas un homme de menteur sans pouvoir le prouver? Ne tiendrait-il pas une parole donnée? Eh bien! c'est ce que je vais faire. On ne touchera pas à un seul cheveu de votre tête, tant que je serai en vie.

Elle s'était reprise, mais ces mots lui firent éprouver cette vague sensation de complète insécurité que donne la première secousse d'un tremblement de terre. Une absence complète de sensations y succéda. Elle resta silencieuse. Il eut l'impression qu'elle ne le croyait pas.

— Quoi! Qu'est-ce que vous croyez donc qui m'a fait venir pour... pour... vous parler ainsi? Hassim, — Rajah Tulla, devrais-je dire, — me demandait cet après-midi : « Qu'allez-vous faire d'eux maintenant? de vos gens? » Il pense probablement que je vous ai amenés ici pour une raison quelconque. On ne sait jamais quelles notions singulières peuvent entrer dans leurs têtes butées. Il y a de quoi vous faire jurer. Mes gens! L'êtes-vous? Jusqu'à quel point? Dites-moi, jusqu'à

quel point? Vous n'êtes pas plus à moi que je ne suis à vous. Est-ce qu'un seul de vous, chez vous, risquerait sa ruine complète pour empêcher l'équipage d'une barque de pêche de se noyer?

En dépit de cette sensation d'insécurité qui persistait vaguement, l'idée de la mort ne lui venait pas à l'esprit. Elle se sentait vivre intensément. Elle sentait en elle un afflux de force, et avec une impression de renouveau, comme si la vie lui avait été donnée à ce moment même. Le danger dissimulé dans la nuit n'éveillait pas sa terreur : l'ouvrage d'une âme humaine, simple et violente, se montrait à nu devant elle, avec le charme troublant d'une expérience inouïe. Elle écoutait un homme qui ne dissimulait rien.

— Et pourtant, vous êtes venu? lui dit-elle, interrogativement.

— Oui, répondit-il, vers vous, et uniquement pour vous.

Le flot qui balayait avec violence les bancs de sable fit un bruit paisible de ressac autour du gouvernail du yacht.

— Je ne veux pas qu'on me sauve seule.

— Alors il faut que vous les ameniez vous-même, répondit-il d'une voix sombre. Le brick est là. Il y a moi, mes hommes, mes canons. Vous savez ce que vous avez à faire.

— J'essaierai, dit-elle.

— Très bien. Si vous ne réussissez pas, je le regretterai pour les pauvres diables de l'équipage. Mais, bien entendu, vous réussirez. Vous voyez ce fanal sur le brick. Je l'ai fait hisser exprès. Les difficultés peuvent être plus proches que nous ne le pensons. Deux de mes embarcations sont parties à la découverte dans les îles, et si les nouvelles qu'on me rapporte sont mauvaises, on amènera ce fanal. Pensez à ce que cela signifie. Je vous ai dit ce que je n'ai dit à personne. Pensez aussi à mes sentiments. Je vous ai dit tout cela parce que je... parce qu'il le fallait.

D'une poussée, il déborda du yacht et disparut. Le bruit d'un sillage s'effaça.

Elle s'écarta de la lisse. La lampe et les claires-voies brillaient faiblement sur l'étendue sombre du pont. Ce soir-là était pareil au précédent, pareil à tous les soirs précédents.

— Tout ce que j'ai entendu est-il possible? se demanda-t-elle. Non, — mais c'est vrai.

Elle s'assit dans un des fauteuils-de-pont pour réfléchir et s'aperçut qu'elle ne pouvait que se rappeler. Elle se leva brusquement. Elle était sûre que quelqu'un avait hélé le

yacht faiblement. Etait-ce cet homme qui hélait? Elle prêta l'oreille et n'entendant rien s'irrita contre elle-même à l'idée qu'une voix la hantait.

— Il a dit qu'il avait confiance en moi. Voyons, quel est ce danger! Qu'est-ce que le danger? Et elle se prit à réfléchir.

Des pas se firent entendre qui venaient de l'avant. La vague silhouette de l'homme de veille passa devant la coupée. Il sifflotait et disparut. Dans l'embarcation des sons étouffés firent place à un bruit d'avirons. La nuit engloutit ces faibles bruits. Mrs Travers se rassit et se sentit plus calme.

Elle avait la faculté de pouvoir penser par elle-même, — et elle en avait le courage. Elle ne pouvait prendre aucune disposition avant le retour de son mari. Les avertissements de Lingard n'étaient pas ce qui l'impressionnait le plus. Cet homme avait révélé son être intime dépouillé de tout subterfuge. Il avait exposé ses désirs, ses perplexités, ses affections, ses doutes, sa violence, sa folie : et l'existence que tout cela formait était déréglée, mais non pas vile. Elle avait l'esprit trop élevé pour pouvoir le considérer autrement que d'un point de vue strictement humain. Du moment qu'il avait confiance en elle (comme c'était étrange! pourquoi cela? avait-il tort?), elle acceptait sa confiance en toute loyauté. Et quand il lui vint à l'esprit que de tous les hommes au monde, celui-là était indubitablement celui qu'elle connaissait le mieux, elle eut un moment d'étonnement qui fit place à une impression de profonde tristesse. Il lui sembla que c'était un malheur qui ne concernait qu'elle.

Sa pensée resta en suspens tandis qu'elle prêtait l'oreille attentivement pour entendre revenir l'embarcation du yacht. La tâche qu'elle avait devant elle l'effrayait. Aucun bruit ne rompait le silence et elle eut l'impression d'être perdue dans un désert. Puis soudain, sur le pont-milieu, elle entendit quelqu'un pousser un bâillement et dire : « Oh! là, là! », une voix demander : « Ils ne sont pas encore revenus? » et un grognement répondre négativement.

Mrs Travers trouvait Lingard émouvant parce qu'on pouvait le comprendre. Comme sa vie est simple! se disait-elle. Elle était franche avec elle-même. Elle le considérait comme à part de l'organisation sociale. Elle découvrait qu'il n'y avait aucune place. Comme c'était bon! Il y avait là un être humain; la simple vérité des choses n'était donc pas si éloignée d'elle malgré le nombre des siècles. Puis il lui vint à l'esprit que cet homme en agissant comme il l'avait fait l'avait dépouillée

de sa position, de sa fortune, de son rang, de son passé.
« Je suis sans défense. Que me reste-t-il? se demanda-t-elle. Rien? » Quelqu'un aurait pu lui suggérer : votre apparence.

Elle était encore trop artificielle pour penser à sa beauté : et pourtant le pouvoir d'une personnalité fait aussi partie de la simple vérité des choses.

Elle regarda par-dessus son épaule et vit, à la vergue de misaine du brick, le feu qui brûlait avec une vive et calme flamme dans la poussière d'étoiles en suspens au-dessus de la côte. Elle entendit un choc violent comme celui d'une embarcation qui donnait contre l'échelle. Ils étaient de retour! Elle se leva brusquement, en proie à une extrême agitation. Qu'allait-elle dire? Jusqu'à quel point? Par où commencer? A quoi bon dire quoi que ce soit? Ce serait absurde, comme de parler sérieusement d'un rêve. Elle n'oserait pas. En un moment elle sentit qu'elle allait perdre la tête. Elle entendit quelqu'un grimper en hâte l'échelle de coupée. Avec l'idée de gagner du temps, elle se dirigea rapidement vers l'arrière jusqu'au couronnement. Le feu du brick brillait devant elle sans vaciller, énorme parmi les astres qui parsemaient l'immensité de la nuit.

Elle le fixa des yeux : « Je ne lui dirai rien, pensa-t-elle. C'est impossible. Non! Je lui dirai tout. » Elle s'attendait à chaque moment à entendre la voix de son mari; l'attente était intolérable, elle sentait qu'il lui fallait prendre une décision. Quelqu'un sur le pont parlait avec animation. Elle espéra que d'Alcacer parlerait le premier et éloignerait ainsi le moment fatal. Elle entendit une voix brusque qui disait : « Qu'y a-t-il? » Et au milieu de sa détresse, elle reconnut la voix de Carter, ayant remarqué ce jeune homme qui lui avait paru d'une autre sorte que le reste de l'équipage. Elle en arriva à la conclusion qu'elle pourrait rapporter la chose gaiement, ou bien pourquoi ne pas feindre la peur? A ce moment le feu à la vergue du brick qu'elle était en train de regarder trembla visiblement, et elle en resta interdite comme si elle avait vu le firmament lui-même s'agiter. Les lèvres ouvertes, comme si elle allait crier, elle le vit descendre, vaciller et disparaître. Toute perplexité disparut de son esprit. A cette première notion du danger elle ressentit le choc d'une émotion toute nouvelle. Il fallait faire quelque chose immédiatement. Et sans trop savoir pourquoi elle se sentit honteuse de ses hésitations.

Elle se dirigea rapidement vers l'avant et se croisa sous la lampe avec Carter qui venait sur l'arrière. Tous deux s'arrêtèrent, le regard fixe : la lumière tombait sur leurs visages, et chacun d'eux fut frappé de l'expression de l'autre. Leurs yeux à tous deux semblaient élargis.

— Vous avez vu? demanda-t-elle, et elle se mit à trembler.

— Comment savez-vous? dit-il, en même temps, évidemment surpris.

Soudain elle vit que tout l'équipage était sur le pont.

— On a amené le fanal, dit-elle en bégayant.

— Ces Messieurs ont disparu, dit Carter.

Alors il se rendit compte qu'elle ne paraissait pas comprendre.

— On les a enlevés sur le banc de sable, reprit-il en la regardant fixement pour voir comment elle prendrait la chose.

Elle semblait calme.

— Enlevés, comme des agneaux. Pas un cri, fit-il avec indignation. Mais le banc de sable est long et il se peut qu'ils aient été à l'autre bout. Vous étiez sur le pont, madame? demanda-t-il.

— Oui, murmura-t-elle. Dans ce fauteuil.

— Nous étions tous en bas. J'avais besoin de me reposer un peu. Quand je suis monté, l'homme de quart dormait. Il jure que non, mais je sais à quoi m'en tenir. Personne n'a entendu le moindre bruit, à moins que vous n'ayez entendu quelque chose. Mais peut-être dormiez-vous? demanda-t-il avec une expression respectueuse.

— Oui... non... probablement, répondit-elle d'une voix faible.

VIII

Sa conversation avec Edith, la tension de l'incertitude et une extrême fatigue avaient exalté Lingard. En revenant à son bord il s'enquit d'Hassim : il apprit que le Rajah et sa sœur étaient partis dans leur canoë en assurant qu'ils reviendraient avant minuit. Les embarcations envoyées à la découverte parmi les îles au nord et au sud du mouillage n'étaient pas encore revenues. Il entra dans sa chambre et, se jetant sur sa couchette, ferma les yeux en pensant : « Il faut que je dorme ou je vais devenir fou. »

— Réussira-t-elle? Si elle n'y parvient pas, tout est perdu.

Par moments, il éprouvait une confiance absolue en Mrs Travers, — il se rappelait alors son visage. Le moment d'après ce visage avait disparu, il s'efforçait en vain de retenir cette image, il se convainquait alors sans le moindre doute qu'il était absolument perdu, à moins de laisser supprimer tous ces gens.

— Ils ont tous entendu cet homme m'ordonner de quitter son bord, pensait-il, et, pendant une minute ou deux, il envisageait sans sourciller la sombre image d'un massacre. Et pourtant je devais lui dire qu'on ne toucherait pas un seul cheveu de sa tête. Pas un seul.

Et, sans raison, au souvenir de ces paroles, il lui semblait n'y avoir plus au monde de difficultés d'aucune sorte. Pourtant, de temps à autre, se formaient des trous noirs pendant lesquels, par pure fatigue, il ne pensait plus à rien : et c'est pendant un de ces moments qu'il s'endormit, perdant la conscience des choses extérieures aussi brusquement que s'il eût reçu un coup sur la tête.

Quand il se redressa, presque avant même d'être complètement réveillé, il fut d'abord terrifié à l'idée qu'il avait dormi toute la nuit. Une lumière brillait dans le carré et par la porte ouverte de la chambre il vit distinctement Mrs Travers traverser l'espace éclairé.

— Ils sont donc venus à bord, après tout, pensa-t-il. Comment se fait-il qu'on ne m'ait pas appelé?

Il s'élança dans le carré. Personne! En levant les yeux sur la montre dans la claire-voie, il fut désagréablement surpris de la trouver arrêtée, jusqu'à ce que son oreille eût perçu le faible battement du mécanisme. Elle marchait donc! Il n'avait pas dormi plus de dix minutes. Il n'y en avait pas plus de vingt qu'il était à bord.

Ainsi donc c'était une déception : il n'avait vu personne. Et cependant il se rappelait le contour de sa tête, la ligne de son cou, la couleur de ses cheveux, le mouvement de la silhouette qui passait. Il retourna avec lassitude à sa chambre en murmurant : « Plus de sommeil pour moi cette nuit », et il en ressortit aussitôt, en tenant quelques feuilles de papier couvertes d'une écriture haute et anguleuse.

C'était la lettre de Jörgenson, écrite trois jours auparavant et confiée à Hassim. Lingard l'avait déjà lue, mais il leva la mèche de la lampe et s'assit pour la relire. Sur l'écusson rouge au-dessus de sa tête la gerbe dorée des éclairs entre ses initiales sembla dardée vers sa nuque, lorsque assis, les

coudes nus appuyés en avant sur la table, il se mit à parcourir les feuillets chiffonnés.

La lettre commençait ainsi :

Hassim et Immada partent ce soir à votre recherche. Vous êtes en retard sur le moment fixé et chaque jour qui passe rend la situation plus grave.

Lingard, le visage troublé, considéra un moment ces feuilles, les mit un moment de côté, puis reprit sa lecture.

Il y a dix jours, trois des hommes de Belarab, qui étaient allés ramasser des œufs de tortue sur les îles, sont revenus en toute hâte en racontant qu'un navire s'était échoué sur un banc de vase. Belarab a immédiatement interdit à toute embarcation de quitter le lagon. Jusque-là tout allait bien. Tout le village était sens dessus dessous. Je pense que ce doit être une goélette, — probablement quelque imbécile de trafiquant. Toutefois vous saurez à quoi vous en tenir là-dessus quand vous recevrez ceci. Vous me direz que j'aurais pu aller jusqu'à la mer pour me rendre compte moi-même. Mais outre les ordres donnés par Belarab pour l'interdire et que je tenais à suivre afin de donner l'exemple, tout ce que vous possédez en ce monde, Tom, est ici sur l'*Emma,* sous mes pieds, et je ne quitterais pas mon poste même une demi-journée. Hassim assistait au conseil qui se tenait chaque soir dans le hangar en dehors du fortin de Belarab. Ce saint homme de Ningrat était d'avis d'aller piller ce navire. Hassim s'y opposa en disant que le navire avait probablement été envoyé par vous, parce qu'aucun Blanc, de mémoire d'homme, n'avait franchi les hauts-fonds. Belarab appuya l'opinion de Hassim. Ningrat s'emporta, reprocha à Belarab de le priver d'opium à fumer. Il commença en l'appelant : « O mon fils ! » et termina en lui criant : « O toi pire qu'un infidèle. » Une discussion s'éleva. Les partisans de Tengga s'apprêtaient à intervenir et vous savez comment vont les choses entre Tengga et Belarab. Datu Tengga a toujours voulu se débarrasser de Belarab et il avait toute chance de le faire lorsque vous êtes arrivé et que vous avez armé de fusils les gardes-du-corps de Belarab. Toutefois Hassim a mis fin à cette discussion et personne ne fut froissé en cette affaire. Le lendemain, qui était vendredi, Ningrat après avoir dit les prières, s'adressa au peuple au dehors. Il bêlait et cabriolait comme un vieux bouc, prophétisant le malheur, la ruine et l'extermination, si on laissait partir ces Blancs. C'est un fou : mais ils le considèrent comme un saint et il a combattu les Hollandais pendant des années quand il était jeune.

Six hommes de la garde de Belarab descendirent la rue du village les fusils armés et la foule fut balayée. Ningrat fut emmené par les hommes de Tengga dans le fortin de leur maître. S'ils n'avaient pas craint de vous voir arriver ce soir-là, il y aurait sûrement eu une bataille. Je regrette que Tengga ne soit pas le chef du pays au lieu de Belarab. Un homme brave et avisé, même si c'est un traître au fond, on peut toujours lui faire confiance jusqu'à un certain point. On ne peut jamais rien tirer au clair avec Belarab. La paix! la paix. Vous connaissez sa marotte. Et cette marotte le fait agir stupidement. Sa rengaine de la paix le mettra dans de mauvais draps. Cela peut lui coûter la vie en fin de compte! Toutefois Tengga ne se sent pas assez fort pour agir avec ses seuls partisans et Belarab a, sur mon conseil, désarmé tous les gens du village. Ses hommes sont entrés dans les maisons et ont enlevé de force les armes à feu et toutes les lances sur lesquelles ils ont pu mettre la main. Les femmes ont gémi contre ce coup de force, mais il n'y a pas eu de résistance. On a vu quelques hommes disparaître dans la forêt avec leurs armes. Remarquez ceci, car cela signifie qu'il y a un autre pouvoir que celui de Belarab dans le village. Le pouvoir grandissant de Tengga.

Un matin, — il y a quatre jours, — je suis allé voir Tengga. Je l'ai trouvé taillant une planche avec une hachette tandis qu'un esclave lui tenait une ombrelle au-dessus de la tête. Il s'amuse à construire un bateau pour le moment. Il a jeté sa hachette pour venir à ma rencontre et m'a conduit par la main jusqu'à un endroit ombragé. Il m'a dit qu'il avait envoyé deux très bons nageurs observer le navire échoué. Les hommes ont descendu la rivière en canoë et une fois parvenus à la côte ils ont nagé de banc en banc de façon à s'approcher, sans être vus, — je le suppose, — jusqu'à environ cinquante mètres de cette goélette. Que peut être ce navire? Je ne puis l'imaginer. Les hommes ont rapporté qu'il y avait trois chefs à bord, l'un avec un œil étincelant, l'autre maigre et vêtu de blanc et le troisième sans un poil sur le visage et habillé différemment. Est-ce une femme? Je ne sais que penser. Je voudrais que vous fussiez ici. Après une assez longue conversation Tengga m'a dit : « Il y a six ans, j'étais le chef d'un pays et les Hollandais m'en ont chassé. Le pays était petit, mais rien n'est assez petit pour eux. Ils prétendaient qu'ils le rendraient à mon neveu. Au diable! je me suis enfui, sans quoi ils m'auraient tué. Je ne suis rien ici, mais je me souviens. Ces Blancs là-bas ne peuvent pas s'enfuir et ils ne sont pas nombreux. Il y a peut-être du butin à prendre. Je le donnerais aux hommes qui m'ont suivi dans mon malheur parce que je suis leur chef et que mon père était le chef

de leurs pères. » Je lui ai fait remarquer l'imprudence de son dessein. Il m'a dit : « Les morts ne montrent pas le chemin. » A quoi j'ai répondu que les ignorants ne donnent pas de renseignements. Tengga s'est tenu tranquille pendant un moment et m'a dit : « Nous ne devons pas les toucher parce que leur peau est comme la vôtre et que les tuer serait une erreur, mais sur votre ordre à vous Blancs, nous pouvons aller combattre des gens de notre couleur et de notre foi, — et cela est bon. J'ai promis à Tuan Lingard vingt hommes et une *prau* pour faire la guerre dans le Wajo. Les hommes sont bons et regardez la *prau :* elle est rapide et forte. » Je dois avouer, Tom, que la *prau* est la meilleure embarcation de ce genre que j'aie jamais vue. Je lui ai dit que vous le payiez bien pour son aide. « Et moi aussi je paierais », m'a-t-il dit, « si vous me faisiez avoir des fusils et un peu de poudre pour mes gens. Vous et moi nous pillerions ensemble ce navire là-bas et Tuan Lingard n'en saura rien. Ce n'est qu'un jeu. Vous avez quantité de fusils et de poudre sous votre garde. » Il voulait dire l'*Emma*. Là-dessus je lui ai parlé très franchement : nous avons eu une discussion au point qu'il m'a laissé entendre qu'il avait environ quarante partisans et que je n'avais que neuf des fidèles d'Hassim pour défendre l'*Emma,* et qu'il pourrait fort bien m'attaquer et s'emparer du tout. « Et alors », m'a-t-il dit, « je serais si fort que tout le monde se mettrait de mon côté ». J'ai découvert dans la suite de la conversation que beaucoup de gens ici ont l'idée que vous avez eu des difficultés et que l'on ne vous reverra plus. Après cela, j'ai vu que la situation était grave : j'avais hâte de retourner à bord de l'*Emma,* mais dissimulant mes craintes je me suis mis à sourire et j'ai remercié Tengga de m'avoir prévenu de ses intentions à mon égard et à l'égard de l'*Emma*. Là-dessus il a manqué de s'étouffer de rire avec sa chique de bétel et me fixant de ses petits yeux, il a murmuré : « Même un lézard donne à une mouche le temps de faire ses prières. » Je lui ai tourné le dos et je me suis senti soulagé une fois hors d'atteinte d'une flèche. Depuis lors, je n'ai pas mis le pied hors de l'*Emma*.

IX

La suite de la lettre exposait les intrigues de Tengga, la conduite flottante de Balarab et l'état d'esprit général. Elle relevait chaque mouvement de l'opinion et chaque événement, avec une conviction sérieuse de leur importance qui eût convenu au récit d'une crise dans l'histoire d'un empire.

L'ombre de Jörgenson avait décidément repris pied dans la vie des hommes. Le vieil aventurier l'envisageait avec une entente parfaite de la valeur des minimes détails, mettant ses yeux au service de cet autre homme à qui il appartiendrait de débrouiller l'intrigue. Lingard put vivre ainsi ces journées du territoire de Belarab et il en fut reconnaissant à Jörgenson; mais comme il les vivait non pas jour après jour, mais d'une phrase à une autre, la succession des événements en prit une troublante rapidité qui le faisait parfois grommeler de surprise ou grogner : « Quoi? » avec un mouvement de colère et relire à plusieurs reprises quelques lignes ou une page entière. Vers la fin, il fronça les sourcils d'un air perplexe et tapota sur la table tout en lisant :

... Et je commençais à croire que je pourrais maintenir l'ordre jusqu'à votre arrivée ou à ce que ces sacrés Blancs eussent emmené leur goélette quand Sheriff Daman est arrivé du nord le jour même où on l'attendait avec deux *praus* Illanun. Il a l'air d'un Arabe. Il me semble évident qu'il peut faire ce qu'il veut de ces deux *pangerans* Illanuns. Les deux *praus* sont grandes et bien armées. Elles ont remonté la rivière, drapeaux et banderoles déployés, en faisant retentir leurs tambours et leurs gongs et elles sont entrées dans le lagon, leurs ponts couverts d'hommes en armes brandissant leurs épées et poussant leur cri de guerre. C'est un fameux appoint pour vous, mais Belarab qui est un diable pervers n'a pas voulu recevoir Sheriff Daman immédiatement. Aussi Daman est-il allé voir Tengga qui l'a retenu très longtemps. En quittant Tengga il est venu à bord de l'*Emma* et j'ai vu immédiatement qu'il y avait anguille sous roche.

Il a commencé par me demander les munitions et les armes que vous devez lui donner, en disant qu'il avait hâte de faire route vers Wajo, puisqu'il est entendu qu'il doit vous y précéder de deux jours. Je lui ai répondu que cela était parfaitement vrai, mais qu'il m'était impossible de lui remettre la poudre et les fusils avant votre arrivée. Il s'est mis à parler de vous et à laisser entendre que peut-être vous ne viendriez jamais. « Et cela n'a pas d'importance », a-t-il dit, « Rajah Hassim et la Ranée Immada sont ici et nous combattrons pour eux, même s'il n'y a plus un seul Blanc au monde. Mais il nous faut de quoi combattre. » Il a fait alors semblant d'oublier ma présence et s'est mis à parler à Hassim tandis que je les écoutais. Il s'est mis à vanter la façon dont il avait réussi à passer le long de la côte Bruni. Aucune *prau* Illanun n'avait longé cette côte depuis deux ans.

Immada voulait que je lui remisse les armes qu'il demandait. Elle est hors d'elle à l'idée que quelque chose ne vienne rendre impossible l'expédition de Wajo. Elle est résolue à rentrer en possession de ses Etats. Hassim lui, est très réservé, mais pressé, lui aussi. Daman n'a rien obtenu de moi, et ce même soir les *praus* ont reçu de Belarab l'ordre de quitter le lagon. Il n'a aucune confiance dans les Illanuns et on ne saurait lui en vouloir. Sheriff Daman s'en est allé comme un mouton. Il n'a pas de poudre pour ses fusils. Comme les *praus* passaient le long de l'*Emma*, il m'a crié qu'il allait vous attendre en dehors de la rivière. Tengga lui a donné un homme pour lui montrer l'endroit. Tout ceci me semble des plus étranges.

Les *praus* circulent parmi les îles. Daman rend visite à Tengga. Tengga est venu me rendre visite en ami pour me persuader de donner les armes et la poudre dont Daman a si grande envie. Ils ont essayé, de façon et d'autre, de circonvenir Belarab qui est venu me voir hier soir et me dire qu'il valait mieux accéder à leur demande. Il a grande hâte de voir ces Illanuns s'éloigner d'ici. Il pense que s'ils pillent la goélette, ils disparaîtront. C'est tout ce qu'il désire pour le moment. Immada a été voir les femmes de Belarab et a passé deux nuits avec elles. La plus jeune femme de Belarab, — il s'est marié il y a six semaines, — est du parti de Tengga, parce qu'elle pense que Belarab aurait sa part du butin et qu'elle s'est mis dans la tête, cette idiote, qu'il y a des bijoux et de la soie à bord de cette goélette. Comment s'étonner qu'entre Tengga qui le relance du dehors et ses femmes qui le relancent chez lui, Belarab ait eu une vie si difficile qu'il ait décidé d'aller prier sur la tombe de son père? Et c'est pourquoi, il y a deux jours, il est parti camper dans cet endroit malsain. Quand il en reviendra, il sera malade, aura de la fièvre et ne sera plus bon à rien, c'est absolument sûr. Tengga allume souvent des feux. Quelque signal pour Daman. Je suis allé à terre avec les hommes d'Hassim pour les éteindre : en risquant chaque fois d'en venir aux mains avec les hommes de Tengga qui faisaient des figures peu engageantes. Je ne sais ce qui va arriver. On peut avoir toute confiance en Hassim. Immada est très malheureuse. Ils vous donneront maint détail que je n'ai pas le loisir d'écrire.

La dernière page tomba des doigts de Lingard sur la table. Il resta un moment complètement immobile, le regard fixe, puis il monta sur le pont.

— Nos embarcations ne sont pas encore de retour? demanda-t-il à Shaw qu'il aperçut traînant sur le pont-arrière.

— Non, commandant, je voudrais bien qu'elles le soient.

Je les attends pour aller me coucher, déclara le second d'un ton maussade.

— Amenez-moi ce feu avant là-bas, cria tout d'un coup Lingard en malais.

— Ce n'est pas un métier pour un homme convenable, marmotta Shaw entre ses dents et il s'éloigna pour aller s'appuyer à la lisse, en regardant vers le large d'un air de mauvaise humeur. « Il semble qu'on s'agite à bord de ce yacht, dit-il au bout d'un moment. Je vois des lumières aller et venir sur le pont. Croyez-vous qu'il y ait quelque chose de fâcheux, commandant? »

— Non, je sais ce que c'est, dit Lingard d'un ton de soulagement. « Elle a réussi », pensa-t-il.

Il retourna à sa chambre, rangea la lettre de Jörgenson et ouvrit le tiroir de la table : il était plein de cartouches. Il descendit un des fusils, le chargea, et fit de même pour les autres. Il tapait sur la bourre avec entrain, avec une sorte d'impatience dans ses mouvements. Les baguettes tintaient et sautaient. Il lui semblait qu'il prenait sa part d'une tâche où cette femme jouait fidèlement son rôle.

— Elle a réussi, se répétait-il à part lui. Elle s'assiéra dans le carré. Elle dormira sur ma couchette. Ma foi! je n'ai pas honte de mon brick. Certes, non! Je resterai à l'écart; sans m'approcher d'eux, comme je l'ai promis. Il n'y a rien de plus à dire pour le moment. Je lui ai tout dit tout de suite. Il n'y a rien de plus.

Il éprouvait une sorte de lourdeur dans sa poitrine brûlante, dans tous ses membres, comme si le sang dans ses veines s'était changé en plomb fondu.

« Je tirerai le yacht de là. Trois, quatre jours, — non, une semaine. »

Il se rendit compte qu'il lui faudrait au moins une semaine. Il lui vint à l'esprit qu'il la verrait chaque jour jusqu'à ce que le yacht fût renfloué. Non, il ne les dérangerait pas, mais il était le maître du brick après tout. Il n'allait tout de même pas s'esquiver de son propre pont comme un chien battu.

« Il faudra dix jours avant que la goélette soit prête. Je vais en enlever tout le lest. Je vais la dévaliser, je vais enlever les bas-mâts. Je veux être sûr. Et puis une autre semaine pour la remettre en état, et adieu. Je voudrais ne les avoir jamais vus. Adieu, pour toujours. Ils sont faits pour vivre en Angleterre. Moi pas. Sur une autre côte, elle ne m'aurait pas écouté. Ah, mais c'est une femme, de la tête aux pieds. Je

lui serrerai la main. Oui, je lui prendrai la main juste avant qu'elle parte. Et pourquoi pas? Je suis le maître ici après tout, — sur ce brick, — j'en vaux bien un autre, — je vaux, ma foi, mieux qu'un autre, mieux que tout le monde. »

Il entendit Shaw marcher rapidement sur l'avant, au-dessus de sa tête, en criant :

— Qu'est-ce que c'est? un canot?

Une voix répondit, indistincte.

« C'est une de mes embarcations qui revient, pensa Lingard. Des nouvelles de Daman peut-être. Cela ne me gêne guère s'il renâcle. Je le souhaite même. Je montrerai à cette femme que je puis aussi bien me battre que manœuvrer ce brick. Deux *praus*. Rien que deux *praus*. Je voudrais qu'il y en eût vingt. Je les balayerais de la mer, — je ferais marcher le brick dessus. Et je lui dirais : « Vous qui n'avez pas peur, regardez comment on s'y prend. »

Il se sentait léger. Il avait la sensation d'être emporté dans une bourrasque, aussi impuissant qu'une plume dans un ouragan. Il frissonna profondément. Il restait devant la table les bras pendants, le regard fixe, comme un homme accablé par une terrible découverte.

En allant sur le passavant pour accueillir ce qu'il pensait être une des embarcations du brick, Shaw tomba sur Carter qui se précipitait en toute hâte sur l'arrière.

— Holà! C'est encore vous? dit-il, brusquement, en lui barrant le passage.

— Je viens du yacht, fit Carter avec impatience.

— D'où pourriez-vous donc bien voir? dit Shaw. Et qu'est-ce que vous voulez encore?

— Je veux voir votre commandant.

— Eh bien! c'est impossible! déclara Shaw avec aigreur. Il vient d'aller se coucher.

— Il m'attend, insista Carter en tapant du pied. J'ai à l'informer de ce qui s'est passé.

— Ne vous inquiétez pas, jeune homme, dit Shaw d'un air supérieur, il sait tout.

Ils demeuraient silencieux dans l'obscurité. Carter semblait ne plus savoir que faire. Shaw, quoique surpris, n'était pas fâché de l'effet produit.

— Parbleu! je le pensais bien, murmura Carter entre ses dents; puis d'un ton froid et traînant : Et vous aussi peut-être.

— Qu'est-ce que vous croyez donc? Vous croyez que je

ne suis qu'un mannequin ici. Je ne suis pas pour rien le second de ce brick.

— Certainement pas, fit Carter avec une certaine amertune. Les gens font toutes sortes de choses étranges pour gagner leur vie, et je ne suis pas moi-même très difficile, mais j'y regarderais à deux fois avant de prendre votre place.

— Quoi? qu'est-ce que vous voulez in-si-nu-er? Ma place? Vous seriez bien incapable de la tenir, espèce de farceur galonné, bon à essarder un yacht!

— Qu'y a-t-il? Une de nos embarcations est revenue? demanda Lingard de la dunette. Envoyez-moi le patron tout de suite.

— C'est seulement un message du yacht, commença Shaw, lentement.

— Du yacht! qu'on apporte les lampes de pont ici sur le passavant. Amenez l'échelle de coupée. Vivement, *Serang*. Mr Shaw! Allumez la torche à l'arrière. Deux! Eclairez les embarcations du yacht qui vont venir au long du bord. Steward! Où est ce steward? Qu'on aille le réveiller.

Tout autour de Carter il y eut un piétinement de pieds nus. Des ombres furtives passèrent.

— Est-ce que cela vient, ces torches? Où est le quartier-maître de service? cria Lingard en anglais et en malais. Par ici, viens par ici. Mets-le sur un manche de fusée, n'est-ce pas? Tiens-le au-dessus du bord, comme ça. Veillez aux amarres pour les embarcations sur l'avant, là. Mr Shaw, il me faut plus de lumière que ça.

— Oui, oui, commandant, s'écria Shaw, mais il ne bougeait pas, comme ahuri par cette véhémence.

— C'est ce qu'il nous faut, murmura Carter entre ses dents. Imposteur! Quel nom vous donnez-vous donc? dit-il à mi-voix à Shaw.

La brusque lueur des torches montra Lingard de la tête aux pieds, debout sur l'avant de la dunette. Il était tête-nue, et le balancement des flammes donnait à son visage, éclairé en plein, une expression farouche et changeante.

— Quel jeu joue-t-il? pensait Carter, impressionné par l'aspect puissant et sauvage de cette silhouette. Il a changé en tout cas depuis que je l'ai vu pour la première fois.

Il lui semblait que le changement était d'importance, pas exactement pour le pire, peut-être, et pourtant... Lingard lui adressa un sourire du haut de la dunette.

Carter monta l'échelle et sans plus attendre le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Mrs Travers m'a envoyé vous prévenir immédiatement. Elle est bouleversée comme vous pouvez penser, dit-il d'une voix traînante, tout en regardant Lingard bien en face. — Celui-ci fronça les sourcils. — Les autres aussi sont assez affolés, reprit Carter. Ils s'imaginent que les sauvages, qui ont enlevé le propriétaire, vont aborder le yacht à tout instant. Pour ma part je ne le pense pas, mais...

— Vous avez raison, — c'est invraisemblable! murmura Lingard.

— Oui, je pense que vous êtes au courant de tout, reprit Carter, froidement. Les hommes sont épouvantés et, ma foi! je ne peux pas les blâmer. Il n'y a même pas assez de canifs à bord pour se défendre. Un vieux canon pour les signaux. Sale affaire, même pour des gens plus courageux.

— Je suppose qu'il n'y a pas d'erreur en cette affaire? demanda Lingard.

— Ma foi! à moins que ces messieurs ne s'amusent à jouer à cache-cache avec nous. L'homme dit qu'il a attendu dix minutes à l'endroit fixé, puis il a ramé lentement le long du banc de sable tout en surveillant les abords, s'attendant à chaque instant à les voir revenir. Il a distingué un tronc d'arbre, apparemment échoué sur le sable, et comme en ramant il le dépassait, il a vu un homme déguerpir derrière cette bûche, lui lancer un bâton et s'enfuir en courant. Il s'est éloigné aussitôt et s'est mis à crier : « Etes-vous là, monsieur? » Personne n'a répondu. Il pouvait entendre les buissons frissonner et des bruits étranges comme des chuchotements. Il faisait très noir. Après avoir appelé à plusieurs reprises, et avoir attendu les mains sur les avirons, il a pris peur et a rallié le yacht. C'est assez clair. Le seul doute que j'aie, c'est s'ils sont en vie ou non. Je n'en ai rien dit à Mrs Travers. C'est de ces choses qu'il vaut mieux garder pour soi, bien entendu.

— Je ne pense pas qu'ils soient morts, fit Lingard, lentement, et comme s'il pensait à autre chose.

— Oh! Si vous le dites, ça va bien, dit Carter lentement.

— Quoi? demanda Lingard, l'air ailleurs, ils ont lancé un bâton, vraiment? jeté une lance?

— C'est bien cela, acquiesça Carter, mais je n'en ai rien dit. Je me suis seulement demandé si l'on n'avait pas lancé le même genre de bâton au propriétaire, c'est tout. Mais je

suppose que vous connaissez votre affaire suffisamment, capitaine.

Lingard, se prenant la barbe à pleine main, réfléchissait profondément, le corps droit et la tête baissée dans la lueur des torches.

— Vous me croyez probablement l'auteur de tout cela? demanda-t-il brusquement, sans relever la tête.

Carter l'examina avec un regard candidement curieux.

— Ma foi! capitaine. Mrs Travers m'a dit quelque chose au sujet de l'embarcation de notre second. Vous l'avez arrêtée, n'est-ce pas? Comment l'a-t-elle su, je me le demande. Elle a regretté de me l'avoir dit, mais ce n'était pas pour moi aussi surprenant qu'elle le croyait. Je peux mettre deux et deux ensemble, quelquefois. Ces fusées la nuit dernière, hein? Je regrette de ne m'être pas mordu la langue plutôt que de vous parler de notre premier youyou. Mais j'ai été pris au dépourvu. N'est-ce pas? Je vous le demande, n'est-ce pas? Et c'est ce que je lui ai dit quand elle m'a demandé ce qui s'était passé entre vous et moi à bord de ce brick, il n'y a pas vingt-quatre heures. Les choses ont un tout autre air maintenant, tout d'un coup. Il y a de quoi effrayer une femme, mais c'est le plus courageux d'eux tous à bord. Les autres ont la frousse, parce qu'il fait un peu noir et qu'il est arrivé quelque chose à quoi ils ne sont pas habitués. Mais elle est préoccupée. Je ne peux pas savoir de quoi.

Il s'arrêta, haussa légèrement les épaules.

— Pas plus que je ne sais à quoi m'en tenir sur vous, ajouta-t-il.

— C'est ce qui vous ennuie, n'est-ce pas? dit Lingard, lentement.

— Oui, capitaine. Cela vous paraît clair? Arrêter des embarcations, enlever des gentlemen. C'est assez drôle, à certains égards, seulement... je suis très jeune auprès de vous, — mais est-ce que cela vous paraît clair? Le vieux Robinson n'était pas très difficile, vous savez, et il...

— Plus clair que le jour, cria Lingard, vivement. Je ne peux lâcher...

Il s'interrompit. Carter attendit. Les porteurs de torches, rigides, détournaient leurs visages de la flamme, et dans ce jeu de lumière le mât s'enfonçait comme une imposante colonne dans les ténèbres. Des cordages montaient inclinés vers un vide obscur où ils se perdaient, mais une poulie de bras étincelait toute blanche, en haut : l'extrémité d'une

vergue se montrait suspendue dans l'air comme si elle brillait de sa propre lueur. Le ciel au-dessus du brick s'était chargé de nuages, sans un souffle de vent.

— Lâcher, répéta Carter mal à l'aise.

— ... Personne, acheva Lingard. Je ne peux pas. C'est clair comme le jour. Je ne peux pas. Non. Rien!

Il restait le regard au loin droit devant lui, et après l'avoir considéré un moment, Carter, mû par une juvénile intuition, murmura : « Cela va mal? », d'un ton où perçait malgré lui une confuse compassion.

Il eut la sensation que tout était confus en lui-même, que tout était mystérieux autour de lui. Il n'avait jamais éprouvé pareille chose tout le temps qu'il avait servi le vieux Robinson à bord du *Ly-e-moon*. Et il avait pourtant assisté et pris part à d'étranges actions qui n'étaient pas alors très claires pour lui. Elles étaient secrètes, mais elles donnaient l'impression de quelque chose de compréhensible. Cette affaire-ci, non. Elle comportait en quelque sorte une troublante subtilité. Il se sentait mal à l'aise, comme si quelque magie se mêlait aux événements et aux hommes, et donnait à cet accident d'un voyage en yacht une signification impénétrable, mais qui imprégnait les mots, les gestes, les événements et les rendait tous étrangement, obscurément effrayants.

Il n'était pas homme à suivre à la trace ses propres sensations et en outre il n'en eut pas le loisir. Il lui fallut répondre aux questions de Lingard au sujet des gens du yacht. Non, il ne pouvait pas dire que Mrs Travers fût vraiment effrayée. Elle semblait avoir quelque chose en tête. Oh, oui! Les hommes avaient la frousse. Seraient-ils capables de se battre? N'importe qui se battrait s'il y était forcé, frousse ou non. Il le savait par expérience. Naturellement on aimait mieux avoir autre chose pour se battre qu'un simple anspect. Pourtant...

Carter s'interrompit comme s'il supputait avec attention les chances d'hommes armés d'anspect.

— Dans quel but vouliez-vous que nous nous battions? demanda-t-il tout à coup.

Lingard tressaillit.

— Je ne le veux pas, dit-il, je ne vous le demande pas.

— Impossible de dire ce que vous feriez, capitaine, répliqua Carter; il n'y a pas vingt-quatre heures que vous vouliez me faire mon affaire.

— J'ai dit seulement que j'aimerais mieux cela que de vous laisser me créer des difficultés, expliqua Lingard.

— Les soirs se suivent et ne se ressemblent pas, marmotta Carter. Mais comment puis-je le savoir? Il me semble que vous vous créez des difficultés à vous-même aussi rapidement que vous le pouvez.

— Eh bien! à supposer que je le fasse! dit Lingard avec une soudaine mélancolie. Est-ce que vos hommes se battront, si je les arme convenablement?

— Quoi, — pour vous ou pour eux-mêmes? demanda Carter..

— Pour cette femme, éclata Lingard. Vous semblez oublier qu'il y a une femme à bord. Je ne me soucie guère de leurs carcasses.

Carter se prit à réfléchir consciencieusement.

— Pas ce soir! dit-il enfin. Il y en a un ou deux de bons parmi eux, mais le reste est dans un tel état d'ahurissement! Pas ce soir. Donnez-leur le temps de se remettre un peu, si vous voulez qu'ils se battent.

Il avança des faits et des opinions, avec un mélange de loyauté et de méfiance. Son propre état n'était pas sans l'embarrasser excessivement. Il ne pouvait rien comprendre; il ne savait que croire, et en même temps il lui venait un désir impulsif d'aider cet homme. Parfois cela lui semblait une nécessité, — à d'autres moments une politique : parfois une complète extravagance, qui n'avait peut-être pas grande importance, parce qu'il avait le soupçon d'être en tout cas impuissant. Et puis il avait des moments de colère. A ces moments-là, il tâtait dans sa poche la crosse d'un pistolet chargé. Il s'était muni de cette arme quand Mrs Travers lui avait demandé de se rendre à bord du brick.

— S'il veut m'empêcher d'agir, je tire dessus et ferai mon possible pour déguerpir, avait-il expliqué, en toute hâte.

Il se rappelait l'air effrayé qu'avait eu Mrs Travers. Naturellement, une femme de ce genre, — pas habituée à entendre de pareils propos. Ce n'était pas la peine de l'écouter, si ce n'est pas égard aux bonnes manières. Chat échaudé craint l'eau froide. Il n'avait pas l'intention de se laisser enlever, ni malmener.

— Je ne peux pas me laisser prendre. Vous avez besoin de moi, maintenant, Mrs Travers, avait-il dit, et je vous promets de ne me servir de cet instrument que s'il me met dans l'obligation de le faire.

Il était juvénilement sage dans sa résolution de ne pas céder aux instances de Mrs Travers, quoique l'extraordinaire agitation de celle-ci l'eût surpris un moment. Une fois en route vers le brick dans l'embarcation, il s'était rappelé qu'elle lui avait crié :

— Vous ne devez pas! Vous ne comprenez pas.

Sa voix, qui lui parvenait faiblement dans l'obscurité, l'avait ému; elle ressemblait tellement à un cri de détresse.

— Souquez, les gars, souquez! avait-il dit en poussant les hommes.

Il était sage, résolu, et assez jeune aussi pour souhaiter presque que les choses en vinssent là. Et par prudence il donna même aux hommes de l'embarcation l'ordre de maintenir le canot juste en arrière du grand mât du brick.

— Si vous me voyez dégringoler tout d'un coup dedans, débordez et tirez de toutes vos forces.

Il n'était plus si désireux de faire usage de son arme; mais il s'accrochait à cette belle résolution de toutes ses forces morales, de peur qu'elle ne lui échappât et ne se dissipât dans un océan de doutes.

— Ne ferais-je pas mieux de retourner à bord du yacht? demanda-t-il doucement.

Ne recevant pas de réponse, il reprit lentement :

— Mrs Travers m'a chargé de vous dire que, de quelque façon que cela se soit passé, elle a confiance en vous. Elle attend une réponse quelconque, je suppose.

— Confiance en moi, répéta Lingard. Ses yeux brillaient d'une lueur farouche.

Chaque mouvement des torches faisait aller et venir les ombres du pont, où l'on distinguait çà et là la silhouette d'un homme debout et immobile, avec un visage confus et des prunelles brillantes.

Carter glissa prudemment la main dans sa poche de côté.

— Alors, capitaine? dit-il.

Il ne se laisserait pas monter le coup. La femme du propriétaire pouvait bien se fier à qui ça lui plaisait.

— Avez-vous quelque chose d'écrit à mon intention dans cette poche? demanda Lingard, faisant un pas en avant, l'air ravi.

Carter, d'un mouvement preste, recula pour garder sa distance. Shaw les regardait de côté avec attention; ses joues rubicondes tremblèrent, ses yeux ronds semblaient lui sortir de la tête et il resta la bouche ouverte, comme sur le point

de suffoquer de curiosité concentrée, d'étonnement ou d'indignation.

— Non! Rien d'écrit, répondit Carter, fermement et lentement.

On eût dit que Lingard avait été réveillé par un cri. Une ombre lourde sembla tomber de la nuit sur son front et disparaître de nouveau dans la nuit; une fois dissipée, on le vit si calme, avec un regard si lucide, l'air si tranquille qu'il était difficile de croire que le cœur de cet homme avait subi, une seconde auparavant, l'épreuve de l'humiliation et du danger. Il eut un sourire triste.

— Eh bien! jeune homme, demanda-t-il avec une sorte de bienveillante résignation, qu'avez-vous là? Un couteau ou un pistolet?

— Un pistolet, fit Carter. Cela vous étonne, capitaine? Il parlait avec d'autant plus d'ardeur qu'un sentiment de regret s'insinuait lentement en lui, aussi furtivement, aussi irrésistiblement que le flux lui-même.

— Qui a commencé ce genre de choses? — Il retira sa main vide, et élevant la voix : Vous préparez quelque chose que je ne comprends pas. Vous... vous n'êtes pas franc.

Les flammes des torches montaient droites sans vaciller et durant cét instant de calme profond les ombres sur le pont devinrent aussi immobiles que les hommes.

— Vous trouvez? fit Lingard d'un ton pensif.

Carter acquiesça de la tête. Il s'irritait du tour qu'avait pris l'incident et de l'impulsion croissante qu'il avait de céder à cet homme.

— Mrs Travers a pourtant confiance en moi, dit Lingard d'un air de triomphe tranquille, comme s'il produisait un argument irrécusable.

— C'est ce qu'elle dit, grommela Carter. Je l'ai avertie. C'est une enfant. Ils sont tous aussi innocents que des enfants à bord de ce yacht. Et vous le savez. Et je le sais. J'ai entendu parler de gens de votre espèce. Vous nous passeriez tous par-dessus le bord si cela pouvait vous être utile. Voilà ce que je pense.

— Et c'est tout.

Carter fit de la tête un signe d'assentiment et regarda au loin. Il y eut un silence. Lingard jeta sur le brick un regard circulaire. La partie éclairée du navire se montrait dans tous ses détails, éclatante et furtive et la nuit formait comme un mur et un dais. Il sentit une légère brise lui caresser la figure.

L'air bougeait, mais les eaux silencieuses, perdues dans l'ombre, ne montraient pas le moindre signe de vie.

Ce silence accablait Lingard. Le monde de ses efforts et de ses espérances semblait mort, disparu. Son désir était sans point d'appui dans ces ténèbres qui avaient englouti ce coin de mer, cette côte, sa certitude de la réussite. Et ici même, au milieu de ce qui était le domaine de son âme aventureuse, voilà qu'un jeune garçon était prêt à tirer sur lui, au seul soupçon de quelque extravagante trahison. Il était venu, prêt à tirer sur lui! C'était vraiment un peu fort! Il était trop las pour en rire, et peut-être aussi trop triste. Le danger de ce coup de pistolet qu'il croyait véritable, — les jeunes gens sont emportés, — l'irritait. La nuit et cet endroit du monde fourmillaient de contradictions. Il était impossible de dire, dans cette guerre ténébreuse, qui était l'ennemi et qui les alliés. Les complications créées par cet incident d'une croisière en yacht étaient si étroites, qu'il lui semblait les enfermer toutes dans sa poitrine.

— Me tuer! Il en serait bien capable, ma parole! Et pourtant je me fierais à lui plus qu'à tout autre des gens de ce yacht.

Telles étaient ses pensées en regardant Carter, qui se mordait les lèvres, irrité de ce long silence. Quand ils recommencèrent à parler, ils le firent sobrement, avec une sensation de soulagement, comme au sortir d'une pièce surchauffée dans l'air frais; et quand Carter, enfin, descendit dans son embarcation, il s'était mis d'accord avec Lingard sur la ligne de conduite relative à l'équipage du yacht. Il s'était mis d'accord avec lui par une sorte de confiance implicite. C'était l'une des absurdités de cette situation qu'il fallait accepter sans qu'on pût la comprendre.

— Est-ce que je parle franchement maintenant? avait demandé Lingard.

— Cela me semble assez net, avait déclaré Carter avec réserve. J'agirai en tout cas avec vous dans ce sens.

— Mrs Travers a confiance en moi, remarqua de nouveau Lingard.

— Ma parole! s'écria Carter. Je l'avais mise en garde contre vous. Vraiment, capitaine, vous êtes un diable d'homme. Comment vous y êtes-vous pris?

— J'ai eu confiance en elle, dit Lingard.

— Vraiment! s'écria Carter surpris. Quand? Comment? Où...

— Vous en savez déjà trop, répliqua Lingard tranquillement. Ne perdons pas de temps. Je vous suis.

Carter siffla doucement.

— Je ne vous comprends ni l'un ni l'autre, dit-il en se retournant et en franchissant le bord.

Shaw en profita pour se rapprocher. Ayant, avec quelque hésitation, commencé par : « Un mot, commandant », le second poursuivit en disant qu'il était un homme honorable. Il s'exprimait d'une voix mal assurée. Il était marié, il avait des enfants, il détestait les choses illégales.

La lumière jouait autour de son obèse personne; il avait jeté son chapeau sur le pont, il ne craignait pas de dire la vérité. Il avançait sa moustache grise d'un air à la fois agressif et gêné; il appuyait sa main sur sa poitrine convulsivement, écartait ses gros bras courts, laissait entendre qu'il avait été lieutenant à bord de navires anglais, avec des certificats impeccables et qu'il pensait avoir été à la hauteur de sa tâche. Il était un homme paisible, rien de plus; disposé au besoin à pousser ferme quand un différend s'élevait avec des nègres. Il fallait bien leur enseigner les bonnes manières et la raison, et il ne reculait pas à leur donner une leçon, — mais ici il s'agissait de Blancs, de gentlemen, de dames, sans parler de cet équipage. Il n'avait jusqu'alors jamais parlé de cette façon à un supérieur; il y était poussé par la prudence, sa conviction, un point de vue, une question de principe, la conscience de sa supériorité et un flot de ressentiment, contenu pendant des années, contre une succession de capitaines médiocres. Il n'avait jamais rencontré pareille occasion de montrer qu'on ne le mettait pas dedans. Il en tenait un au bout de la corde et allait lui mener la danse. Il y avait du courage aussi dans sa démarche, puisqu'il se croyait tombé à l'improviste dans les griffes d'un homme particulièrement désespéré et hors de l'atteinte des lois.

L'audace de sa remontrance s'inspirait d'un certain calcul dont l'idée lui était venue tout d'un coup. Peut-être que les gens du yacht, s'était-il dit, sauront que j'ai pris leur parti. Cela pouvait être utile à un homme qui voulait se pousser dans le monde. « Le propriétaire d'un yacht, — très effrayé,... un gentleman... pour qui l'argent ne compte pas. »

Là-dessus, Shaw déclara avec indignation qu'il n'entendait pas être traité comme un simple accessoire, avant ou après le fait accompli. Libre à ceux qui n'allaient jamais chez eux, qui n'avaient probablement nulle part où aller, déclara-t-il

d'un ton précipité, d'en faire à leur guise. Pas lui. Il avait une femme, une famille, une petite maison qu'il avait payée, — non sans mal. Il était un marin honorable, à la mer aussi bien que chez lui menant une vie régulière, ne vagabondant pas ici et là, pour se lier avec le premier sauvage venu et tendre des pièges à ses supérieurs.

L'un des deux hommes qui portaient les torches tout près de lui poussa un soupir et déplaça son poids d'une jambe sur l'autre.

Ils étaient restés l'un et l'autre si parfaitement immobiles que ce mouvement fut aussi surprenant que celui d'une statue qui changerait de pose. Après avoir regardé le coupable avec une froide malveillance, Shaw se mit à parler de tribunaux, de poursuites; puis il insista sur la certitude et les inconvénients d'être découvert, affectant pour le moment le ton détaché de la sagesse.

— Il y aura au bout de cette affaire quinze ans de prison pour chacun de nous, déclara Shaw, et j'ai un fils qui ne connaît pas encore son père. Jolie chose à apprendre pour lui quand il sera grand. Les innocents sont sûrs d'attraper cela ici avec vous. Ma femme en mourra de chagrin à moins qu'elle ne meure de faim avant. La maison vendue...

Il découvrait une mystérieuse iniquité dans le danger que présentait pour lui toute cette affaire et il commençait à perdre la tête. Ce à quoi il tenait avant tout c'était à une existence intacte, par amour-propre et par orgueil. C'était une aspiration morale, mais son agitation fit sortir la vulgarité de sa nature comme un diable sort d'une trappe. Il mangerait le morceau, abandonnerait toute l'affaire, soutiendrait les honnêtes gens, dirait ce qu'il pensait, tout le monde saurait... et quand il s'arrêta pour reprendre haleine, tout, autour de lui, était plongé dans le silence et absolument immobile. L'impétuosité de cette respectable passion fit voler ses paroles comme de la paille au vent et se perdre dans les ténèbres de la mer. Et dans cette impénétrable obscurité, on l'entendit déclarer qu'il se lavait les mains de tout ce qui pourrait arriver.

— Et le brick? demanda Lingard tout à coup.

Shaw resta interdit. Pendant une seconde le marin qu'il était admit instinctivement les exigences du brick.

— Le brick. Le brick. Il est très bien, murmura-t-il. Il n'avait rien à dire contre le brick, — certainement non. Ce n'était pas un de ces gros navires auxquels il était habitué,

mais dans son genre c'était le meilleur bâtiment qu'il eût eu jamais... Et avec un brusque retour sur lui-même, il déclara qu'on l'avait attiré à bord sur la foi de fausses allégations. C'était aussi fâcheux que d'être enlevé étant ivre. Certainement. Et à bord d'un navire qui ressemblait assez à un pirate. C'était le nom qu'on pouvait lui donner aussi vrai que le sien était Shaw. Il fit cette déclaration sur un ton aigu. Lingard, absolument immobile et muet, encaissait les coups sans faire le moindre signe.

La stupide sortie de cet homme le brûlait jusqu'à l'âme. Cette épidémie de stupidité qui lui arrivait des extrémités oubliées du monde n'aurait donc pas de fin. Il n'y avait rien à dire à un homme de ce genre. A personne. Aveugles ils étaient venus, aveugles ils s'en retourneraient. Il admettait, avec répugnance mais sans aucune hésitation, que, poussé par une sorte de force intérieure, il lui fallait essayer d'en sauver deux d'entre eux. Il envisageait pour cela d'avoir à abandonner momentanément son brick. Et il lui faudrait le confier à cet homme. Ce second. Il l'avait engagé lui-même, pour la validité de sa police d'assurance, pour avoir parfois à qui parler, — pour l'avoir près de lui. Qui aurait cru qu'un pareil idiot pût exister à la surface de la mer. Qui? Lui confier le brick? Le brick!

Depuis le coucher du soleil, la brise retenue par la chaleur du jour semblait avoir renoncé à reprendre son empire sur les hauts-fonds. On avait entendu son approche dans la nuit, ses patients murmures, ses soupirs déçus; mais à ce moment un souffle étonnamment fort survint avec violence comme si, loin vers le nord, la dernière défense de ce calme avait été victorieusement enlevée. Les flammes rabattues se tordaient horizontalement avec une lueur bleuâtre et bruyante à l'extrémité des gros manches, comme des pavillons agités : et à voir les ombres sur le pont se bousculer on eût dit qu'elles essayaient de s'échapper d'un bâtiment condamné : l'obscurité, maintenue comme un dôme par cette lueur brillante, sembla écraser le brick dans sa chute, et les hommes debout vacillaient, comme s'ils allaient s'effondrer sous les ruines d'un sombre et silencieux désastre. La silhouette brouillée du brick, sa mâture, son gréement, semblaient frissonner de la terreur d'une destruction prochaine, puis l'obscurité remonta, les ombres reprirent leurs places, on revit distinctement les hommes, basanés avec leurs regards calmes, leurs prunelles étincelantes. Ce vent de destruction avait passé.

Trois voix disparates s'élevèrent ensemble dont la plainte traînante se prolongea sur la soudaine immobilité de l'air :

— Ohé du brick! Envoyez un bout!

La première embarcation qui venait du yacht émergea lentement sur la tache de lumière pourpre qui entourait le brick sur l'eau noire. Deux hommes serrés sur l'avant ramaient avec difficulté; au milieu, sur un amas de sacs de couchage, un autre était assis, mal assuré, étayé des deux bras, les jambes raides, dans une pose anguleuse. La lumière qui tombait de la dunette donnait à tout cela un caractère triste, et l'embarcation qui flottait lentement vers le brick avait un aspect pitoyable. Le chargement en désordre qui l'alourdissait donnait l'impression d'avoir été volé par ces hommes à allure de parias. A l'arrière, Carter, debout, gouvernait de la jambe. Il avait un sourire juvénile et sarcastique.

— Les voici, cria-t-il à Lingard. Vous êtes arrivé à vos fins, capitaine. J'ai pensé qu'il valait mieux venir avec le premier convoi...

— Virez sur l'arrière. Le brick est en train d'éviter, interrompit Lingard.

— Oui, oui. Nous allons essayer de ne pas écraser le brick. Nous serions perdus si... Déborde, John,... mon vieux, si tu tiens un peu à ta peau. Ce vieux-là me plaît, déclara-t-il, une fois qu'il fut près de Lingard à regarder d'en haut l'embarcation que les Blancs et les Malais déchargeaient rapidement, en s'y employant tous côte à côte en silence. Il me plaît. Il ne fait d'ailleurs pas partie de cette bande de marins de plaisance. Ils l'ont ramassé en route je ne sais où. Regardez-le moi, sculpté dans du bois de navire, — bavard comme un poisson, — lugubre comme une épave éventrée. C'est un homme à mon goût. Tous les autres là-dessus sont mariés, ou sur le point de l'être, ou vont l'être ou regrettent de ne pas l'être. Tous ces gens-là ont un jupon en remorque... Je n'ai jamais, dans tous mes voyages, entendu bavarder pareillement de femmes et de gosses. Activons un peu ce fardage, en bas, vous autres. Oui! Je n'ai eu aucune difficulté à les convaincre de quitter le yacht. Ils n'ont jamais vu enlever deux gentlemen auparavant, vous comprenez. Cela bouleverse les petites notions qu'ils ont d'un échouage, dans ces parages. Ce n'est pas que les miennes ne soient un peu bouleversées aussi, et pourtant j'ai eu une ou deux expériences.

Ce juvénile besoin de parler trahissait son agitation.

— Regardez-moi cela, dit-il en désignant la pile croissante

de sacs et d'objets de couchage sur le pont-arrière du brick. Regardez. Ils ont bien envie de dormir doucement, et de rêver au pays, peut-être. Le pays! Imaginez-vous cela, capitaine? Ces gens-là ne peuvent pas s'en détacher. Ce n'est pas comme vous et moi...

Lingard fit un mouvement.

— Je me suis enfui quand je n'étais pas plus haut que cela. Mon père est un pilote de Trinité. C'est une occupation qui vaut bien qu'on reste chez soi. Ma mère m'écrit quelquefois, mais je ne leur manque pas beaucoup. Nous sommes quatorze, — il y en a encore huit à la maison. Pas de danger que le pays se dépeuple, — chacun son tour. Seulement qu'on en ait pour son argent, capitaine. Qu'on ait l'occasion de montrer ce qu'on sait faire!

Lingard le rassura d'un ton bref : il en aurait l'occasion. C'était la raison même pour laquelle il tenait à ce que l'équipage du yacht vînt à bord du brick, ajouta-t-il. Puis, d'un ton tranquille et grave, il demanda si Carter avait toujours son pistolet dans sa poche.

— Ne vous inquiétez pas, fit le jeune homme précipitamment. Rappelez-vous qui a commencé. Qu'on me tirât dessus, ce n'était pas cela qui m'irritait; c'était l'idée d'être pris en traître, voyez-vous, que j'avais sur le cœur. La nuit dernière est loin, et je veux être pendu si je sais exactement quelle idée j'avais en retirant cet instrument de son clou. Voilà. Je ne peux pas en dire plus tant que l'affaire ne sera pas réglée d'une façon ou d'une autre. Cela vous va?

Tout en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, il suspendait son jugement, et il tendit la main avec la générosité de la jeunesse.

. . . .

Lingard fut apparemment satisfait de se voir accorder ainsi ce sursis. Il baissa lentement la tête. Cela irait. Confier sa vie à l'ignorance de ce jeune garçon semblait redresser l'équilibre de son esprit contre tant d'intentions secrètes. C'était désagréable et amer, comme une expiation doit l'être. Lui aussi, il tenait une vie entre ses mains : une vie et un bon nombre de morts aussi, mais cela ne pesait pas plus qu'une plume dans la balance de sa conscience. Il était inévitable qu'il eût ce sentiment, car il ne devait à aucun prix gaspiller ses forces. Elles ne le seraient pas, — et elles n'étaient pas infinies. Il ne pouvait qu'ajouter un autre risque à cet océan de risques. Il lui fallait bien reconnaître qu'une goutte d'eau

dans l'océan fait une grande différence. Son désir même, ardent mais exilé, avait déserté l'endroit d'où il pouvait sans cesse en entendre la voix. Il le voyait, il se voyait lui-même, le passé, l'avenir, il voyait tout, changeant et confus, comme ces formes que le regard las d'un voyageur distingue en traits plus sombres sur la nuit.

X

Quand Lingard se rendit à son embarcation pour rejoindre Carter, qui était retourné à bord du yacht, Wasub, portant le mât et la voile sur son épaule, descendit l'échelle devant lui. Le vieil homme sauta lestement dans le *dinghy* et s'occupa à le tenir paré pour son commandant.

Lingard avait l'habitude de traverser seul les eaux-basses dans cette petite embarcation. Elle avait un mât très court et une voile au tiers : elle pouvait porter aisément deux personnes et flottait sur deux pouces d'eau. Il pouvait ainsi se passer de tout équipage, et, si la brise mollissait, il pouvait naviguer avec une paire d'avirons en prenant au plus court au-dessus des hauts-fonds. Les îles et les bancs de sable étaient si nombreux qu'au cas de mauvais temps soudain, il pouvait toujours trouver un abri, et s'il atterrissait, il tirait l'embarcation sur quelque grève, marchant devant, la bosse à la main, comme un enfant géant eût traîné un bateau-joujou. Quand le brick était mouillé en dedans des eaux-basses, c'était dans cette embarcation qu'il rendait visite au lagon. Une fois, pris par une brise de mer qui avait soudain fraîchi, il avait dû gravir un banc de sable en pente en portant le dinghy au-dessus de sa tête, et pendant deux jours, ils étaient restés ensemble sur le sable, tandis qu'autour d'eux les eaux-basses livides faisaient rage, et qu'à travers trois milles d'écume on voyait le brick se dissoudre dans la brume et réapparaître, balançant sa haute voilure qui semblait toucher un ciel lamentablement gris.

Quand il entrait ainsi à la rame, les bras nus, dans le lagon, Jörgenson qui surveillait l'entrée de la rivière depuis que la détonation assourdie d'un coup de canon dans la direction de la mer l'avait averti de l'arrivée du brick sur la Côte du Refuge, murmurait entre ses dents : « Voilà Tom qui arrive dans sa coquille de noix. » Et elle avait en effet la forme d'une demi-coque de noix et ses planches vernies en avaient

la couleur. Les épaules et la tête de Lingard dépassaient de beaucoup ses plats-bords; malgré le poids de sa lourde personne, elle grimpait résolument la crête escarpée des vagues, glissait accroupie dans leurs creux, ou bien, de temps en temps, bondissait au-dessus d'une vague courte. Elle tenait la mer de façon qui inspirait résolument confiance et elle faisait penser à ces poneys de montagne au pied sûr, qui portent à travers un terrain difficile un cavalier plus gros qu'eux.

Wasub essuya le banc, rangea le mât et la voile le long du bord, mit les dames en place. Lingard abaissa son regard sur les épaules maigres de son vieux serviteur sur lesquelles tombait une lumière tremblante mais vive. Wasub assurait le confort de son commandant et l'attention qu'il apportait à cette tâche procura subitement à Lingard la consolation d'un acte amical. Le Malais releva enfin la tête avec un murmure déférent; son vieux visage ridé, orné d'une demi-douzaine de poils raides aux coins de ses lèvres sombres, exprimait une sorte de satisfaction lasse et ses yeux fatigués et légèrement bridés lancèrent de bas en haut un regard discret chargé d'une obscure intention. Lingard se vit contraint par cette juste et confuse demande de murmurer, en mettant le pied dans le *dinghy* :

— Les temps difficiles sont venus.

Il s'assit et prit les avirons. Wasub restait accroché au plat bord, comme à un dernier espoir de confidence. Il y avait cinq ans qu'il servait à bord du brick. Lingard s'en souvenait fort bien. Cette vieille silhouette avait été intimement associée à la vie du brick et à la sienne, toujours silencieusement prête à toutes les circonstances, attendant patiemment des ordres; symbole d'une confiance aveugle dans sa force, d'une obéissance illimitée à sa volonté. Etait-elle vraiment illimitée?

— On aura besoin de courage et de fidélité, ajouta Lingard.

— Il y a ceux qui me connaissent, répondit brusquement le vieillard aussitôt, comme si les mots n'attendaient que cette occasion. Tu sais, *Tuan,* j'ai rempli d'eau fraîche le petit baril sur l'avant.

— Je te connais aussi, reprit Lingard.

— Et le vent, — et la mer, affirma le serang d'un ton saccadé. Ils sont fidèles eux aussi à celui qui est fort. Par Allah! Moi qui suis un pèlerin et ai écouté des paroles de sagesse dans bien des endroits, je te dis, *Tuan,* qu'on trouve

de la force dans la connaissance de ce qui se cache dans les choses inanimées aussi bien que dans les hommes vivants. *Tuan* sera-t-il longtemps parti?

— Je reviens immédiatement, avec les Blancs qui sont restés là-bas. C'est le commencement de bien des stratagèmes, Wasub! Daman, le fils d'un chien, a fait soudainement prisonniers deux hommes de mon peuple. Ma face en est noircie.

— *Tse. Tse!* Pourquoi cette férocité? On ne doit pas apporter la honte à un ami ou au frère d'un ami, de peur que la vengeance ne vous balaye comme l'inondation. Mais comment un chef Illanun ne serait-il pas tyrannique? Mes vieux yeux ont vu beaucoup de choses, mais ils n'ont jamais vu un tigre changer de raies. *Ya-wa!* Le tigre en est incapable. C'est notre sagesse à nous autres, Malais ignorants. La sagesse des *Tuans* blancs est grande. Ils pensent que l'action de nombreux discours peut faire que le tigre...

Il s'interrompit, et d'un ton brusque, affairé :

— Le gouvernail est soigneusement placé sous le banc-arrière, dit-il, au cas où *Tuan* voudrait naviguer à la voile. Cette brise ne mollira pas avant le lever du soleil.

Son intonation changea de nouveau comme si deux âmes différentes entraient dans son corps et en sortaient tour à tour.

— Non, non, tue le tigre, et tu pourras compter ses raies une à une, comme ceci.

Il allongea un maigre doigt brun et il poussa brusquement un son triste et sec comme s'il avait eu une crécelle dans la gorge.

— Les misérables sont nombreux, dit Lingard.

— Mais oui, Tuan. Ils suivent leurs grands hommes comme nous, dans le brick, nous te suivons. Cela est juste.

Lingard réfléchit un moment.

— Mes hommes me suivront alors, dit-il.

— Ce sont de pauvres *calashes* sans intelligence, déclara Wasub d'un ton de supériorité apitoyée. Quelques-uns n'ont pas plus de compréhension que des sauvages qui viennent de quitter leurs buissons. Il y a Sali, le fils de ma sœur et que ta grande faveur a fait homme de barre de ce navire. Sa stupidité est extrême, mais ses yeux sont bons, presque aussi bons que les miens qui, par la prière et l'exercice, peuvent voir loin dans la nuit.

Lingard se mit à rire à mi-voix puis regarda le *serang* d'un air grave. Au-dessus de leurs têtes, un homme secoua

une torche par-dessus la lisse et il en tomba une petite pluie d'étincelles qui s'éteignit avant même de toucher l'eau.

— Ainsi tu peux voir dans la nuit, ô *serang!* Eh bien! regarde et parle. Parle! se battre ou ne pas se battre? Des armes ou des paroles? Où est la folie? Eh bien, que vois-tu?

— Des ténèbres, des ténèbres, murmura Wasub à la fin, d'un ton d'effroi. Il y a des nuits...

Il hocha la tête et murmura :

— Regarde. Le flot descend, Tuan. Le flot descend.

Lingard regarda en bas, là où l'on pouvait voir l'eau, étincelant le long du navire, traverser doucement, striée d'écume, le cercle illuminé que projetaient autour du brick les lumières de la dunette. Des bulles d'air pétillaient, des raies noires, des rides étincelantes, apparaissaient, glissaient, passaient vers l'arrière sans clapotement, sans bruit, sans relâche. La douceur continue du flot retenait le regard par un sortilège subtil, communiquait insidieusement à l'esprit le sentiment troublant de l'irréparable. Le reflux de la mer à travers le solitaire éclat des flammes ressemblait à l'éternel flot du temps; et quand enfin Lingard releva les yeux, la pensée de ce passage silencieux de l'eau eut sur son esprit un effet troublant. Un moment, cette tache de lumière perdue dans la vaste obscurité, le brick, l'embarcation, la côte invisible, les hauts-fonds, ces murs même et ce toit de ténèbres, le visible et l'invisible semblèrent tous ensemble glisser doucement en avant à travers les ténèbres énormes de l'espace : puis, au prix d'un grand effort mental, tout s'immobilisa soudain; et seules l'écume et les bulles d'air passèrent incessamment comme un flot, hors de l'atteinte de sa volonté.

— La mer baisse, dis-tu, *serang?* Vraiment? Oui, peut-être, peut-être, acheva-t-il, entre ses dents.

— Cela est sûr. Tuan ne la voit-il pas courir sous ses yeux, dit Wasub avec une gravité inquiète. Regarde. Maintenant je pense qu'une *prau* venant des îles du sud, si on la manœuvre adroitement dans la partie libre du courant pourrait approcher l'avant de notre brick, en glissant aussi silencieusement qu'une ombre.

— Et nous aborder soudainement, n'est-ce pas? dit Lingard.

— Daman est habile et les Illanuns sanguinaires. La nuit ne les gêne en rien. Ils sont certainement valeureux. Ne sont-ils pas nés au milieu des combats et ne sont-ils pas inspirés par la méchanceté de leurs cœurs avant même que de pouvoir

parler? Et leurs chefs les conduiront, tandis que toi, Tuan, tu nous quittes maintenant...

Pendant un moment Wasub prêta attentivement l'oreille à ce profond silence.

— Pouvons-nous combattre sans un chef? reprit-il. C'est la foi dans la victoire qui inspire le courage. Et que feraient de pauvres *calashes,* fils de paysans et de pêcheurs... et ignorants? Ils croient en ta force... et dans ton pouvoir... sinon... Est-ce que ces Blancs qui sont venus si soudainement te vengeront? Ils sont ici comme poisson dans la nasse. *Ya-wa!* Qui nous rapportera les nouvelles, et qui pourra découvrir la vérité et peut-être emporter ton corps? Tu t'en vas seul, Tuan!

— Il ne doit pas y avoir de combat. Ce serait une calamité, affirma Lingard. Il y a du sang qu'il ne faut pas verser.

— Ecoute, Tuan, s'écria Wasub avec chaleur. L'eau descend maintenant.

Il ponctua ses paroles en donnant de petites secousses au *dinghy.*

— La marée descend et au temps prescrit, elle remontera. Et si, entre le moment où elle baisse et celui où elle remonte, on y versait tout le sang de tous les hommes qui sont au monde, elle ne monterait pas, à marée haute, plus que de l'épaisseur de mon ongle.

— Mais le monde ne serait plus le même. Tu ne vois pas cela, *serang?* Pousse ferme l'embarcation.

— Bon! répondit le vieux Malais, avec un visage devenu impassible. Tuan sait quand il convient le mieux de partir, et la mort quelquefois recule devant un pas ferme, comme un serpent effrayé. Tuan devrait prendre un compagnon avec lui, pas un jeune fou, mais quelqu'un qui a vécu, — qui a le cœur solide, — qui pourrait le suivre pas à pas attentivement... et tranquillement. Oui. Tranquillement et avec de bons yeux... comme les miens... peut-être avec une arme. Je sais frapper.

Lingard regarda ce visage ridé tout près du sien et les yeux pénétrants du vieil homme. Ils étincelaient étrangement. La silhouette accroupie qui se penchait vers lui avait une expression intense d'impatience. Sur l'autre bord, à portée de sa main, la nuit se dressait comme un mur, décourageante, opaque, impénétrable. Une aide ne servirait à rien. L'ombre qu'il avait à combattre était trop impalpable pour qu'on pût la fendre d'un coup, — trop épaisse pour que l'œil pût la

percer; pourtant, comme sous l'effet d'un enchantement contenu dans les paroles qui avaient formulé cette vaine offre de fidélité, elle parut moins accablante à son regard, moins écrasante à sa pensée. Un mouvement d'orgueil vint, l'espace de deux battements, apaiser son cœur. Son cœur déraisonnable et méconnu, qui se serrait devant la menace de l'insuccès, se gonfla largement d'un sentiment de généreuse gratitude. Dans la menaçante obscurité de ses émotions, l'offre de cet homme venait mettre une clarté, comme l'éclat d'une torche élevée dans la nuit. Cette offre était précieuse, sans doute, mais sans effet; trop faible, trop distante, trop isolée. Elle ne dissipait pas la mystérieuse obscurité qui s'était abattue sur sa fortune au point que ses yeux mêmes ne pouvaient plus voir l'œuvre de ses mains. La tristesse de la défaite envahissait le monde.

— Et que pourrais-tu faire, ô Wasub! dit-il.

— Je pourrais toujours crier : Prends garde, Tuan.

— Et que fais-tu des sortilèges contenus dans mes paroles? Hein? Ils ne détournent pas le danger? Quoi? Mais peut-être mourrais-tu tout de même. La trahison est une puissante magie, aussi,... comme tu l'as dis.

— Oui, assurément! Ton serviteur peut en recevoir l'ordre. Mais moi, Wasub, fils d'un homme libre, dévoué aux Rajahs, fugitif, esclave, pèlerin, pêcheur de perles, *serang* de navires de Blancs, j'ai eu trop de maîtres. Trop. Tu es le dernier.

Et après un silence, il dit d'une voix presque indifférente :

— Si tu pars, Tuan, partons ensemble.

Lingard resta un moment silencieux.

— Cela ne servirait à rien, dit-il enfin. A rien, *serang*. Une vie suffit pour payer pour la folie d'un homme, — et tu as un foyer.

— J'en ai deux... Tuan; mais il y a longtemps que je ne me suis pas assis sur l'escalier d'une maison à parler tranquillement avec les voisins. Oui, deux foyers : un dans...

Lingard eut un faible sourire.

— Tuan, laisse-moi te suivre.

— Non. Tu l'as dit, *serang*, — je suis seul. C'est vrai, et je partirai seul cette nuit. Mais je dois d'abord ramener tous les Blancs ici. Pousse!

— Tu es prêt, Tuan. Prends garde!

Le corps de Wasub oscilla au-dessus de la mer, les bras étendus. Lingard prit les avirons, et comme le *dinghy* débordait du flanc du brick, il embrassa d'un regard la dunette

éclairée : Shaw penchant sa forme massive au-dessus du couronnement, les porteurs de torches droits et rigides, les têtes le long de la lisse, les yeux qui le regardaient par-dessus les pavois. L'avant du brick était plongé dans une triste et sombre brume; maussade mélange d'ombre et de lumière; on distinguait ses mâts dressés tout droits à la faveur d'éclairements furtifs et ils disparaissaient comme si les pommes des mâts étaient assez hautes pour percer la lourde masse de vapeur immobile au-dessus d'elles. Que ce brick était beau! Les regards attendris de Lingard le virent flottant au repos dans un mobile halo, entre un invisible ciel et une invisible mer, comme un bâtiment miraculeux suspendu dans l'air. Il détourna la tête comme si au moment de la séparation ce spectacle lui eût été intolérable, et aussitôt que sa petite embarcation fut sortie du reflet que la lumière jetait sur l'eau, il aperçut très bas, dans l'espace noir, vers l'ouest, le feu de poupe du yacht qui étincelait, comme une étoile sur le point de se coucher, inaccessible, infiniment lointaine, — comme une étoile d'un autre univers.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Victor Giraud : *La Vie secrète de Sainte-Beuve,* Stock. - Sainte-Beuve: *Correspondance générale* recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, Stock. - Sainte-Beuve : *Volupté,* Garnier frères.

On n'ignore plus rien, ce semble, à l'heure présente des attitudes morales et des sentiments intimes de Sainte-Beuve, dont les écrits secrets, singulièrement révélateurs de sa psychologie, ont été publiés les uns après les autres. L'homme avait la manie — et le besoin impérieux — de la confession. Dès son jeune âge, il prit l'habitude de relater, en des cahiers, les aspirations de son âme, les mouvements de son cœur, les ébullitions de ses sens. Il continua tout au long de sa carrière à confier au papier ce qu'il n'osait exprimer à un directeur de conscience ou bien à un ami. Ses romans et ses recueils de poésies (*Vie de Joseph Delorme, Volupté, Livre d'Amour, Consolations*), à défaut des cahiers délaissés, continrent, mélangées de réticences, ses confidences cyniques. Au seuil de la vieillesse, il reprit la rédaction de ses cahiers. Il donna à ceux-ci, fort différents des premiers, le titre de : *Mes Poisons.* Il en fit le recueil de pensées et de propos perfides qu'il n'avait osé prononcer ou écrire ouvertement. En leurs pages s'étalèrent ses méchancetés, ses rancunes, ses haines, sa tartuferie.

Il se connaissait admirablement. Il s'analysait avec une perspicacité effarée, désolé de se découvrir si perclus de vices et de mauvais instincts. Il désirait ardemment s'en purifier; mais, à son vœu ardent d'élévation morale s'opposaient sans cesse les réactions de sa nature. Chez lui Caliban triomphait toujours d'Ariel. Il révèle à quiconque le considère avec attention un état perpétuel de lutte contre lui-même, de con-

tradiction, de désarroi. Il tirait, on n'en peut douter, un soulagement de ses confessions écrites. On se demande pour quelles raisons il souhaita transmettre celles-ci à la postérité, et surtout le *Livre d'Amour* qui, reflétant la plus noire action de sa vie, ternit singulièrement sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, il a laissé lui-même, à ses biographes futurs, les éléments d'une étude psychologique d'une sincérité absolue. Celle-ci a été maintes fois, mais plus ou moins partiellement écrite. M. Victor Giraud, éditeur récent des *Poisons*, muni, en conséquence, des derniers témoignages de son héros sur lui-même, vient de nous donner, avec beaucoup d'intelligence, de modération, de goût et d'impartialité, sous le titre : **La Vie secrète de Sainte-Beuve,** un portrait moral de l'écrivain qui semble peu susceptible de retouches désormais. La sévérité s'y mélange à l'indulgence. Sainte-Beuve n'en sort point embelli.

Il naquit peu après la mort de son père et vécut sa petite enfance, entre sa mère et sa tante, dans un état voisin de la pauvreté. Il fut, en quelque sorte, féminisé, rendu timide, circonspect, peureux, indécis par son éducation sous le toit familial. L'adolescence venue, il était sujet à la mélancolie, enclin aux « rêveries morbides », harcelé de plus par le trouble impérieux de ses sens. Il a noté lui-même quelle impression désastreuse lui procura la lecture de *René*.

A Paris, élève de Charlemagne, travaillant avec facilité, fort en thème, glanant les lauriers dans les concours, il prit conscience, dès sa première amourette, de sa laideur. Il portait une tête trop grosse, nimbée de cheveux roux, sur un corps petit et malingre; il avait naturellement l'air vieillot et son allure était celle d'un séminariste. Il ne se consola jamais de cette tare physique. Elle contribua à supprimer en lui l'audace, l'esprit de décision. A vingt ans, il aborda la vie en aigri, en jaloux, en méchant, rêvant de folles aventures et de grandes passions, désespérant d'en être le héros.

Contraint de choisir une profession, il étudia la médecine, bien que ses goûts le portassent vers les lettres. Après plusieurs années de travaux scientifiques, il abandonnera l'une pour les autres. L'indécision persistait en lui. Il la manifestera tout au long de sa carrière et dans tous les domaines.

Un jour, regardant en lui-même, il se découvrit tel qu'il était et se définit avec clairvoyance. Il était une « nature seconde », c'est-à-dire inapte à dominer, subissant les influences et épousant les idées d'autrui. Il avait un tempérament de disciple.

Il en témoigne en matière de religion aussi bien que de politique. Victor Giraud nous le montre en effet oscillant toute sa vie entre la piété et le scepticisme, le jacobinisme et la réaction sous l'empire des milieux qu'il fréquente. En littérature, il passe du classicisme au romantisme, puis, sans scrupule, lâche ce dernier pour revenir à l'autre. Hugo, Lamennais, les Saint-Simoniens, Chateaubriand et quelques autres, voilà ses guides, ses maîtres, les artisans de ses évolutions.

Le pire, c'est qu'il les suit, les admirant un moment, en les enviant sans cesse, en finissant par les blâmer et les haïr. « Je le sais trop, écrit-il dans les *Poisons*, je manque de grandeur, je suis incapable d'aimer et de croire. » Aveu pathétique qui explique et justifie, si l'on peut dire, sa conduite envers les doctrines et les hommes auxquels il s'attache successivement.

La jalousie, la haine finalement triomphent dans son âme. On sait par quelle abominable traîtrise il termine son amitié avec Hugo. M. Victor Giraud flétrit la vilenie sans excuse d'un tel acte rendu plus odieux par la publication du *Livre d'Amour*. Il nous rapporte d'autre part un trait de caractère de Sainte-Beuve qui achève de situer l'homme au point de vue moral. Sainte-Beuve publie à la *Revue des deux Mondes* des articles signés, à la *Revue Suisse* des articles anonymes. Dans les deux publications, il entretient ses lecteurs de l'ouvrage de Chateaubriand sur Rancé. La prose signée contient un éloge; la prose anonyme un éreintement.

A parcourir le livre de M. Victor Giraud, admirateur de Sainte-Beuve, invoquant maintes raisons pour disculper son héros de ses palinodies, on éprouve à la fin une impression de malaise. On a besoin, pour garder quelque sympathie à Sainte-Beuve de se rappeler d'admirables pages de *Port-Royal*. Le littérateur, et, derrière le littérateur, l'artiste sauvent l'homme de la qualification de pied-plat qui vient invinciblement sous la plume.

Le littérateur et son œuvre ont été depuis trente ans l'objet de travaux innombrables. Parmi les érudits qui se sont attachés à l'étude de l'œuvre, on doit citer, au premier plan, M. Jean Bonnerot, conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne. M. Jean Bonnerot poursuit, depuis plus d'une année, dans le *Bulletin du Bibliophile*, la publication d'une docte et complète bibliographie des écrits de Sainte-Beuve. Ce travail de bibliographie, toujours très compliqué pour quiconque le veut exécuter selon des méthodes scientifiques, l'a contraint à entreprendre des enquêtes de tous genres et à rechercher, en particulier, les lettres inédites ou non de l'écrivain où se pouvaient trouver des précisions utiles. Il a été ainsi amené à réunir, en grand nombre, des copies de ces lettres, tirées du fonds Lovenjoul (Chantilly), ou d'autres dépôts, ou de collections particulières, ou enfin d'imprimés.

L'idée lui est alors venue de compléter ce travail par des enquêtes supplémentaires et de lancer une **Correspondance générale de Sainte-Beuve.** Cette correspondance manquait à l'histoire du romantisme. Elle est aujourd'hui tout entière entre les mains du diligent éditeur qui vient d'en publier le premier tome. Elle comprendra plusieurs milliers de lettres dont un bon tiers était resté inconnu et par conséquent inédit. M. Jean Bonnerot ne se flatte nullement de combler toutes les lacunes des publications antérieures, déjà importantes. Beaucoup de pertes se sont produites à travers le temps. Mme Hugo n'a pas jugé bon de garder les proses amoureuses de son aimable galant Charles-Augustin. C'est bien dommage. D'autres destinataires ont détruit les leurs. Des collectionneurs, d'autre part, refusent obstinément de livrer leurs trésors au public.

N'importe! M. Bonnerot, s'il n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux à l'histoire sentimentale de Sainte-Beuve, enrichit du moins l'histoire littéraire de documents curieux et de mille précisions de faits. Il a présenté la susdite correspondance d'une façon fort savante et, sous certains rapports, inusitée. Il ne s'est pas contenté, en effet, de rendre, le plus souvent, aux lettres anonymes et sans dates, leurs destinataires et leurs dates, de mentionner la situation présente des originaux autographes, de fournir les textes des réponses,

d'annoter copieusement tous ces textes; il a voulu, en outre, replacer ces derniers dans le temps où ils furent écrits. Ainsi les accompagne-t-il, année par année, d'un calendrier « permettant, dit-il, le contrôle si délicat des jours et des quantièmes », d'une liste chronologique des articles et volumes publiés par Sainte-Beuve, enfin d'un catalogue, aussi chronologique, des événements politiques ou littéraires auxquels l'épistolier fait allusion dans ses paragraphes. M. Jean Bonnerot témoigne de la sorte d'une merveilleuse conscience et nous l'en louons grandement.

Maintenant que faut-il penser de Sainte-Beuve épistolier? A notre avis, ce que l'on peut penser d'Alfred de Vigny épistolier. L'un et l'autre écrivent des lettres parce que les circonstances de la vie les y contraignent, non par plaisir. Ils ne cherchent nullement à les imprégner de pittoresque et, pour tout dire, d'art. Ils vont droit au but, d'une plume hâtive, sans chercher à séduire ou à divertir leurs correspondants. Dans les lettres les plus insignifiantes de Hugo ou de Théophile Gautier, on découvre, quasi toujours, un mot qui enchante, une phrase qui sourit. Sainte-Beuve allonge des périodes correctes, mais plates, même quand il s'adresse à Mme Hugo, à l'époque où il éprouve déjà, pour elle, des sentiments ardents, même quand il fait à son ami d'enfance, Eustache Barbe, devenu prêtre, des confidences douloureuses; même quand il décrit des paysages au cours de ses déplacements.

Il ne dispose pas, il est vrai, de grands loisirs. Il souffre d'impécuniosité; il est tenu, le plus souvent, pour assurer sa vie, de multiplier les besognes nourricières; il doit aussi assembler les matériaux de ses chroniques littéraires; prodiguant les finesses de son esprit à ces chroniques littéraires, il ne se soucie pas d'en embellir des pages, à son avis, éphémères.

Bref, sa *Correspondance* ne peut être considérée comme un livre de lecture passionnant. Tout au plus y rencontre-t-on, parmi les lettres à Victor Hugo, celles, déjà connues, d'un ton un peu emporté, qui précèdent la rupture entre les deux écrivains. Mais cette *Correspondance* reste néanmoins précieuse à divers titres. Elle nous montre Sainte-Beuve enfant,

puis adolescent, naïf, bon garçon, studieux, dévot, puis, au cours de la période qu'elle embrasse (1818-1835), elle révèle au fur et à mesure qu'elle naît, toutes les nuances de ses sentiments. Elle permet d'étudier, avec précision, l'évolution de ses idées. Elle situe, dans sa vie, ses relations et ses amitiés. Successivement paraissent Mme Tastu, Guttinger, Jouffroy, Nodier, Lamartine, Vigny, David d'Angers, Stendhal, Dumas, Michelet, Quinet, Lamennais, Musset, George Sand, etc... Sainte-Beuve fournit d'autre part des renseignements multiples sur sa carrière, ses collaborations, ses publications. De-ci, de-là, au courant de la plume, il donne aussi, à ses correspondants éloignés, maintes nouvelles de la république des lettres. Il reste, d'ailleurs, toujours circonspect. Rarement rencontre-t-on dans sa prose les piquants ragots ou les anecdotes pimentées qu'échangent, dans la leur, Stendhal et Mérimée. L'homme ne sort pas du ton sérieux. Il se défend de l'enjouement qui d'ailleurs ne convient guère à sa nature. Il témoigne peu de vanité. Quand quelque succès lui advient — celui, relatif, par exemple de Joseph Delorme — il en manifeste de la satisfaction, sans plus. Il croit pourtant encore à ses destinées de poète, de romancier, de créateur. Les éloges de Hugo et de Lamartine l'ont un peu grisé. Il déchantera plus tard et le second tome de la *Correspondance* nous apportera sans doute quelques images du Sainte-Beuve réduit à n'être plus qu'un critique, mais s'efforçant d'élever la critique à la dignité d'un art.

De la période de la *Correspondance* dont nous donnons ci-dessus une analyse forcément succincte, date la publication du roman de Sainte-Beuve intitulé : **Volupté.** Ce roman fut annoncé le 19 juillet 1834 à la *Bibliographie de la France.* Le titre en était fort audacieux, bien dans la tournure d'esprit secrète de son auteur. Il ne semble point avoir scandalisé les contemporains. Sainte-Beuve expliqua plus tard qu'il entendait par volupté « une sorte de langueur rêveuse, attendrie, énervée ». Le bon apôtre! Il mélange, dans ce livre, ses souvenirs de jeunesse à ses souvenirs d'amant de Mme Victor Hugo. Il s'y confesse une fois de plus, mais en brouillant les faits de telle sorte que l'on éprouve de la peine à démêler le vrai du faux.

De ce roman, M. Maurice Allem vient de publier une nouvelle édition, enrichie d'une bonne introduction, de notes savantes et de variantes.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Alexandre Block : *Elégies,* poèmes traduits du russe par Lucy Dokman et Louis-Charles Baudouin, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Otoker Brezina : *Poèmes* traduits du tchèque par Michel-Léon Hirsch, « Le Divan ». — Cécile Périn : *Miroirs du Bonheur,* « Le Divan ». — André Salmon : *Troubles en Chine,* Debresse. — Roger Richard : *Cahier de Poèmes,* Debresse. — Roger Richard : *Spirale,* Debresse. — Jean Follain : *Cahier de Poèmes,* Debresse. — Mélot du Dy : *A l'Amie Dormante,* Denoël et Steele. — Marcel Millet : *Poèmes des Soirs* suivis de *Proses Ferventes,* par Magdeleine Millet, « Collection du Grand Voilier », Cannes.

Alexandre Block, de qui le déplorable destin tressaille encore en notre souvenir, nous le savions, après avoir lu ce déchirant et grave poème *les Douze,* un des poètes universels, humains parmi ceux du xxe siècle. Voici que des traducteurs diligents et habiles, Lucy Dokman et Louis-Charles Baudouin, nous donnent en français rythmé, très fidèlement, un choix de ses poèmes, **Elégies,** et nous assistons à ce combat douloureux dans l'âme d'Alexandre Block, entre sa passion de la vie que l'évidence des injustices exaspère et ce renoncement empli d'espoir à quoi se voue sa prophétie. Je ne puis insister; je signale cette œuvre de passion contenue, noblement présentée aux lecteurs français. Quelle résonance s'en propagera dans les réflexions ou la sensibilité occidentale? Je ne saurais le pressentir. Mais tout poète qui aura lu ces poèmes traduits du russe en sentira, à travers la traduction, l'accent désespéré et à la fois si fervent, personnel à coup sûr, et cependant révélateur de ce que souffrent et souhaitent de haut et de fier une race, un peuple, des êtres humains longtemps refoulés et asservis, et qui se sentent, en dépit de mille contraintes, tant d'aspirations à se conquérir.

Les **Poèmes** traduits du tchèque et présentés par Michel-Léon Hirsch nous proposent également l'admiration d'un grand poète, quasi inconnu en France, d'une âme farouche et fervente, Otokar Brezina, qui vécut de 1868 à 1929, dans la plus volontaire simplicité, dans une solitude âprement défendue contre l'indiscrétion de la publicité et même de la

gloire. L'existence, la souffrance l'avaient incliné au pessimisme; il ne songeait qu'à la mort destructrice après les illusions stériles et sottes de la vie. L'étude, la sagesse de jour en jour mûrie de sa pensée, la fréquentation des livres accoutumèrent peu à peu sa pensée à une méditation plus généreuse. Il entrevit enfin que la mort n'est qu'une préparation à des destinées nouvelles, un passage au delà duquel un avenir lumineux ou tout au moins différent des déceptions du présent s'offre à l'imagination et à l'espoir. Brezina n'avait du philosophe que l'idéal et le rêve affermis par l'intelligence; rien chez lui ne dogmatise ou n'est systématique. De larges visions, un jaillissement d'images ordonnées à ses desseins font de lui un grand poète, et c'est par là qu'il nous attire et que, l'ayant lu, il nous retient.

En des **Miroirs de Bonheur,** Cécile Perrin se plaît à susciter les fantômes aimés des jours heureux qu'elle a vus successivement s'évanouir. L'amour a comblé sa vie. Elle est seule, à présent; la mort l'a séparée du compagnon le plus cher. Elle ne s'en console point; elle le cherche, le voit renaître, étreint une ombre et se lamente. Ce qu'apporte son recueil nouveau répète bien en partie ce que les précédents nous apportaient déjà; cependant elle a fait effort pour se dégager de ce qui nous apparaissait trop intimement personnel dans le constant deuil de son cœur et de ses souvenirs, pour en sortir quelque chose de plus général, pour le transposer en des poèmes d'accent plus universellement humain, plus émouvant et sensible à tous. Parfois, et c'est la partie la plus captivante de ce recueil, le poète dolent laisse sa rêverie s'égarer aux prestiges lumineux de la nature qui lui parle de sa tristesse. Mais dans ses vers c'est à peine s'il se glisse une allusion; on y surprendrait plutôt une secrète attirance à se dérober à soi-même, à reprendre de la ferveur, presque de la confiance :

Les longs arums et les fragiles capillaires,
La mousse, le lupin, l'orchis et la fougère
Ceignent de neige et d'émeraude les bassins
Où le chuchotement des fontaines s'éteint,
Renaît, cristal liquide, en cascade, et se brise.
Et sous les longs cyprès, mystérieuses, luisent

En offrant à la nuit leurs doux corps argentés,
Corbeilles de délicieuses voluptés
Qu'un souffle fait vibrer, chastes, l'une après l'une,
Mille vasques où l'eau se fiance à la lune.

A travers l'incertain de telles rimes et la défaillance par endroits de la molle musique en ces vers, il est permis de soupçonner un réveil nouveau à de la tendresse, à de la bonté agissante. Je ne sais comment il se ferait qu'un poète, que tant de deuils ont réduit à l'effarement accablé de la solitude, ne se souvînt pas à quel point il a été comblé par l'amour, par la jouissance des choses belles et des féeries, et pût ne pas songer à ses sœurs, vieillies et pauvres, à jamais délaissées et stériles, qui aspirèrent également à tant de joies et de fêtes, et à qui la vie brutale ou indifférente les aura jusqu'à la mort impitoyablement refusées. Que ne va-t-elle, Cécile Perrin, vers celles-là, ses sœurs à jamais malheureuses, pour les soutenir dans leur montée au Calvaire, et les fortifier dans leur détresse?

Au seuil de l'année, à cause de l'amoncellement des volumes de vers qui forcément se refusent à ma lecture, faute de temps, faute de place aussi pour qu'il me soit possible d'en parler, je me résigne à prendre une résolution sévère, et je prie les auteurs sacrifiés de comprendre la nécessité où je me trouve, et ne pas m'en marquer trop de rigueur. Après m'être débarrassé de volumes, assez nombreux, dont je ne saurais trouver rien à dire, soit en raison de leur médiocrité, soit parce que je ne les ai pas compris, il m'en reste environ quatre-vingts! La production ne s'arrête pas. Lesquels choisir? lesquels laisserai-je tomber, quitte à retrouver leur auteur lorsqu'il publiera un nouveau livre? Il faut du temps pour lire, pour se recueillir et exprimer sa pensée sur un ouvrage; il n'est pas possible d'en lire quatre-vingts. Je m'arrêterai sur certains d'entre eux, au hasard, parce que je reconnais le nom d'un poète, ou parce qu'un titre, l'aspect d'un volume aura exercé sur mon attention une séduction spéciale.

Troubles en Chine, cahier de poèmes par André Salmon, où se retrouvent ensemble la virulence de certains de ses

accents, cette ironie acérée et cette pointe troublante de pessimisme mêlé de bonhomie qui lui composent un ton tout personnel. Un poème en vers régulier, dépouillé, direct, sans nulle recherche d'effet, simple par la volonté de l'auteur et d'autant mieux tragique, *César ou Rien;* trois poèmes en rythmes libres entre lesquels ma préférence va au dernier : *L'Aube rue Notre-Dame-des-Champs* (*Ne kalimera, ne ora kali*) où passe une allusion douloureuse à Gérard de Nerval, et grelotte pensivement un délicat brouillard de crépuscule.

Ces poèmes appartiennent à la série des « Cahiers des Poètes » que publie l'éditeur René Debresse, sous la direction de Roger Richard. Ce très jeune poète traverse une période d'hésitation, de recherche, semble-t-il, avant de s'exprimer selon sa norme propre. En avertissement il dit, en tête de son **Cahier de Poèmes** : « Plutôt que des poèmes, il faut lire dans le peu de lignes qui suivent des intentions de poèmes. Le poète doit à de certains moments s'en tenir là. » Ce sont, en effet — et il en est de même dans cet autre poème (ou intention de poème) par le même, **Spirale,** qui fut inspiré à la vue d'une danse, — des schémas de poèmes, et, quand ils sont, comme ici, réussis, ils incitent l'imagination du lecteur à suppléer ce qui manque, et à construire le poème que l'auteur n'a pas écrit. Il y a là quelque peu de paradoxe, une gageure : le poète s'efface dès qu'il a prononcé une syllabe, et ses auditeurs évoquent selon la direction que cette syllabe suggère à leur cerveau.

Jean Follain, dans son **Cahier de Poèmes,** pousse plus loin ses images diaprées et singulières dans leur familiarité et l'ironie assez froide de ses boutades cinglantes.

Très exactement réparti entre un poème liminaire et un poème de conclusion, **A l'Amie dormante,** le recueil nouveau signé Melot du Dy, se compose d'un nombre égal de suites de douze alexandrins et de doubles quatrains heptasyllabiques qui alternent. Plus familiers les vers courts :

La sueur cristallisée
Qui lui brille entre les seins,
Roses, diamants malsains
De la grande méprisée...

et plus larges, avec une intention philosophique ou de peintre empli de sérénité, les dodécasyllabes :

> Le sculpteur qui vivait dans le faubourg honnête
> Avait, de ses grands doigts, complices de sa tête,
> Créé, charmant, le corps de sa divinité.
> Quand ce rêve devint cette réalité,
> Ce miracle de chair où souriait une âme,
> Il l'aima, comme un dieu peut aimer une femme :
> Le rêve, ingénument, lui rendit son amour...

Ce système, longuement soutenu, ne manque pas de causer quelque monotonie; le poème se déroule sans incidents ni heurts, sans rien qui surprenne ou exalte l'attention du lecteur.

Poésie profonde d'une vie de sagesse et de tranquillité, **Poèmes des Soirs** (par Marcel Millet) **suivis de Proses Ferventes** par Magdeleine Millet se plaisent à la douceur des souvenirs intimes et se joignent à regarder croître le fils de leur amour. Aspects de pudique et tendre entente, joie inquiète parfois et bonheur. On sait de Marcel Millet les belles ferveurs de *Sentir* ou de *Ce grand voilier;* je citerai un discret poème en prose de Magdeleine Millet : *Quand tu dis des vers :*

> Tous, frémissants, t'écoutent ! — Tu te donnes... Je te regarde et je m'incarne. — Je suis ces yeux d'azur qui noircissent, — cette lèvre qui tremble — ce beau masque qui pâlit — le flot rouge, qui reflue à ce cœur — ces mains qui se glacent. — Je suis cette voix, qui torture et qui prend — qui flagelle et caresse — cette flamme dévorante — je suis toi !...
> Les applaudissements me ravissent—mais ma pudeur s'alarme.— Pourquoi montres-tu « notre âme » nue?

Sentiment de délicatesse fort féminin, et avec tant de fraîcheur délicieuse et de tant de justesse exprimée en des mots qui chantent et s'enlacent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Claude Silve : *Bénédiction*, Grasset. — François de Roux : *Jours sans gloire*, Gallimard. — Jacques Debû-Bridel : *Jeunes ménages*, Gallimard. — J. Ad. Arennes : *David Gerchoum et sa cousine*, Albin Michel. — Robert Chauvelot : *Trois fakirs veillent*, Baudinière. — Alexandre Arnoux : *Ki-Pro-Ko*, Gallimard. — Henri Duclos : *Le rendez-vous*, Grasset. — Pierre Morizot : *Un jardin sous la pluie*, Denoël et Steele. — C. Santelli : *L'escabeau volant*, Editions Bourrelier et Cie.

Ces dames du comité *Vie Heureuse* ont du goût, mais il est clair qu'elles aiment mieux les conteurs que les romanciers. Je dirais même, si j'allais jusqu'au bout de ma pensée, qu'elles préfèrent les écrivains amateurs aux écrivains de profession ou qui s'annoncent comme devant faire une carrière dans la littérature romanesque (trente, quarante romans dans leur vie, les uns excellents, les autres moins bons ou même ratés, n'importe, une œuvre...) Elles avaient déjà accusé cette prédilection qui fait honneur à leur délicatesse plus qu'à leur équité, en couronnant Mme Geneviève Fauconnier; elles la confirment en décernant leur prix à Mme Claude Silve. **Bénédiction,** de cette nouvelle lauréate, est assurément un livre de qualité; mais il n'annonce ni une George Sand, ni une Marcelle Tinayre, ni une Lucie Delarue-Mardrus... Et je fais exprès d'oublier Colette qui est plus un exquis poète impressionniste qu'une créatrice de personnages. *Bénédiction*, c'est la peinture, ou plutôt l'évocation de l'âme d'un château habité par des contemporains un peu vieux jeu, mais hanté par de très anciens morts. La mère Loisil, qui fut lingère dans ce château, et qui est à demi sorcière, y sert de lien entre ceux-ci et ceux-là. Le livre emprunte son charme au commerce mystérieux qui peut se pratiquer, dans certains endroits privilégiés, entre les formes de vie qui se développent des deux côtés du « peu profond ruisseau calomnié » dont parlait Mallarmé. Les rites surannés et très douillets qui président à l'existence des châtelains de Dampard favorisent, sans doute, un tel commerce. Ainsi, les ondes ne sont pas brisées sur lesquelles les esprits glissent ou dont ils refont, sans cesse, la trame obscure. Une certaine Mme Mancilia est annoncée aux hôtes de Dampard, et doit venir avec leur héritier, le comte Horace, qui était en Chine, la terre des plus anciennes tra-

ditions... On croyait voir une dame d'âge canonique, et c'est une ravissante créature, dans la fleur de ses ans, qui fait son apparition. Tout cela a un air, un ton de féerie délicieux — très vieille province française ou très celtique, — surtout que Mancilia ne fera que passer, après avoir jeté à l'eau son anneau de mariage. C'est comme la Nimuë de l'enchantement de Merlin, dans le célèbre tableau de Burne-Jones. On suppose que le comte Horace ne tardera pas à la suivre... Faut-il encore une fois, à propos de *Bénédiction* (pourquoi ce titre?) citer le nom d'Alain Fournier? Il est certain, en tout cas, que jamais les châteaux n'ont été si fort à la mode que depuis la publication du *Grand Meaulnes*. On a choisi, pour les célébrer sur le mode rêveur, le moment où les Américains les achètent à notre aristocratie impécunieuse, et les démolissent, ici, pour les reconstruire à l'ombre de leurs gratte-ciels. J'aime beaucoup le conte de Mme Claude Silve. C'est un livre qu'elle a cultivé, sans doute, mûri et caressé longuement. Il est riche d'impressions-souvenirs. On n'improvise pas pareille œuvre. On la compose autant la nuit que le jour, autant avec son inconscient que son conscient. Et comme le goût de la femme pour les joies matérielles de la vie s'y étale avec complaisance! Qu'un peu de préciosité s'y mêle et qu'il tende vers la fadeur, cela c'est peut-être le sujet traité lui-même qui le voulait. Une inexpérience relative s'y trahit chez l'auteur, beaucoup moins exercée à la « rédaction » qu'entraînée à la songerie, et pour tout dire nature sensible, mais non écrivain de métier. Est-ce qu'elle écrive mal? Point. Mais le proverbe : « Qui peut le plus peut le moins », n'est pas vrai pour elle.

Il semble qu'une tendance s'accuse aujourd'hui, parmi les romanciers psychologiques : celle d'étudier un personnage sous divers aspects, ou de le montrer tel qu'on peut le voir de différents angles. C'est un procédé que nous avons emprunté à nos voisins d'Outre-Manche, lesquels sont de fort savants analystes de l'âme, comme on sait. Mais rappelez-vous *Pia Malécot* par M. Pierre de Lescure dont je parlais, ici, dernièrement. M. François de Roux, lui, dans **Jours sans gloire,** que le jury du Prix Théophraste Renaudot a couronné, s'est ingénié à nous présenter son héros, Gauthier

d'Andelle, de deux façons. Il y a le Gauthier qui se raconte (un peu longuement) et l'autre... Le premier pose pour la galerie, c'est-à-dire pour l'ami auquel il se confesse. Il « s'arrange », se maquille, se flatte. Il ne ment pas complètement, et sans doute se croit-il, en partie, tel qu'il se décrit. Réelles ou velléitaires, ses bonnes intentions n'en existent pas moins; et s'il a ses faiblesses, on peut croire que toutes les excuses qu'il se donne ne sont pas fausses, encore que la plupart puissent être tenues pour imaginaires... D'autre part, comme c'est d'une femme qu'il a aimée que nous recueillons des renseignements complémentaires sur sa personne, il ne nous est pas défendu de les accueillir avec quelque méfiance... Un doute subsiste jusqu'à la fin, quant à l'absolue laideur de cet arriviste et dont il est impossible qu'il ne bénéficie point. C'est très fort. M. de Roux qui use d'une langue ferme et sans bavures est maître de son jeu. Son récit qui va s'animant de plus en plus, est à la fois subtil et dramatique.

Autre lauréat M. Jacques Debû-Bridel à qui a été attribué le Prix Interallié pour son roman **Jeunes Ménages.** *Jeunes ménages* continue *Frère esclave* et sera lui-même suivi, sans doute, d'un nouveau récit. M. Debû-Bridel se conforme au goût du jour : il écrit une œuvre cyclique, et celle-ci est l'histoire d'une famille du Nivernais. On retrouve Jacques Dutilleul dans *Jeunes ménages*, ce garçon qui se pliait sans répugnance aux plus humbles travaux ménagers. Il a une mère intellectuelle — une mère femme de lettres — qui le méprise, et toujours au Prieuré, y poursuit sa vie d'esclave tandis que son frère Philippe, le polytechnicien, épouse une capitaine de boys-scouts, directrice de filatures, de surcroît. Mais il s'évadera par le mariage, à son tour — sans quitter la campagne, cependant; et l'on veut croire que ce disciple de Jean-Jacques sera récompensé de sa sagesse par le bonheur. De petits incidents; de menues intrigues; des rivalités; des joies; des peines : la vie — certaine idée, du moins, qu'on peut s'en faire. M. Debû-Bridel n'aime pas les gesticulations ni les éclats de voix. Il vise à la sincérité. Il a du talent; mais ce talent se plaît dans le gris et ne va pas sans quelque chose de languissant.

L'épopée burlesque mais réaliste d'un petit juif polonais

dans l'arrondissement de Paris que vous savez et où se sont logés ses parents, tel est **David Gerchoum et sa cousine,** par M. J. Ad. Arennes. Et voilà qui vient à l'appui de ce que j'écrivais dernièrement, dans cette revue, du caractère humoristique des enfants d'Israël. David fait, il est vrai, de l'humour comme M. Jourdain faisait, lui, de la prose sans le savoir. Par exemple : quand, en cachette, il gave sa sœur comme une oie et la laisse affronter l'examen des toubibs, à titre d'*anormau,* poussée par ses parents qui s'inquiètent de ne pas la voir manger à table... Toutefois, le sentiment n'est jamais absent de ses malices, soit qu'il s'exalte pour un boxeur de sa race, soit qu'il mette son génie des affaires au service de la gloriole en achetant aux Halles, pour les revendre avec bénéfice, des carpes en voie de putréfaction. Ingénieux tout ensemble et naïf, il écope autant, sinon plus qu'il ne réussit. Se délecter de son infortune lui est aussi doux, je crois bien, que de jouir du malheur d'autrui. L'étrange petit bonhomme! Sympathique, à tout prendre, et si drôle dans l'usage qu'il fait de notre langue! On l'a comparé aux gosses de Poulbot et au Gavroche de Victor Hugo. Mais ces gamins « blaguent », et il *humorise,* encore un coup. Ce serait plutôt Charlot, le héros de l'écran, qu'il me rappellerait. Il faut faire remonter l'origine de ses fiascos jusqu'à l'occasion qu'ont ratée ses ancêtres de « porter témoignage » en Judée... Il court après des mirages. Il a la hantise du miracle. Il est inconsciemment messianique. Il se débrouille, en attendant, et quand, faute de la savoir par cœur, il substitue des mots de son jargon à ceux de la fable qu'il récite, il explique à son cousin que c'est pour lui permettre de mieux comprendre... M. Arennes a campé là un type bien amusant, et qui doit surtout de l'être à sa vérité.

Dans le nouveau récit de M. Robert Chauvelot : **Trois fakirs veillent,** nous retrouvons l'île Trajane dont ce romancier à l'imagination fertile nous avait déjà révélé la miraculeuse existence. Les lecteurs d'*Aïmata, fille de Tahiti,* se souviennent qu'en ce minuscule débris d'un des archipels océaniens, la Rome antique revivait dans toute sa splendeur. Le comte de Saint-Germain, Rose-Croix et maçon, de filiation templière, y pratique l'eugénique après avoir revêtu les appa-

rences de la mort — pour échapper à des ennemis — et être en quelque sorte ressuscité, sous les espèces d'un corsaire... Mais je me garderai bien de dépouiller de son mystère, en le résumant, le récit à la fois occulte, exotique et historique de M. Chauvelot. Ce voyageur et cet érudit n'a d'autre ambition que d'amuser. Cela ne veut pas dire qu'il n'instruise aussi ou ne donne aux esprits curieux le désir de remonter à ses sources. Celles-ci sont-elles toujours pures, et par exemple, Hégésippe Simon, de fallacieuse mémoire, assistait-il aux secrets *convents* de 1793? Mais quel diable me pousse à enfreindre les règles du jeu? M. Chauvelot joue. On prédit l'avenir dans son livre, et jusqu'à la résurrection du Portugal après la Grande Guerre... A plus forte raison la Révolution, quelques années avant qu'elle n'éclate. On distille l'élixir de longue vie grâce à l'utilisation de glandes dont les vertus viennent à peine d'être *officiellement* découvertes... « Nous autres, hommes du moyen âge... » Nous sommes en plein XVIIIe siècle, il est vrai, c'est une époque avec laquelle celle où nous vivons a bien des analogies.

Des nouvelles, dont la première, **Ki-Pro-Ko,** a paru d'abord ici, composent le nouveau volume de M. Alexandre Arnoux, notre Charles Lamb. Même fantaisie s'inspirant du réel, même richesse de vocabulaire chez notre conteur que chez l'essayiste anglais. Une harmonie profonde, secrète, se dégage de l'ensemble des récits de M. Arnoux, en dépit de leur variété. Tous baignent dans le rêve, parce que, pour le poète, le rêve est partout, même dans les plus humbles choses. C'est un enchantement, — un *charme,* au sens que M. Paul Valéry donne à ce mot. Lisez, par exemple, *La jambe de bois :* vous y verrez, au clair, l'élément chimérique se mêler à l'élément positif, le contrarier ou le contrebattre, pour en faire jaillir les étincelles de la féerie. Bien des écrivains, aujourd'hui, s'efforcent de faire « merveilleux », de se donner l'air de composer en plein songe. Ils échouent pour la plupart, dans leur ambition. M. Arnoux, au contraire, emprunte au naturalisme les éléments d'un univers imaginaire, comme en se jouant, avec la légèreté d'Ariel. Cet observateur précis, ironique, gouailleur, de surcroît, atteint le fabuleux d'un mouvement vif et aisé dont la réussite, je l'avoue, me confond.

Un jeune homme orgueilleux, Daniel, se croit, grâce à la sécheresse de son cœur, à l'abri de toutes les faiblesses. C'est le héros du roman de M. Henri Duclos, **Le rendez-vous.** Mais vienne la tentation, il y cédera aussitôt. Installé dans l'adultère, Daniel constate, bientôt, en voyant souffrir sa maîtresse, que l'amour s'accommode mal des situations fausses. La foi aussi, car, élevé religieusement, s'il a cessé de pratiquer, il croit toujours. Un dominicain (M. Duclos est l'auteur du *Prieur de Prouille*) lui fera entendre la parole décisive : trop tard, hélas! pour son bonheur et celui de sa maîtresse, assez tôt, heureusement, pour son salut. Il y a bien de la délicatesse et de l'émotion dans ce récit à tendances édifiantes. Mais rien d'apologétique ne nuit, à vrai dire, à la vérité de sa peinture d'un couple déchiré. Des paysages parisiens, languedociens et landais servent, tour à tour, de fond à cette peinture. Mais pourquoi M. Duclos a-t-il fait intervenir un témoin, au début de son récit, alors que ce témoin est forcé de disparaître, bientôt, à cause de l'intimité des scènes qu'il décrit?

Un gros roman de près de 400 pages, **Un jardin sous la pluie,** par M. Pierre Morizot, met au service de doctrines « anthroposophiques » qui sont à tout prendre celles de l'Inde sur la réincarnation et le Karma, beaucoup de zèle persuasif, et parfois de talent. Mais aucun talent ne vaut pour *prouver* en matière qui répugne à la preuve. Tout ce que rendent évident de pareils livres, c'est le cercle entouré de nuit infranchissable où nous sommes clos, et sa nécessité. A quoi bon la mort, si nous parvenions à nous passer d'elle pour accéder à ce qu'elle conditionne? Ce serait la science à des analphabètes, l'amour à des impubères... Il reste que l'histoire de Catherine Marcilly, arbitrairement étirée vers les lointains du passé (moyen âge, Egypte théocratique) offre des épisodes très frais, du ton du morceau de Debussy auquel son titre fait allusion.

J'ai déjà signalé l'existence d'un prix de littérature enfantine, pour encourager les auteurs à écrire des récits susceptibles de charmer les jeunes imaginations. Le jury de ce prix où des écrivains comme Mme Marcelle Tinayre, MM. Georges Duhamel, Paul Fort, Paul Gautier, Charles Vildrac, etc., n'ont

pas jugé indigne de leur talent de figurer, a récompensé, cette année, deux volumes, dont je viens de lire l'un : **L'escabeau volant,** par M. C. Santelli. Je n'en dirai pas le sujet aux lecteurs du *Mercure* qui ont passé l'âge où séduit un certain merveilleux. Mais, comme ils peuvent avoir des fils et des filles de cet âge heureux, je leur recommanderai l'art avec lequel sont contées les aventures de Jacques Davidou et de Jean Cellier. Une leçon de générosité se dégage du récit de M. Santelli qui a fait preuve d'esprit en se gardant bien de mettre son public puéril en méfiance, c'est-à-dire de se coiffer du bonnet du pédagogue.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

***Esther,* tragédie de Racine, à la Comédie-Française.**

On ne saurait soutenir en vérité qu'**Esther** soit un chef-d'œuvre de tout premier éclat. Elle n'est impérissable que par contagion et parce qu'elle bénéficie de l'immortalité des grands drames de Racine. Elle n'offre un intérêt très puissant ni par la conduite de l'aventure qui y est relatée, ni par les caractères qui y sont peints, non plus que par l'éclat de son texte. Racine ne s'y élève jamais jusqu'à ses propres sommets. Mais il demeure toujours dans sa plus délicieuse égalité. Sa diction parfaite y apparaît dans toute sa simplicité, dans son charmant naturel où l'effet ne se laisse jamais deviner ni reconnaître. Et il émane de l'ensemble de l'œuvre un arome de pensionnat, un parfum d'appartement des jeunes filles à l'amabilité duquel on ne résiste pas.

Je sais bien qu'on le distingue parce qu'on sait qu'il y est. Quand, après un certain nombre de révolutions futures et de destructions qui auront fait perdre aux humains un grand nombre des notions qu'ils détiennent, on retrouvera *Esther* et qu'on relira cet ouvrage de poésie sans savoir qu'il fut tiré de l'Ecriture Sainte pour les demoiselles de Saint-Cyr, je doute fort qu'aucun érudit le reconnaisse ou le devine pour tel. Mais tant que la tradition n'aura pas été perdue, nous ne pourrons jamais oublier dans quelles circonstances l'*Esther* de Racine vit le jour :

Quand Maintenon versait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin...

C'est pourquoi elle évoque en effet pour nous des coiffes de lin, des cornettes et le parfum de la lavande dans les armoires... Cette farouche histoire biblique, cette aventure de harem, avec des arrière-fonds de lourde volupté et la macération dans les aromates de la fille destinée à séduire un roi par la puissance de ses attraits physiques, tout cela s'est transformé en une suite de démarches virginales. On doute si cette créature réservée est une fiancée ou une épouse; le prince galant qui l'a faite reine lui parle avec la tendresse la plus distante.

Esther que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?

Et dans l'esprit de Racine comme de ses contemporains, l'affection fraternelle semblait assurément quelque chose de moins vif que l'amour et ne lui servait pas d'un adjuvant qui pût le compliquer comme il advint depuis : *mon enfant, ma sœur,* etc... Jamais Racine ne fut si limpide, jamais on ne lui vit moins de détours ni de dessous. Point de ténèbres, et par moment des accents d'une suavité déchirante qui font penser à Chénier.

Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

La *Jeune Captive* ne s'exprimera pas autrement que le chœur des jeunes filles israélites.

C'est ce caractère de divertissement pour institution de demoiselles qui rend *Esther* si difficile à présenter sur la scène contemporaine. Ou bien l'on s'efforce en effet de lui restituer par quelque artifice ce caractère originel, et c'est à la restitution que le spectateur s'intéresse. Ou bien on veut la jouer pour elle-même, comme on fait pour une autre tragédie de Racine, et elle apparaît un peu mince et assez insuffisante en intérêt. De toute façon, ce n'est qu'une délicieuse curiosité théâtrale.

Je crois me souvenir, mais peut-être suis-je trahi par ma mémoire, qu'il y a une trentaine d'années, Sarah Bernhardt essaya la première de reconstituer une représentation d'*Esther,* telle qu'elle avait pu se dérouler à Saint-Cyr en présence de Louis XIV. Sur la vaste scène du théâtre des Nations, une estrade avait été dressée du côté cour, tandis que le côté jardin était occupé par un public figuré en qui l'on reconnaissait Louis XIV et ses familiers. Le rôle muet de Louis XIV n'était tenu par rien de moins que par de Max.

Puisque à Saint-Cyr tous les rôles avaient été attribués à des jeunes filles, Sarah avait voulu que tous les rôles fussent de nouveau remplis par des comédiennes, et, tandis que Mme Ventura était une Esther d'une inoubliable grâce enfantine, elle avait réservé pour elle le personnage d'Assuérus. C'était un Assuérus en robe rose-sèche; sur son front s'élevaient de hauts panaches de plumes d'autruche et sur sa poitrine descendaient des colliers innombrables. Tout cela pour donner aux connaisseurs le plaisir d'entendre, prononcés par cette artiste inégalable, certains vers particulièrement musicaux.

> Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
> Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
> De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
> Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
> Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres
> Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

On ne se lasserait point de recopier de tels morceaux qui contredisent ce que j'écrivais en tête de cette chronique, où je prétendais bien hâtivement que le texte d'*Esther* n'avait pas un éclat particulier. En rassemblant mes souvenirs d'une façon plus pressante, je crois au contraire que ce discours d'Assuérus (acte II, scène VII) est un de ceux où la diction racinienne apparaît dans son plus pur éclat et avec toutes les caractéristiques de son originalité. On comprend que Sarah Bernhardt se soit habillée en homme pour la satisfaction de dire ces vers, comme elle seule savait et pouvait en dire.

La mise en scène actuelle de la Comédie-Française s'inspire

en partie de celle que Sarah Bernhardt avait conçue. Le rideau découvre en se levant la cour de Louis XIV, installée au devant d'une estrade. (Et malheureusement, c'est un figurant minable à qui incombe la charge de représenter le grand roi.) Les demoiselles de Saint-Cyr y sont groupées et l'une d'elles, qui se détache de leur groupe, récite le prologue. Il y a là soixante-dix vers que Racine a mis dans la bouche de la Piété et qui ne sont pas précisément faciles à dire, non plus qu'à entendre. Ils ne sont presque plus compréhensibles, tant ils sont emplis d'allusions à l'actualité, et ils prennent un air d'abstraction, tant ils sont chargés de réalité passagère. On doit plaindre une comédienne qui se voit chargée de réciter cet illustre morceau.

Lorsque ce fut fait, le rideau s'abaissa et quand il se releva, la cour de Louis XIV avait disparu. L'atmosphère Saint-Cyrienne qu'elle avait évoquée se maintint tant bien que mal dans l'esprit des spectateurs, qui ressentaient une impression analogue à celles que procurent certains trucs de cinéma, — quand, par exemple, en approchant l'appareil de prise de vues de la scène à photographier, on fait disparaître le premier plan afin de concentrer toute l'attention sur un détail de fond qui va désormais prendre une importance essentielle et occuper à lui seul toute la surface de l'écran.

C'est ainsi que, le prologue étant dit, *Esther* occupa la scène entière. Les comédiens cessèrent d'avoir l'air de pensionnaires déguisées, et l'on ne se sentit plus dans une institution de demoiselles, mais dans un harem. Comme les points de vue changent aisément et comme la signification des œuvres se modifie elle aussi, suivant ce que l'on répand sur elle de lumière!

Le compromis où la Comédie-Française s'est arrêtée, comme à une solution, n'est d'ailleurs pas déplaisant. On peut la complimenter de cette restitution classique. Elle prouve par là que les théâtres qui remettent à la scène des chefs-d'œuvre de son répertoire ne réussissent pas entièrement à la battre sur son propre terrain.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henry Le Chatelier : *L'industrie, la science et l'organisation au vingtième siècle*, Dunod.

Henry Le Chatelier, qui vient d'atteindre sa quatre-vingt-cinquième année, est un savant considérable : successivement ingénieur en chef des mines, professeur au Collège de France, puis à la Sorbonne, il s'est beaucoup occupé des réactions chimiques qui s'effectuent dans l'industrie, ainsi que des alliages métalliques; c'est à lui qu'est due, pour une bonne part, l'introduction des mathématiques en chimie, et il a généralisé un principe de mécanique chimique, que l'on désigne souvent par son nom.

Il fit récemment trois conférences, qui ont paru en une plaquette de quatre-vingts pages sous le titre **L'industrie, la science et l'organisation au vingtième siècle.** Plaquette riche en enseignements de toutes sortes; plaquette qui fait autorité, lorsque l'auteur résume sa grande expérience, mais qui soulève de vives critiques, lorsqu'il se laisse aller à des affirmations péremptoires sur des sujets qu'il ne connaît que par ouï-dire.

Les savants sont les véritables créateurs de la richesse publique (p. 19), en entendant par *savants* les hommes qui ont consacré vingt ans de leur jeunesse à s'entraîner aux disciplines scientifiques (p. 25). Tout le monde peut faire de l'organisation empirique, mais l'organisation rationnelle n'est accessible aujourd'hui qu'aux ingénieurs, aux savants, qui ont reçu une éducation préalable suffisante (p. 79). Aussi le mouvement en faveur de l'organisation n'est-il encore qu'à ses débuts (p. 55). Pendant des milliers d'années, l'industrie a progressé du fait des recherches empiriques poursuivies par des techniciens, souvent même par de simples travailleurs manuels, et l'opinion publique se figure parfois que de nos jours l'industrie continue à se développer par les mêmes méthodes, par les tâtonnements de nombreux inventeurs. Rien n'est plus faux (1); aujourd'hui, le rôle des inventeurs est pratiquement

(1) L'auteur reprend ainsi les thèses qu'il avait développées dans *Science et industrie* (cf. *Mercure de France*, 15 mai 1925, pp. 186-189) : « Sur cent inventions, il n'y en a pas une qui ait le sens commun, et sur cent *bonnes* inventions, il n'y en a pas une qui profite à celui qui l'a faite... Les inventions ne sont pas un des éléments essentiels du progrès des sciences, elles sont seulement un témoignage de l'imperfection de nos méthodes de travail. »

nul, du moins celui des inventeurs non savants (p. 13). A part quelques fous — et, plus encore, quelques filous — personne ne parle plus de fabriquer de l'or ou de réaliser le mouvement perpétuel (p. 32).

L'époque à laquelle nous vivons restera célèbre dans les fastes de l'humanité par la magnifique floraison de la science et de l'industrie (p. 1) : en un siècle, nous avons fait cinquante fois plus de progrès que dans les cinquante siècles précédents (p. 5) ; bref, nous sommes au début d'une véritable révolution (p. 7).

Contre les dénigreurs systématiques de la science, Henry Le Chatelier est d'accord avec Paul Langevin et Albert Bayet (2) :

Les assassins se servent de couteaux et de rasoirs pour tuer leur prochain : on ne condamnera pas, pour cela, la fabrication et l'usage d'instruments aussi utiles... En étudiant l'amélioration des cultures agricoles, on a trop augmenté, dit-on, la culture du blé. Cela est possible, mais il fallait, en même temps que l'on perfectionnait la production, étudier les conditions d'échange des marchandises, régulariser les relations internationales, enfin moraliser les pratiques commerciales. Tout cela est bien du domaine de l'organisation (p. 56).

Malheureusement, l'auteur n'échappe pas aux passions partisanes, qui détonnent dans un exposé objectif :

La Franc-Maçonnerie a organisé d'une façon merveilleuse le pillage des richesses de la France. Kruger, Stavisky ont été de grands organisateurs (p. 56). En face de la corruption et de la démoralisation des démocraties modernes, on ne voit guère d'espoir d'échapper au retour de la barbarie en dehors d'une intervention énergique des Eglises chrétiennes (p. 3).

Que viennent faire la Franc-Maçonnerie et le président de la République Sud-Africaine (sans doute confondu avec le capitaliste suédois) ? Et il est curieux de faire profession de foi de cléricalisme (dans le bon sens du terme), lorsqu'on a écrit (*Science et industrie*, p. 24, Flammarion, 1925) : « Ceux qui croient au miracle ne l'ont jamais rencontré »... Serait-ce un acquiescement implicite au fameux : « La religion, c'est l'opium du peuple » de Karl Marx ?

(2) Dans l'ouvrage *La morale de la science*, édité par l'Union rationaliste et analysé ici-même (15 avril 1932, pp. 428-429).

Voilà un bel exemple de logique affective (3). Les critiques suivantes ressortissent à un autre chapitre : *l'insuffisance de documentation.*

1° La question du déterminisme. Après avoir écrit, il y a dix ans : « Nier le déterminisme, c'est nier la science », Henry Le Chatelier ajoute fort justement :

La croyance au déterminisme est la conclusion la plus importante de toute la science expérimentale (p. 31).

Mais il se contredit ensuite :

[Nous distinguons] la recherche scientifique proprement dite, qui étudie les phénomènes matériels soumis au déterminisme et l'organisation du travail qui étudie les actions des hommes (p. 69). L'organisation vise les actions des hommes, qui échappent au déterminisme par suite de l'existence du libre-arbitre, et aussi des hommes entre eux (p. 53).

L'auteur aurait bien dû se renseigner sur ce problème fondamental, dont Leibniz écrivait (1710) :

Nos actions dépendent de deux sortes de raisons : les unes sont les motifs conscients par rapport auxquels nous nous déterminons; les autres sont les dispositions inconscientes de notre caractère, qui nous poussent à l'action. En agissant, nous ignorons celles-ci, de là vient l'illusion d'une indépendance que nous n'avons pas (4).

Et bien des psychologues estiment à l'heure actuelle que le libre-arbitre est l'aspect subjectif, sous lequel le fatalisme de certains faits et le déterminisme des lois naturelles se présentent spontanément à nous (5).

Sans déterminisme, il n'y aurait pas d'organisation possible, non plus qu'un accroissement de « cordialité dans les rapports entre patrons et ouvriers (p. 58) ». Tout ce qu'on

(3) Qui aurait pu servir d'illustration à notre étude (Rieder, 1935) *La logique et sa caricature dans les questions actuelles* (*Mercure de France,* 15 août 1935, pp. 148-149).

(4) *Théodicée,* édition Gerhardt, VI, p. 130. Et le regretté Edmond Goblot précisait (*Traité de logique,* p. 366, Armand Colin, 1918) : « L'ambiguïté des futurs est toujours une apparence qui tient à ce que l'on fait abstraction de quelque circonstance déterminante. »

(5) Cf. F. Achille-Delmas et Marcel Boll, *La personnalité humaine* (6e édition, pp. 250-251, Flammarion).

peut déplorer — et chercher à combler — c'est l'*inévitable* décalage entre les sciences de l'univers et les sciences de l'homme.

2° Citons, au passage, des conceptions sommaires sur l'alimentation, notamment (p. 78) sur « la cuisson du riz » (Le Chatelier méprise les colloïdes, et les colloïdes se vengent...). Par ailleurs, j'avoue ne pas comprendre la suite de ses idées :

La majeure partie de nos dépenses culinaires ont pour but de varier notre nourriture et de la rendre plus agréable. Si nous consentions (?) à nous nourrir comme les chevaux, à manger tous les jours la même pitance, il en résulterait une économie notable. Il y a donc (?) intérêt majeur à apprendre à toutes les ménagères, surtout à celles des classes peu fortunées, à bien faire la cuisine (p. 77).

Insuffisance de documentation en hygiène alimentaire. J. A. de Loureiro lui répondait victorieusement par avance :

Il ne faut pas oublier qu'un animal n'est pas un four à calcination. Pour que les aliments soient brûlés, il faut que leur composition soit adaptée aux habitudes du tube digestif. Toute violence faite à ces habitudes se traduit non seulement par des troubles intestinaux, mais aussi par le refus de nourriture, qui va jusqu'à amener la mort par inanition (6).

3° La dernière critique est plus grave encore. Persistant dans sa négation systématique de la valeur des théories corpusculaires, que nous dénoncions déjà il y a dix ans, Le Chatelier parle de l'astrologie, de l'alchimie,... et ajoute :

Cette mentalité existe encore chez certains savants, qui se figurent avoir expliqué quelque chose, quand ils invoquent les couches doubles électriques, l'ionisation, les colloïdes ou l'activation, etc. (p. 27). La probabilité de voir mettre en défaut les lois de Newton et de Lavoisier n'est pas de l'ordre du milliardième (p. 38).

Ce qui supprime d'un trait de plume la relativité généralisée et les transmutations artificielles! L'auteur de ces négations verrait, dans un récent ouvrage (7), que les ondes de

(6) *Problèmes de l'hygiène alimentaire* (pp. 13-14, Hermann, 1934).
(7) Jean-Jacques Trillat, *La diffraction des électrons dans ses applications* (Hermann, 1935).

Louis de Broglie servent de base à une méthode *irremplaçable* pour connaître la structure superficielle des métaux...

Et l'on songe malgré soi à la boutade que Wilhelm Ostwald appliquait à l'illustre chimiste suédois Jacobus Berzélius (1779-1846) :

> Il eut le sort auquel n'échappent guère les savants de valeur, à moins qu'ils ne disparaissent prématurément ou qu'ils renoncent à temps à leur situation de directeur spirituel (8).

MARCEL BOLL.

(8) *L'évolution d'une science, la chimie,* p. 128, Flammarion, 1909.

SCIENCE SOCIALE

C. Bouglé : *Bilan de la Sociologie française contemporaine,* Alcan. — A. Birre : *Vers une République nouvelle,* Maison du Livre. — Mémento.

Le livre de M. C. Bouglé, **Bilan de la Sociologie française contemporaine,** est une précieuse mise au point d'un grand mouvement d'études qui se poursuit depuis longtemps, on serait tenté de dire depuis toujours puisque jamais les hommes ne se sont désintéressés de la sociologie; en effet si le mot est récent, la chose est ancienne, et les anciens justement ne l'ignoraient pas; mais c'est depuis une centaine d'années que des penseurs et chercheurs se sont plus spécialement attachés à ce problème des sociétés humaines, des civilisations. Le premier grand nom ici fut celui d'Auguste Comte qui, en édifiant sa tour scientifique à six étages : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, fut obligé de créer le mot sociologie pour le sixième, montrant par là que cette science nouvelle était pour lui l'ensemble de toutes les sciences humano-sociales, et au-dessus de ces six sciences positives il admettait une sur-science ou paracience, la morale, qui devait être la somme de toutes les spéculations idéales et dans laquelle, au soir de sa vie, il aurait pu placer la théologie, puisqu'il avait fini par admettre, avec son grand Fétiche, la légitimité de la théologie.

Après Comte, d'autres grands noms s'éclairèrent, parmi lesquels il faut citer Cournot, Tourville et Tarde, et la sociologie étant mise ainsi à la mode, ce fut, à la fin du siècle der-

nier, un grand bouillonnement d'études; quelques-uns des nouveaux chercheurs s'aiguillèrent sur de mauvaises pistes : ainsi ceux qui, prenant à la lettre une métaphore d'Herbert Spencer sur l'organisme social, abusèrent des analogies entre la biologie et la sociologie, ou encore ceux qui trouvant l'individuel trop rebelle aux classifications, voulurent trouver dans un social non individuel une base vraiment scientifique pour leurs recherches. Mais, maintenue dans de sages limites, cette étude du social avait de réels avantages et nous lui devons de nombreux, consciencieux et même précieux travaux.

Ce sont ces travaux que M. Bouglé nous présente dans cinq chapitres : Sociologie psychologique, ethnologique, morphologique, juridique et économique, et je regrette que le manque de place ne me permette pas d'en parler suffisamment, mais ceux qui liront ce substantiel bilan se rendront compte de l'étendue et de la variété de ces recherches qui font honneur à la France, presque tous les sociologues cités étant Français, en dépit de leurs noms à consonances étrangères.

Dans sa conclusion, l'auteur semble se demander quels sont, dans la tour Comte, les escaliers de communication entre l'étage Sociologie et la terrasse sous les étoiles Morale, et cette question est légitime. Assurément la science sociale a son indépendance et elle ne doit pas sacrifier le vrai à l'utile; mais le chimiste qui étudie un poison a le droit de dire que c'est un poison, et en somme de même Durckheim estimait que la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne devait pas fournir un point de direction aux sociétés; de même le grand Hauriou disait que le problème de la conduite dominait toutes les sciences humaines. Le vrai sociologue n'est pas celui qui étudie, même à fond, telles petites questions de salaires ou de clans ou de totems; à ces chercheurs de détail devrait être réservé le nom de sociographe, c'est celui qui voit de haut l'ensemble social et se préoccupe des progrès et regrès de la Civilisation. Or il est arrivé trop souvent que des auteurs de livres sociologiques se sont laissé dominer par des idées politiciennes et on est en droit de se demander si, quand il a introduit les « notions de sociologie appliquées à la morale et à l'éducation » dans

les écoles normales d'instituteurs, M. Paul Lapie n'a pas obéi à des préoccupations spécifiquement électorales; s'il en était ainsi, si les notions en question étaient données dans un certain esprit socialiste marxiste, on ne pourrait qu'approuver le mot de l'excellent Izoulet que cette introduction est le plus grave péril national que notre pays ait connu depuis longtemps.

Nombreux sont les ouvrages qui paraissent sur la réforme des institutions politiques, la plupart bien médiocres pour ne pas dire détestables, mais quelques-uns dénotant beaucoup de bon vouloir, de bon esprit et de sérieuse recherche du mieux. A ce groupe appartient le livre de M. A. Birre, **Vers une République nouvelle** dont le sous-titre est fort louable : *Principes d'une économie rationnelle dans une démocratie sans servitude et sans faiblesse.* L'auteur semble avoir de grandes ambitions, car il a loué, place Louvois, une petite boutique (je passe devant quand je vais à la Bibliothèque nationale) où il a établi la « permanence » de son parti qui a pris le titre de travailliste, titre un peu vague, et parti qui, dans le système que j'esquissais en ma chronique du 15 décembre, page 591, devrait rentrer dans une de mes seize cases (mais, à ce propos, à mon dossier de seize principaux partis, il ne serait pas impossible de joindre, par souci de loyauté, d'autres cases étiquetées de noms propres pour les électeurs qui préféreraient adhérer à un individu plutôt qu'à un groupe, à un individu indépendant des groupes, et ainsi pourrait-il y avoir des cases Clément Vautel, La Fouchardière, Servoingt, Joseph Barthélemy, et aussi A. Birre puisque ce nouveau venu semble désirer se séparer de tous les partis existants).

En quoi donc consiste le parti travailliste de M. Birre qui doit nous conduire vers la Terre promise? En un mélange de réformes juridiques qui sont souvent excellentes et de constructions économiques qui me semblent alors, je ne dis pas mauvaises, mais tout au moins discutables. Le droit au travail que proclame l'auteur dès ses premières pages est un principe qui peut devenir dangereux, il mène droit aux ateliers nationaux qui suppriment l'inconvénient des indemnités

de chômage, aumône parfois blessante si l'on veut, mais pour le remplacer par l'inconvénient pire d'un embrigadement propice à toutes les émeutes; beaucoup de gens ignorent que notre grande Révolution, à avenir hélas! terroriste, a eu pour origine les ateliers de charité que la Ville de Paris avait ouverts pendant le dur hiver 1788-1789 et qui avaient attiré dans la grande ville tous les rôdeurs de la généralité de l'Ile de France; sur 600.000 habitants que comptait Paris à l'ouverture des Etats généraux, il y avait 120.000 mendiants; et de même en 1848, ce furent les ateliers nationaux de Louis Blanc qui amenèrent les journées de juin. M. Birre s'engage également sur une voie difficile quand il parle de la fixation d'une échelle rationnelle des salaires; il n'y a pas jusqu'à ce mot rationnel qui ne soit suspect s'il s'oppose au mot naturel ou au mot scientifique. Par contre M. Birre a raison sur une foule de points de détail; par exemple sa proposition, page 60, que les Cabinets ne soient plus désormais renversés que par des majorités des deux tiers. Et surtout il est pleinement louable quand il s'élève contre les esprits sectaire et grégaire et contre la folie politicienne. Qu'il apprenne l'économie politique que personne ne sait aujourd'hui, en commençant par cette *Initiation économique* de Daniel Massé dont j'ai rendu compte ici autrefois, et une fois qu'il aura un terrain scientifique solide, il pourra construire!

MÉMENTO. — *Annales sociologiques* (Collection de l'Année sociologique), *Sociologie juridique et morale* (les autres séries étant générale, religieuse, économique et technologique). Ce premier fascicule comprend une étude de M. Albert Bayet, *Morale bergsonienne et sociologie* et une autre de M. Lévy-Bruhl sur *Une énigme de droit romain.* Suit une partie de critiques bibliographiques très riche, et qui constitue un excellent instrument de travail. — Henri Ducoulombier : *Nature et Communisme,* Imprimerie du Château-d'eau, 35, boulevard de Strasbourg. Un gros et dense volume qui traite de nombreuses questions, à commencer par celle de l'inexistence de Dieu et de l'inexistence de l'âme, deux vérités absolues pour l'auteur, jusqu'à la condamnation du triumvirat du crime : Amérique, Angleterre et France. Que dire? Que dire? Ceci, tout au moins que quand on écrit un livre de 30.000 lignes, il est bon de faire suivre la dernière d'une table des matières. Ceci aussi

est une vérité absolue. — Georges Robière : *Incompétence ou trahison,* Editions René Debresse. Trois parties : La crise est-elle voulue? Les principes de la science et de la technique future. Les opinions célèbres sur l'équilibre économique. Ici, du moins il y a des opinions sensées. Quant au livre lui-même il n'est qu'un tissu d'insanités. Suspendre l'étalon-or autant vaudrait suspendre le mercure dans les thermomètres, et avec l'étalon-coquillage, n'aurions-nous par les mêmes difficultés à résoudre? — Jacques Duboin : *En route vers l'Abondance,* 2 volumes, Collection de la Ligue du droit au travail, Editions Fustier. L'auteur a été sous-secrétaire d'Etat au finances, ce qui ne prouve pas qu'il est bon financier, mais implique qu'il est strict politicien; et il nous apprend que son livre, en effet, a été écrit à la demande du parti radical et radical-socialiste; accordons qu'il a été écrit même sous la dictée du parti en question. — René Maublanc : *La philosophie du marxisme et l'Enseignement officiel,* Cahiers de Contre-enseignement prolétarien, Bureau d'éditions, Paris. Puisque l'auteur est agrégé de philosophie, il devrait apprendre la logique grammaticale à son éditeur. Le titre des Cahiers dit exactement le contraire de ce qu'il voudrait dire. — Jules Guesde : *Le Collectivisme par la révolution, suivi de Le Problème et la solution,* Bureau d'édition. Réédition d'une plaquette écrite en 1879. La Sience sociale n'a rien à voir dans ces vieilles billevesées. — V. I. Lenine : *Friedrich Engels,* Bureau d'éditions. Publié pour le 40e anniversaire de la mort d'Engels, l'ami de Karl Marx, décédé à Londres en 1895. Intéresse les dévots marxistes. — Maurice d'Alta : *La faillite de la loi du travail et ses conséquences,* Maurice Lamartin. Bruxelles. « L'action des spirigènes sur les stalotes, c'est-à-dire des inventeurs sur les simples mortels (il fallait le savoir) verra son aboutissement réalisé par la rente vie basée sur l'étalon des besoins vitaux, et cet affranchissement du nécessaire anoblira le travail, lequel devenu facultatif restera l'apanage de ceux qui viseront les sphères souverainement séductrices de l'utile et de l'agréable. » Il fallait également le savoir. — La *Revue des Etudes coopératives* contient un bon article de M. Bernard Lavergne sur *La théorie psychologique des crises.* — La *Revue de l'Alliance nationale* publie sa très intéressante statistique de démographie internationale donnant les taux comparés en 1934 des natalités par mariage : France 2,2; Grande-Bretagne 1,8; Allemagne (avant la guerre 3,4; chiffre actuel non donné); Italie 3,1; Espagne 4,3; Russie (chiffre inconnu); Japon 4,3. Le taux le plus élevé serait celui du Mexique, 7,7 mais les statistiques sont-elle bien tenues là-bas? l'Argentine n'a que 4,1. — *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, continue à être une riche

mine de renseignements variés. Russie soviétique : Salaire maximum de l'ouvrier 200 roubles par mois; kilogramme de beurre 30 roubles, de fromage 50 roubles. — France : baisse du tonnage marchandises : dans les ports 51 millions de tonnes en 1933, 45 en 1934. — Baisse des constructions navales : 199.000 tonnes en 1931, 49.000 en 35. — Effets du retour des Chambres. Avant le 1er novembre : Rentrées d'or, 1.140 millions; excédents de dépôts : Caisse d'Epargne, 127 millions; hausse des rentes 3 % :84.97; baisse du taux de l'escompte 3 %. Après le 1er novembre, en quinze jours : Sorties d'or, 2 milliards. Retraits de dépôts, 211 millions; baisse de la rente, 73.60; hausse de l'escompte 4 % (aujourd'hui fin décembre 6 %. — Le numéro du 29 novembre, très documenté, est consacré à la dévaluation du franc belge, désastreuse pour la Belgique, ce pourquoi : nos boursicotiers la demandent pour la France. — Russie : le rouble est stabilisé à 3 francs. France : Budget 1934 voté 50 milliards, réel 58; recettes fiscales escomptées 40, réelles 34. Bilan du Communisme depuis 1918 dans le monde, voir le n° du 13 décembre. — Dans l'*Action contribuable*, 37 rue de Liége, d'autres chiffres instructifs mêlés à des considérations doctrinales sur le corporatisme, etc, à mon avis, discutables. — La *Rénovation française*, 22, avenue de l'Opéra, paraît depuis novembre sous la direction de Maurice Beauchamp, et sert d'organe à un groupe d'anciens combattants s'occupant d'études théoriques et de réalisations morales, à la différence des Croix de feu qui visent des buts d'action pratique. — Espé de Metz dans le *Lieu de Genève* rappelle que la Chambre des députés a voté à l'unanimité 8 juin 1935 une invitation au Gouvernement de saisir la Société des Nations de la question des Lieux de Genève ou territoires de refuge pour les populations civiles en cas de guerre. Qu'a fait le Gouvernement? et que fera la Société des Nations?

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

P. N. Ure : *Aryballoi and Figurines from Rhitsona in Boetia*, Reading University Studies, Cambridge Uiversity Press, 21 pl. en héliotypie, gr. in-8°. — Alexandre Bessmertny : *L'Atlantide. Exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide*, trad. et av. pr. du Dr F. Gidon, prof. à l'Université de Caen; Payot, ill., in-8°. — P. Saintyves : *Corpus de Folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises*, tome II; E. Nourry, gr. in-8°. — Bernard Marque : *Pour l'identification de Gergovie;* Tulle, Impr. Juglard, in-8°, plans.

La description monographique des **Aryballes et figurines de Rhitsona en Béotie** rédigée par P. N. Ure dépasse largement le cadre classique courant; car dans ce cimetière ont

été découvertes en énorme quantité des poteries des types les plus archaïques, quelques-unes très proches par leurs formes et leurs décors de la poterie préhistorique. Les tombes les plus anciennes datent du VIIIe siècle av. J.-C. et le cimetière a été utilisé jusque vers la fin du Ve; leur état de conservation a permis de serrer de plus près les problèmes chronologiques. Un autre fait important est que chaque tombe n'avait été utilisée qu'une seule fois et ne contenait qu'un seul squelette, de sorte que l'on est certain que les poteries découvertes dans la tombe sont bien contemporaines du défunt.

Le mode de sépulture était le simple ensevelissement dans le trou creusé en terre à la période la plus ancienne; il semble y avoir eu parfois un cercueil en bois. Le type suivant consiste en dalles de pierre; le plus récent est celui du grand vase ou pithos. Pourquoi ces changements de mode? Correspondaient-ils à des changements dans les concepts eschatologiques?

Les descriptions détaillées des divers types de poteries et de leurs décors, illustrées par des planches vraiment admirables, seront extrêmement utiles aux spécialistes et même à tous ceux qui s'intéressent aux civilisations du pourtour de la Méditerranée; car il est évident qu'à cette période archaïque existait déjà un mouvement commercial intense et que parmi les aryballes, les lécythes et les « bombylioi » découverts en Béotie, fort peu étaient de manufacture locale. Parmi ces productions faites sur place, il faut citer de petits chevaux, souvent avec cavalier, dont on peut discuter si c'étaient des jouets ou plutôt la représentation d'une divinité protectrice.

Les types céramiques classés par P. N. Ure ont été comparés ensuite (pp. 90-103) aux découvertes faites ailleurs en Grèce, en Asie Mineure, dans les Balkans, etc. On possède ainsi un répertoire qui représente pour les archéologues et les conservateurs de musées un gain énorme de temps. L'auteur a décrit avec le même soin d'autres trouvailles, de verre, de plomb, de fer, mais on n'a trouvé que peu d'objets en os. Ce répertoire sera utile aussi pour la comparaison avec les poteries trouvées sur le sol de la Gaule; grâce à lui, j'arrive

même à identifier certains types de l'Afrique du Nord berbère. Bref, c'est l'un des meilleurs traités de céramique archaïque que l'on possède.

§

Le volume sur l'**Atlantide** comprend deux parties : le texte de Bessmertny, traduit avec compétence par le docteur Gidon, et des annexes qui sont à mon sens bien plus importantes. L'exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide est bien fait, parfaitement impartial, et dénote chez l'auteur non seulement de l'érudition dans ce domaine d'études si touffu, mais aussi un esprit critique apte à mettre en lumière les points forts et les points faibles de chacune des hypothèses antérieurement proposées. Leur énumération serait fastidieuse; d'ailleurs les lecteurs du *Mercure de France* ont eu souvent l'occasion de lire des articles ou des notes critiques sur l'Atlantide.

Dans ses conclusions, où Bessmertny insiste avec raison sur le dualisme des conceptions relatives au prétendu continent disparu, l'auteur tend à ne regarder décidément le récit de Platon que comme un mythe et suit sur ce point Erwin Rohde. Il signale aussi combien le problème a réagi sur les divers cerveaux et propose d'appliquer à tout ce mouvement la méthode psychanalytique. C'est un fait que pour certains auteurs, je ne dis pas savants, l'Atlantide est devenue une véritable obsession, et que toutes les sciences ont été mises par eux à contribution d'une manière abusive, notamment la linguistique.

En somme, on savait déjà tout cela. Par contre, l'étude extrêmement poussée du docteur Gidon (pp. 204-218) apporte une contribution importante aux données connues. C'est une mise au point de ses travaux monographiques antérieurs sur les submersions irlando-armoricaines de l'Age du Bronze dans leur relation avec la tradition atlantidienne. L'auteur m'avait envoyé plusieurs de ses notices où j'ai eu plaisir à constater une application stricte de la méthode géologique, avec un usage normal de la préhistoire, mais aucune intrusion des rapprochements linguistiques sans frein, ni des

théories de la migration des Nordiques vers le sud. L'âge des submersions de la côte normande a pu être déterminé par l'étude de la flore. La conclusion générale des recherches du docteur Gidon, que l'Atlantide doit être cherchée au nord, en pays froids, me paraît valable; de même que le report du mythe de Platon à l'Age du Bronze, et non pas à des périodes géologiques incommensurables.

On trouvera de plus dans ce volume une note importante du docteur Marcel Baudouin sur les affaissements post-néolithiques du littoral du Bas-Poitou; un historique du mouvement des recherches atlantidiennes en France par celui qui le connaît le mieux, Paul Le Cour; enfin une traduction exacte des textes de Platon qui sont à l'origine de tout le problème. En relisant ces textes, je me trouve d'accord avec le docteur Gidon pour admettre que « le folklore atlantidien connu de Platon dérivait de plusieurs sources »; et aussi que les « béliers de mer » d'Elien étaient simplement des phoques et des morses du Groenland. On a aussi donné à la suite les textes de Strabon, de Diodore de Sicile, etc., une note critique sur le « rapport » de Paul Schliemann et une bibliographie choisie, largement suffisante pour attirer à cette recherche des adeptes nouveaux... auxquels je souhaite de n'y pas perdre la tête.

§

Le deuxième volume du **Corpus de folklore préhistorique** publié sous la direction du regretté Saintyves, débute par une utile bibliographie sommaire des travaux sur les bétyles, les haches-amulettes et les pierres de foudre, par ordre chronologique, que suit une longue étude, par Saintyves, sur les croyances de cette catégorie, avec textes grecs, latins, etc., classés par ordre de date; puis viennent les textes de 600 à 1550, ceux de 1550 au XIX[e] siècle, enfin le corpus des relevés dus aux préhistoriens modernes, beaucoup plus précis, non seulement en France mais aussi dans nos colonies. L'auteur a ainsi réuni tout (ou presque) ce qu'on a publié sur les pierres de tonnerre, les pierres magiques, les pierres médicales, les amulettes lithiques. Cette étude occupe les 294 premières pages du volume.

Puis vient une longue étude de moi (pp. 295-386) sur le folklore préhistorique de l'ancienne Savoie. Le reste du volume est consacré à des extraits divers relatifs à la Lozère, au Gard, à la Creuse, etc., et à un Index considérable des noms de personnes et de divinités, des noms de lieux et des matières. On peut évidemment classer aussi cet ouvrage dans la chronique de folklore, comme je l'avais fait pour le tome I; mais cette fois je désirais attirer sur lui l'attention des préhistoriens.

§

Le problème de l'**Identification de Gergovie** continue à attirer l'attention. Je ne sais si pendant l'été on a fait des fouilles et des découvertes nouvelles; en tout cas Bernard Marque, qui a acquis une compétence certaine pour tout ce qui touche la période de César en Gaule, et qui a étudié de près diverses citadelles (Magetobriga, Gordumna, Userco-dunum, etc.) a tenu à revoir les textes de près à la lumière de l'hypothèse nouvelle de Maurice Busset. L'auteur a d'ailleurs vécu à Clermont et n'y avait jamais entendu mettre en doute l'identification devenue classique.

En reprenant le texte de César, B. Marque est tombé sur l'expression *fossam duplicem* qui signifie évidemment un fossé (de largeur) double et non pas deux fossés, comme ont traduit les latinistes de Napoléon III et qui se dirait *duo fossas.* Stoffel, malgré ses recherches, n'arriva jamais à les trouver, mais seulement un petit fossé d'écoulement datant du XVIIe siècle. Mais Napoléon III passa outre.

De plus *Gergovia* ou *Kergobia* signifierait, selon B. Marque, *enceinte des forges;* mais à Merdogne on n'a pas trouvé de fonderie ni de scories.

Ces arguments ont été admis par Maurice Busset; on lira aussi comment M. Marque, Président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, se heurta à son tour à ce qu'il nomme « l'obscurantisme officiel »; je renvoie à la brochure pour les détails.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de la Corse : Bonaparte, objet d'un credo corse; le 21 janvier 1793 faillit voir *aussi* la mort du futur empereur des Français. — *Le lien* : un nouveau groupement littéraire : l'école du Lunain. — *La Phalange* vient de renaître ; elle rend hommage à l'Italie, exclut les Abyssins de la fraternité humaine, voit en Mussolini « un poète tout court » et publie un curieux poème de M. Charles Tillac. — *Le Feu* : extraits d'un poème de M. Pierre Jalabert. — Mémento.

M. Camille Pitollet a bien voulu m'adresser la **Revue de la Corse** où il a publié (n° de septembre-octobre) un article intitulé : « A propos de la reine Astrid et des Bernadotte. »

Le même fascicule contient le texte bien curieux d'une « profession de foi républicaine datée de 1797 » — véritable credo civique — rédigée en dialecte corse et dont voici la traduction :

Je crois en la République française une et indivisible, mère de l'égalité et de la liberté. Je crois dans le général Bonaparte, son fils unique, notre défenseur, qui fut conçu par le grand esprit patriotique, naquit d'une mère très pieuse, partit à travers monts et collines, fut persécuté par les tyrans, passa pour mort et enterré, descendit dans le Piémont, ressuscita en Italie, remonta jusqu'à Mantoue et réside en ce moment à la droite de Vienne, capitale de l'Autriche. De là il viendra juger les puissants aristocrates. J'ai foi dans la générosité française, dans le Directoire de Paris, la destruction des émigrés, la punition de la tyrannie, la résurrection du droit naturel de l'homme et la paix future.

Liberté, égalité.

En regard du verso d'où nous avons détaché ce qui précède, le recto suivant contient (d'après un article de M. J. Lemeunier dans le « Courrier de la Corse » du 3 août) l'écho ci-après selon quoi, le 21 janvier 1793, le même jour que mourait Louis XVI, le jeune Napoleone Buonaparte, commandant d'artillerie, a failli périr à Bonifacio sous les coups de mutins qui frappaient en sa personne un aristocrate :

On sait comment le malheureux empereur prit part à la malheureuse expédition de Sardaigne, en 1793, mal organisée et rendue difficile par l'insubordination des troupes, que l'on avait en partie recrutées parmi les révolutionnaires de Marseille. A Bonifacio, les marins de l'amiral Truguet se querellèrent avec les volontaires de Colonna-Césari-Rocca et en vinrent aux mains. Le commandant

Bonaparte voulut intervenir et les ramener au calme. Les mutins répondirent par le *Ça ira*, le traitèrent d'aristocrate, le frappèrent, et peut-être seraient allés plus loin si le procureur syndic Portafax, aidé de quelques concitoyens, ne s'était interposé. Ce jour-là, Bonaparte eut la vie sauve (21 janvier).

§

Mentionnons ici, d'après **Le lien** « organe spiritualiste mensuel », la fondation de « l'école du Lunain ». C'est un groupement littéraire. Ses membres l'ont baptisé en hommage à une « limpide et coquette rivière » qui coule en Ile-de-France et déjà est le nom d'une rue du XIVe arrondissement de Paris. Voici un extrait du manifeste des novateurs ou rénovateurs :

Les poètes d'aujourd'hui se réclament du concret, et des critiques ont parlé d'un nouveau réalisme poétique. Y a-t-il rien de plus « réel » que cette rivière?... Mais à ce réel vient s'adjoindre un ensemble de cryphine, de mythes et de rêves. L'onde est tout un monde. Un œil lyrique ne peut-il y plonger, en rapporter des richesses qui ne soient pas seulement des « liquidités »?

L'Ile-de-France ne fut-elle pas toujours une source d'inspiration, une terre propice à la légende, à l'héroïsme du cœur et de l'esprit?

Nerval, Baudelaire, Mallarmé répondent. Ces trois « phares » ne s'éteindront même pas avec les ténèbres! quels que soient les bouleversements de notre époque — car la vraie beauté demeure et continue de resplendir au-dessus des décombres.

L'Ecole du Lunain s'est formée pour grouper quelques poètes gardant leur caractère d'indépendance totale — uniquement soucieux de resserrer leurs secrètes affinités, de découvrir dans la production, un peu confuse du temps présent, l'œuvre marquée d'un authentique signe de poésie et susceptible d'une diffusion congruente par l'attribution d'un prix que les Lunaniens décerneront, chaque année, au plus digne d'entre les fils de l'immortel Mélégisène.

MARIUS RICHARD. ROGER LANNES.

LOUIS DE GONZAGUE FRICK.

JEAN GACON. JEAN LE LOUET.

P.-S — Les cinq se proposent en outre de publier un bulletin, d'organiser des manifestations d'un ordre particulier dont le programme sera soumis aux affiliés de l'Ecole du Lunain.

§

Le 15 décembre 1935 a vu renaître **La Phalange** sous la direction de M. Jean Royère qui l'avait fondée et la dirigea, huit années durant, à des fins poétiques. Ses buts n'ont pas varié : « La Phalange fut, est, sera la revue de la poésie », lisons-nous au dernier verso de la couverture rouge. Cependant, la revue renée paie un tribut à l'actualité politique par un « Hommage à l'Italie » où vers et prose prennent parti dans l'actuel conflit italo-abyssin, pour Rome contre la Société des Nations et contre l'Angleterre.

Selon son expression pittoresque, M. Jean Royère s'est placé « entre les pis de la Louve » pour composer ce numéro. Le poète nous invite à accueillir ces vérités qui lui sont magnifiquement personnelles et doivent à leur auteur une valeur lyrique et rien que lyrique :

Nous aimons la France parce qu'elle est le pays de quelques grands poètes. Or, la poésie, partout et surtout en France, est la fleur de la civilisation. La poésie, c'est la sagesse, la force, la vertu, la candeur, la beauté devenues verbe. Elle ne regarde pas obliquement du côté de Rome. Elle en sort. Les Sept Collines furent pour nous les Neuf Muses. Le Parnasse s'est expatrié avant de nous atteindre. Cette apologie est une évidence. La Louve est l'allégorie du poème payen. Au *fiat lux* du Monde chrétien et pour qu'il fût, le Christ illumina saint Paul et Mallarmé. L'Angleterre, la Russie, la Scandinavie, l'Allemagne, les Barbares d'autrefois, ne sont pas moins Italiens que l'Espagne, la France, l'Orient européen et les Amériques.

M. Armand Godoy signe avec M. Jean Royère, à propos des sanctions qui menacent l'Italie :

...un suprême appel à tous les poètes français pour défendre, dans la foi et dans l'amour, l'honneur de la France et la fraternité humaine.

Si « la fraternité humaine » commande de soutenir un pays armé à la moderne et qui, par la force, entreprend de conquérir des terres défendues par leurs habitants à peu près dépourvus d'armes, — cette fraternité exclut les Abyssins, catholiques, musulmans, nationaux d'un pays membre de la S. D. N. Pour quelle raison?

Il me paraît trouver la réponse à cette question dans ces quelques lignes de M. Godoy où l'on verra M. Royère fort heureusement cité :

Comme le dit quelque part Jean Royère, *les dialectes sont des Elfes qui attendent seulement le moment de prendre un corps, feux follets prompts à devenir des astres pour embraser l'horizon.* Oui, ce sont des cigales en marche vers le Soleil unique.

Un autre poète, Benito Mussolini, grand poète de l'action et poète tout court, voit juste quand il affirme, en exaltant la gloire du Saint des Saints, du plus pur des troubadours, Saint François, que la grandeur italienne est faite de cet amalgame miraculeux : *la simplicité d'esprit, la fièvre des conquêtes idéales et les vertus du renoncement et du sacrifice.* Il a, par là, défini la Poésie.

Appeler M. Mussolini « un autre poète » et par rapport au doux M. Jean Royère, c'est une gageure d'acrobate!

Cette chronique manquerait à l'impartialité, si elle ne signalait le bon résumé que fait M. Valéry Larbaud de l'action littéraire de la série 1906-1914 de *La Phalange,* et ne louait grandement M. Charles de Richter de son très émouvant article sur Ernest La Jeunesse, mort il y a vingt ans, qu'il montre sensible et douloureux, tel qu'il se montrait à de rares amis seulement et si supérieur à l'homme connu du Boulevard.

La partie poétique de la revue, étrangère au conflit italo-abyssin, assemble des pièces du meilleur aloi. Les plus originales sont, croyons-nous, la « Cosmogonie sentimentale » de M. Yves Gandon et ce bien curieux poème : « Les vieilles filles », de M. Charles Tillac, traité en eau-forte :

Les chaleurs de la nuit sont leur drame...
Mélo
Moderne : le plaisir sans témoin! — Leurs aïeules
Dorment... A la fenêtre, et folles d'être veules,
Leurs désirs leur font un halo.
Les chauds désirs de Juin qui gonflent les familles
Sans malice... L'Amour défaille à s'approcher.
Pourpre! Quel avatar lui permet de toucher
L'âme en velours des vieilles filles?...

*

Elles ont des soupirs qui disent le hasard
Des chasses dans Paris, et le mâle impossible...
Et leurs seins, peu connus, disent l'horreur des cibles
Vierges du plomb qu'a le regard...
Un élan, quelquefois : aux étoiles qui rient
Elles s'offrent, en leur gaine de faille, avant
De tenter pour leur songe, aux coussins du divan
Harassées, le *hara-kiri!*
Mortes-vives par le vouloir et par la chair,
O filles! — La nuitée est l'asile des bêtes :
Mais vous, elle vous cripse en l'effroi que vous êtes.
La sulfureuse nuit d'éclairs!
Donne-leur ton baiser d'apaisement : il rôde,
Vers les foins et les blés, Dieu! jusqu'aux nécropoles!...
— Et que sur leur balcon les bacchantes moins folles
Eteignent leurs yeux d'émeraude!...

§

Le Feu (15 novembre) contient un poème de M. Pierre Jalabert que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. Il chante Marseille sur un rythme vif, sûr, et par des couleurs vraies, en même temps qu'il évoque les pays d'au delà le château d'If et aux quatre vents des mers — avec un particulier bonheur :

Dans Marseille où le Vieux-Port
Est la perle d'un décor
Fait de toiles et de tuiles;
Où coureuses d'horizons,
Les barques, sœurs des maisons,
Rêvent sur les eaux tranquilles;
. . . .
Dans Marseille où, nuit et jour,
La gaieté mène l'Amour
Et l'entraîne dans sa ronde;
Où — creuset de l'Univers —
Se mêlent en flots divers
Toutes les races du monde;
Sur ses quais où les rayons
Nimbent d'or les pavillons
A la cime des mâtures;

Devant tous ces yachts épars
Comme on rêve de départs
Et de belles aventures
Vers ces plages du Levant
Ou ces « Iles sous le vent »
Philtres de quels sortilèges
Si mystérieux, qu'épris
De leurs charmes, nos esprits
Sont esclaves de leurs pièges !
Sous leurs ciels, lourds de parfums,
Quels bonheurs aux temps défunts,
Nous aurions connus peut-être
Dont nos âmes, en secret,
Se lamentent du regret
De n'avoir pu les connaître...

. . . .

Grèves, ceintes de palmiers;
Forêts aux vierges cimiers
Sous les flammes des tropiques;
Bleu collier des Archipels;
Qu'ils sont tristes vos appels
Dans nos cœurs mélancoliques !...
Et je songe à vous, Bateau,
Que peignit l'art d'un Watteau;
Où l'Amour, dans le mystère,
Préside aux embarquements
Et guide les chœurs d'amants
Vers l'éternelle Cythère.

§

Mémento. — *Les feux de Paris* (n° 1 daté du 12 décembre) « placeront sous leur signe astral l'actualité d'un âge et ses franchises ». On ne saurait plus clairement exposer ses buts. MM. Max Jacob. Jean Fraysse, Roger Lannes et Jean Le Louet, donnent des poèmes. Celui de M. Roger Lannes s'inscrit entre ces deux vers :

La mort des enfants les atteint par le sexe.

. . . .

La Naine de la Tour et Max loué par maxime.

La Revue Hebdomadaire (14 décembre) commence « Journal d'un curé de campagne », roman de M. Georges Bernanos.

Hippocrate (décembre) : « Solomonie la Possédée » par M. Alexei Remizow. — « Pensées inédites » de Léon Tolstoï.

Revue des Deux Mondes (15 décembre) commence « La dame de l'ouest », roman nouveau de M. Pierre Benoit, et « La vie à Paris pendant la Révolution », par G. Lenôtre. — Correspondance de Liszt avec ses filles Blandine et Cosima.

Revue de Paris (15 décembre) : « Journal d'Amour » de Louise de Hompesch que présente M. J. de Lacretelle. — « Alexandre Ier et Wilson » par M. Robert de Traz.

L'Alsace Française (10 décembre) : « Le G^l^ Kellermann » par M. Georges Bergner.

Commune (décembre) : « Hommage à H. Barbusse » par M. Jules Romains. — « Les propos de Table de Beethoven », par M. Romain Rolland. — Un étonnant poème de M. Rico : « Bucoliques ».

La Revue universelle (15 décembre) : « De Van Eyck à Bruegel » par M. L. Rebatet.

Le Trésor des Lettres (1er décembre) : « Quelques vers inconnus de Jean Moréas » publiés par M. Fernand Demeure. — « Beyle et sa sœur Pauline » par M. A. Clot.

Europe (15 décembre) : Le XIXe siècle », par J.-R. Bloch. — M. Aragon : « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature ». — Lettre brève à un ami sur la poésie », par M. J.-R. Bloch. — M. J. Guéhenno : « Le dernier Sage » (Anatole France).

Crapouillot (décembre) : « Histoire de la IIIe République », 3e fascicule qui traite du régime, de « la Séparation » au 11 novembre 1935.

La Revue Mondiale (10 décembre) : M. D. Mériel : « De l'hypocrisie en science économique ». — M. G. P. Dhas : « Propagande anti-française »

Atlantis (décembre) : « L'Allemagne et l'Atlantide » par M. Paul Le Cour. Du même : « Ethiopie et Italie ou David et Goliath ».

Les Primaires (décembre) : fin de « Phobie du bleu », par ***.

Le Mois (novembre à décembre) : *** : « La poésie japonaise, ses tendances, ses maîtres actuels ».

Les Marges (10 décembre) : « Alfred Vallette » par M. Eugène Montfort qui rend à notre ami regretté cet hommage : « c'est une belle et honnête figure qui disparaît, un homme comme en notre époque brutale on n'en reverra plus ». — « Poèmes de la princesse Chou » par M. Tristan Klingsor.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

En marge d'un rapport de M. René Doumic sur les prix de l'Académie française; le cinquantenaire du Symbolisme et du vers libre (*le Journal des Débats*, 20 décembre). — Epitaphes de mardi-gras (*les Nouvelles Littéraires*, 7 décembre). — En marge d'un discours de M. André Chaumeix sur les prix de vertu; le diable, les *gangsters* et les enfants martyrs (*le Journal des Débats*, même date que plus haut).

Ce n'est pas tous les jours que la vertu et la littérature se marient. Une fois l'an la vierge sage et la vierge folle voisinent. L'Académie française les reçoit, les complimente à travers deux discours, et les renvoie au *Temps*, ou aux *Débats*, où elles n'occupent pas moins de deux pages. J'ai sous les yeux **le Journal des Débats.** Un « papillon » rappelle que la séance publique annuelle de l'Académie française a été l'occasion, pour M. René Doumic, secrétaire perpétuel, de donner lecture de son rapport sur les concours littéraires de l'année 1935; pour M. André Chaumeix, directeur, de prononcer le discours d'usage sur les prix de vertu. Soit deux bons morceaux d'éloquence, et on ne trouverait à cela rien à redire, si un passage du discours de M. René Doumic ne surprenait.

Parlant du prix de poésie appelé prix du Budget dont M. Edmond Rocher, par ailleurs membre de l'Académie Montaigne, est le bénéficiaire, M. René Doumic a dit :

> M. Edmond Rocher, dans un beau poème : *Ici vécut Ronsard*, a célébré celui dont il fut un fervent disciple et un familier. A son école il a appris cet art de l'alexandrin classique dont on s'efforce aujourd'hui, non sans succès, de désorganiser la puissante et souple harmonie.

Le Symbolisme a cinquante ans (1). Il y a un demi-siècle que Rimbaud, — le Rimbaud des *Illuminations* — M. Gustave Kahn, M. Edouard Dujardin — dont le prix Lasserre couronnait l'œuvre récemment — dotaient la poésie française du vers libre. Rimbaud cassait les vitres, Dujardin, Kahn ouvraient

(1) « Nous avions débuté aux environs de 1886, » écrit M. Edouard Dujardin dans un article du *Mercure de France* intitulé *la Vivante continuité du Symbolisme* (1er juillet 1924), et de fait, c'est dans la décade qui suit cette date que se sont révélés la plupart des poètes dont les noms restent attachés à l'histoire de la grande Renaissance lyrique de la fin du XIXe siècle. » (*Le Symbolisme*, par John Charpentier, 1927.)

les fenêtres. Toute ceinture dénouée, la Muse respirait, ne disons pas mieux — quoi de mieux qu'un vers de Racine, un sonnet de Heredia, un poème d'Hugo? — mais autrement, mais selon une expression, un souffle nouveau. Le vieil alexandrin, les reins rompus, s'en allait tout disloqué — à peine tenait-il sur ses pieds — pour un temps. Non pas qu'on cessât de faire des vers de douze syllabes — et des vers de huit, de six syllabes. D'excellents poètes continuaient d'œuvrer entre le dictionnaire de rimes et une arithmétique. Mais le vers libre se taillait sa place dans l'histoire des lettres. Cinquante ans ont passé et *l'Hiver qui vient* d'un Jules Laforgue :

> Blocus sentimental! Messageries du Levant!...
> Oh, tombée de la pluie! Oh! tombée de la nuit,
> Oh! le vent!...
> La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
> Oh! dans les bruines, toutes mes cheminées!...
> D'usines!...

n'a pas fini de secouer notre sensibilité, de ravir, fût-ce par le moyen d'une séduction amère, telle jeune femme dont la grand'maman était pareillement ravie par Musset. Cependant M. René Doumic date d'*aujourd'hui* la grande offensive contre l'alexandrin, contre le vers régulier.

J'entends bien qu'en disant *aujourd'hui* M. le secrétaire perpétuel n'a pas voulu désigner, au pied de la lettre, ni la journée du 19 décembre où il prononçait son discours, ni l'année qui vient de finir, ni même — faisons la part large à cet *aujourd'hui* — les années qui ont suivi l'armistice. Mais le Symbolisme atteint à son cinquantenaire, mais cela fait cinquante ans que le vers libre a permis à Verhaeren, à Gourmont, à M. Vielé-Griffin, à M. Henri de Régnier — à ne nommer que les premiers, et fussent-ils revenus, comme c'est le cas pour certains, au métier, soucieux peut-être de démontrer que vers libre n'est pas impuissance — de s'exprimer, et *aujourd'hui* ne peut prétendre à couvrir un demi-siècle de poésie sans entraves, des essais de Marie Krysinska aux fresques de M. Paul Claudel.

Mais si, par là, M. René Doumic est bien près de nous contrister, ce : *non sans succès*, d'autre part, la réserve et

ensemble la louange incluses dans ces mots, ne sont pas éloignés de nous procurer un vif plaisir. Relisons : « ... *cet art de l'alexandrin classique dont on s'efforce aujourd'hui, non sans succès, de désorganiser la puissante et souple harmonie* ».

Si *aujourd'hui,* historiquement, est regrettable pour qui veut voir là un signe de méconnaissance envers le Symbolisme et ses chefs-d'œuvre, *non sans succès,* par contre, dit clairement qu'aux yeux de M. le secrétaire perpétuel l'offensive contre l'alexandrin a été marquée d'une naissance de beaux talents. Or il est bon que ceci soit dit à l'Académie. Avec M. Henri de Régnier, le Symbolisme était entré chez les Quarante. On ne serait pas surpris que M. Georges Duhamel — qui a fort bien défini, dans *les Nouvelles Littéraires* comme à l'Hôtel de Massa, l'esprit d'association — on ne serait pas surpris, disions-nous, que le directeur du *Mercure de France* ait dans son discours de réception un salut pour le cinquantenaire du Symbolisme (2).

§

Il a pu arriver à Alfred Vallette d'écrire qu'il ne croyait pas à l'avenir du Symbolisme. Les tables du *Mercure* — et on n'oublie pas les éditions — attestent que le Symbolisme, — ainsi le Romantisme dans le gilet rouge d'*Hernani* — a trouvé dans la robe mauve du *Mercure* son vêtement, sa parure, bref de quoi paraître honorablement dans le monde. Remy de Gourmont (qu'on ne saurait se passer d'invoquer, théoricien et illustration) a noté dans ses *Souvenirs du Symbolisme :* « ... à mesure que les fascicules du *Mercure* augmentaient de poids, sa physionomie se modifiait. Vers 1895, après cinq ans, au milieu de cinquante autres revues ou gazettes, écloses à ce soleil, maintenant un peu refroidi, le *Mercure* est la concentration sinon la synthèse de la littérature nouvelle. C'est là qu'on la cherche, avec un peu d'hésitation, et

(2) Doit-on préciser que le Symbolisme allait au delà d'une question de forme, et que le plus symboliste peut-être des poètes, Mallarmé, écrivait selon l'esthétique parnassienne; que si Rimbaud, dans les *Illuminations,* annonce le vers libre, *le Bateau Ivre* est composé d'alexandrins.

c'est là qu'on la trouve. » Aussi, lisons-nous, à Bagneux, cette inscription :

ALFRED VALLETTE
1858-1935
Fondateur du « Mercure de France »

nous ajoutons, mentalement :

Mainteneur du Symbolisme.

Mentalement, car la pierre des jardins du souvenir n'est pas faite pour pareil titre à la reconnaissance des poètes. Moins encore l'épitaphe, peut-on dire plaisante, qu'Alfred Vallette rédiga sur un feuillet de papier jaune, il y a une dizaine d'années, et que M. Léon Deffoux a citée ici même :

Ci-gît qui fut un esprit sage :
Il ne fut donc pas écouté
Et ne laissa dans la cité
Nulle trace de son passage.

Ce mardi-gras 16 février 1926.
A. VALLETTE

M. Pierre Lagarde, dans les **Nouvelles Littéraires,** ajoute :

Il existe un second feuillet jaune, que j'ai également sous les yeux. Une épitaphe encore, de quatre vers, composée le même jour, au même endroit, et qui semble une immédiate réplique. Une épitaphe écrite peut-être avec le même crayon.

Et j'imagine l'admirable écrivain de *la Tour d'Amour* et du *Meneur de Louves,* éclatant d'un rire un peu féroce en l'écrivant :

Ci-gît un cerveau des plus fous
Qui fut, sur terre, un grand sauvage,
Mais il valut celui d'un sage
Aussitôt qu'on l'eut mis dessous.

Ce mardi-gras 16 février 1926.
RACHILDE

Voilà un mardi-gras où la mort avait pris le masque. Et n'est-ce pas de la mort que M. André Chaumeix disait dans son rapport sur les prix de vertu :

Il lui arrive de déranger l'ordre accoutumé des petites affaires humaines. Elle a de l'emportement dans sa douceur tenace. Elle peut paraître déraisonnable, comme si, dans notre planète si riche d'incohérences, le train habituel des choses était raisonnable. Elle est imprudente. Elle a l'air de tenter l'impossible. Et finalement, c'est elle la victorieuse...

A la vérité, c'est la vertu que M. André Chaumeix a ainsi définie dans son rapport. Victorieuse, sans doute. Il arrive un instant où le pécheur le plus complètement installé, croyait-on, dans ses vices, est las, est fatigué de faire le mal. C'est la punition terrible de Satan, parbleu! qu'un Dieu non dépourvu de malice l'ait obligé à ne pas se débarrasser du poids de ses exécrables inventions. Ayant, sur le seuil de ce paradis artificiel qu'est l'Enfer, laissé toute espérance de s'amender jamais, Satan, le pauvre, brûle du désir de s'épurer. Il est hanté: « L'azur! l'azur! l'azur » La fièvre des saints les plus ardents à bien faire le consume. Les songes troubles de ses nuits sans réveil le laissent haletant au pied d'un confessionnal toujours vide. Une robe se devine-t-elle, il s'accroche, et sa main griffue ne découvre que sa maîtresse. Nul dans son monde ni dans l'autre qui accepte d'ouvrir l'oreille à ses péchés; son gémissement qui réjouit les putains dans leurs embrasements ne touche pas la Vierge; demande-t-il S. V. P. il n'obtient pas la communication. Il a beau, étant le diable, avoir des relations partout, ses fautes sont le fardeau dont on ne le délivrera pas, et il peut en appeler aux immortels : les prix de vertu ne sont pas pour lui.

§

Il est le père, pourtant, d'une famille nombreuse. La grande famille des criminels quotidiennement appliqués à fournir à la presse un plein jet de copie rouge. Famille qui n'est peut-être pas plus étendue qu'à toutes les époques, mais elle s'est enrichie d'étranges vocables. Les *apaches* n'amusaient plus. Les *gangsters* habillent mieux, qui éventrent des boutiques, pillent des hôtels, font un carton sur la personne du patron du bar, jouent du *pétard* (fini de dire *browning*), disparaissent en deux bonds, laissent morts et blessés dans

leur sillage, demain cambrioleront l'Elysée, violeront la Tour Eiffel et détourneront la Seine, ou la Bourse, de son cours... La presse les tient pour capables de tout, et elle les rend capables de tout en effet, car dès l'instant où ce mot : *gangster*, a franchi l'Atlantique, est accueilli, est lancé, enfin est à la mode, les *gangsters* se multiplient. Ils sont à Saint-Denis, ils sont à Montmartre, une vieille toquée et son crétin de fils, s'ils ravissent à un docteur — histoire marseillaise — son petit Claude (mettent le môme au régime des bananes et lui procurent, té, un chien en peluche!), sont promus *gangsters*. Ils sont de l'école des bandits qui avaient enlevé le petit Lindberg. L'importance donnée au rapt de celui-ci, dans les journaux, leur a inspiré leur méfait. Demandons une nouvelle fois que la vertu ne soit pas seulement l'objet d'un discours à l'Institut, insistons pour qu'on mette en avant les honnêtes gens, de préférence aux chenapans. On ne recherchera jamais assez les bourreaux d'enfants, mais a-t-on mesuré de quel supplément de supplices, de quelle double ration de sévices est gratifié le gosse souffre-douleurs quand ses tourmenteurs lisent, avec toutes sortes de détails, qu'on a arrêté un père, une mère indignes? « Tiens, salaud, ce n'est pas toi qu'on repérera dans le placard où je te tiens enfermé, où je te tue, comme je veux, au compte-goutte, au jour le jour, et voilà pour t'apprendre! » La ceinture siffle, la boucle de fer s'abat sur la jeune chair émaciée, le sadique a passé sa colère — sa peur des gendarmes — sur la victime... Cette question des enfants martyrs, entre toutes est pénible. M. Clément Vautel écrit dans *le Journal :*

Il y en a, hélas! mais y en a-t-il vraiment tant que ça?

Quand il n'y en aurait que cent, ou dix, quand il n'y en aurait qu'un, les plaintes qu'on n'entend pas, les larmes qu'on ne voit pas, la torture qu'on ne peut pas arrêter, nous hantent. Je ne souris pas de cette parole, que me disait une dame, esprit sensible : « J'ai lu bien des fois dans les églises : *Souvenez-vous qu'il meurt sur cette terre des milliers de personnes chaque jour*. Je dois l'avouer, cela ne m'émeut pas. Nous y passerons tous. Mais je ne puis penser sans angoisse aux enfants que des monstres, des fous, des parents

tiennent dans leurs griffes et déchirent. Cette pensée, ces images me minent. Je ne peux plus dormir. »

Aux journaux de ne pas accroître, imprudemment, avec le mal, nos cauchemars. Je voudrais, dans des cas de ce genre, qui, s'ils sont, par bonheur, découverts, ne gagnent rien à être étalés, je voudrais que le *Syndicat des Journalistes* prononçât le huis-clos. Et qu'une campagne de presse, menée en sous-main, une campagne muette mais agissante, démasquât les marquis de Sade en pantoufles, délivrât l'objet de leurs perversions, — sans conséquences pour les victimes encore ignorées. Quant à espérer qu'il soit possible d'amener par la voie de bons conseils les bourreaux à redevenir autre chose que d'affreux malades!... Le diable est leur Bon Dieu et ils valent moins que lui. Un cliché absurde leur reproche de ne pas se montrer humains. Raisonne-t-on avec la bête quand la bête est un homme?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Les Fêtes du peuple : Hommage à Albert Doyen. — Concerts Colonne : *Pamir,* de M. Claude Delvincourt. — Reprise de *La Flûte enchantée* à l'Opéra. — *Au soleil du Mexique,* au Châtelet.

Le bel hommage rendu à leur fondateur **Albert Doyen** par les *Fêtes du Peuple* a pris une forme émouvante et parfaitement digne du musicien disparu. J'y reviendrai dans une prochaine chronique, car je ne veux point écourter ce qu'il convient de dire à ce propos. Bornons-nous aujourd'hui à enregistrer la réussite de cette manifestation, à laquelle les paroles émues de Georges Duhamel — lues par Mme Blanche-Albane Duhamel — ont donné tout son sens.

§

Un nouvel exemple du préjudice que cause à la musique le défaut d'entente entre les associations symphoniques nous a été donné l'autre dimanche. Vers cinq heures, trois œuvres importantes ont été jouées en première audition, au Châtelet, Salle Gaveau et Salle Pleyel. Déplorable, malfaisante et, il faut bien le dire, volontaire et opiniâtre erreur : *perseverare diabolicum.* On se plaint, à juste titre, du peu d'empresse-

ment du public; on tire argument de ce peu d'empressement pour jouer sempiternellement Wagner au concert (où il n'a que faire puisqu'il a écrit pour le théâtre). Et les quelques amateurs de nouveautés, d'imprévu, qui existent dans Paris, on les oblige à se diviser, comme si l'on n'avait d'autre souci que de faire pièce à la société voisine en lui ôtant quelques auditeurs! Que tout cela est donc mesquin! Pourquoi refuser d'appliquer le remède, le seul remède qui puisse guérir ce mal, et que M. Albert Wolff a indiqué? Pourquoi demeurer des semaines entières sans afficher une seule œuvre nouvelle, et puis, un beau dimanche, faire éclore tout soudain trois ouvrages inédits, à la même heure et en trois salles éloignées? M. Paul Le Flem, dans son article de *Comœdia,* a dit là-dessus les choses les plus sensées; mais le bon sens ne semble point ce qui compte le plus dans l'affaire: « Est-ce que trois ou quatre coups de téléphone, écrit M. Le Flem, n'auraient pas évité cette regrettable dispersion qui entraîne l'absence des critiques? Quand, dans le monde des théâtres, surviennent de telles coïncidences, on tente un arrangement, et l'on s'engage sur le terrain des concessions. Dans la musique, on s'ignore. Un programme de concert s'établit dans l'absolu. Tant pis pour le voisin. Les victimes? toujours les mêmes : les compositeurs, déjà peu gâtés par leur époque et par le peu de publicité qui leur est faite, et qui méritaient un meilleur sort, même si le génie n'a point visité leurs productions... »

Ne pouvant me trouver à la fois salle Gaveau, au Châtelet et salle Pleyel, j'ai dû me résoudre à choisir. Et je supplie qu'on ne voie pas dans mon choix quelque indifférence pour ceux que j'ai dû, bien à contre-cœur, renoncer à entendre. Je ne parlerai donc que de l'œuvre nouvelle de **M. Claude Delvincourt,** *Pamir,* une suite d'orchestre en quatre parties, donnée par les Concerts Colonne. Encore que cette suite fût tirée par le musicien de la musique écrite pour un film rapportant les principaux épisodes de la *Croisière jaune* à travers le continent asiatique, elle ne garde point ce décousu, ce papillotement qui est presque une nécessité pour une partition où l'enchaînement des images oblige de passer brusquement d'un sujet à un autre, d'un épisode gai à une idée

triste; l'incohérence qui en résulte d'ordinaire ne se remarque point quand elle est justifiée par la projection des images visuelles. Mais au concert, sans écran, il est rare qu'une telle musique puisse s'écouter sans peine. Celle de M. Claude Delvincourt échappe à ce reproche. Je ne sais si l'auteur a fait subir à sa partition de gros remaniements. L'essentiel est qu'il en ait tiré une œuvre durable et dont il aurait fort bien pu ne point nous dire qu'elle venait d'un film, une œuvre qui est un chef-d'œuvre du genre. Musique descriptive? certes, mais comme le sont *La Mer* de Debussy ou la *Rhapsodie espagnole* de M. Maurice Ravel, musique pittoresque, c'est-à-dire qui peint à l'aide de thèmes judicieusement choisis et d'une orchestration joliment colorée, mais musique plus encore évocatrice, car elle laisse la place au rêve, n'impose à l'esprit que juste assez de réalité pour qu'il prenne son essor et s'envole où le compositeur le conduit; musique sincère, car sous l'habileté de la facture, sous le coloris si brillant qui la pare, vous trouvez non seulement un artiste rompu à son métier (ce qui est déjà un grand éloge) mais encore un tempérament original, un homme.

Qui n'a rêvé devant une carte de l'Asie, « beau pays merveilleux des contes de nourrice », comme chante la Schéhérazade de M. Maurice Ravel? Quel musicien de ce temps a échappé au sortilège? La caravane de Borodine a entraîné tant de compositeurs à travers les steppes de l'Asie Centrale et jusqu'au Mur de la Chine, que nous n'imaginions plus qu'il restât possible de nous révéler de nouveaux aspects sonores du pays jaune. M. Claude Delvincourt y est parvenu. L'exotisme, et singulièrement l'asiatique, n'est pas, au surplus, une nouveauté pour lui. Nous lui devions *Ce monde de rosée* (14 uta japonais), un délicieux bijou ciselé avec finesse dans la plus riche matière sonore qu'ait jamais maniée compositeur. Nous lui devions *L'Offrande à Siva*, ballet hindou, une des œuvres les plus originales que Straram nous révéla il y a neuf ans. *Pamir,* maintenant, est comme une vaste fresque, une vue large, synthétique, mais dont chaque détail, peint avec soin, est un enchantement. Voici d'abord les pentes de l'Himalaya, la lente ascension jusqu'au *Toit du Monde,* comme les Thibétains nomment le massif; puis ce sont les hauts pla-

teaux de Pamir et puis encore la descente vers la plaine khirghize; ces épisodes forment les deuxième et troisième mouvements de la suite : *En caravane vers les cimes* et *Pasteurs et Cavaliers*. Le dernier nous mène *aux Portes du Céleste Empire.*

La partition est aussi claire qu'elle est variée. Nul empâtement, nulle lourdeur. Cette musique « sonne » à merveille, quelque diverse qu'elle soit en ses parties successives. L'emploi des timbres est sans secrets pour l'auteur qui n'ignore rien des combinaisons sonores, des jeux subtils du coloris orchestral; mais si raffinée que soit sa musique, il ne recherche jamais l'effet pour l'effet. Si l'on est surpris en l'écoutant, c'est comme on l'est devant la nature elle-même, non point comme on est étonné devant une interprétation de virtuose, faite pour que l'auteur brille à tout prix. Rien d'artificiel ou de forcé dans cet inattendu, mais quelque chose de vivant, de spontané, de naturel — et, qu'on me permette le mot, une honnêteté indiscutable. Ces notations « sentent » la sincérité. L'art est d'en avoir fait pour nos oreilles — en leur gardant cette franchise — une volupté rare. Merveilleusement interprété par l'orchestre Colonne, *Pamir* a obtenu le succès le plus vif et il ne semble pas douteux que cette partition si colorée prenne place au répertoire des concerts symphoniques auprès des plus belles œuvres évocatrices de Debussy, de Florent Schmitt, de Maurice Ravel et d'Albert Roussel.

§

Malgré la puérilité d'un livret qui veut être noble, mystérieux et bouffon tout ensemble, Mozart réussit à faire de **La Flûte enchantée** un très pur chef-d'œuvre. La représentation des mystères maçonniques, l'initiation de Tamino, toutes les inventions singulières de Schikaneder nous lasseraient bien vite si, par miracle, Mozart n'avait transformé cette matière en un joyau. Quelles richesses et quelles splendeurs! Et comme Wagner saura se souvenir, au moment opportun, de ces trouvailles! Bien sûr, il n'est point question de plagiat : il est parfaitement licite de s'inspirer d'un devancier

et il n'y a pas plus de créations de l'esprit que de créatures de chair, qui soient nées spontanément. Mais en écoutant les trois Dames, comment ne point songer aux Filles-Fleurs? Comment, devant les épreuves et les tentations infligées à Tamino, ne point songer à Parsifal dans les jardins de Klingsor? Mais quelle grâce légère, quelle aisance prodigieuse dans cette suite d'airs, de duos, de trios, d'ensembles si variés, si bien opposés par la forme et par l'esprit? Le livret de Schikaneder, on l'oublie au bout d'un moment, ou du moins on l'accepte pour ce qu'il est : une féerie. Et l'on se dit qu'après tout, ce scénario n'est point si mauvais puisqu'il sert de trame à une broderie si brillante. Ajoutons à cela que les couleurs vives et la grâce du dessin ne sont pas les seuls mérites de cette incomparable partition : l'humanité n'en est point absente et les airs de Tamino et de Pamina en sont aussi chargés, si l'on peut dire, que maintes pages à tournure plus prétentieuse. Mais ils portent leur charge allégrement... Et quel exquis régal que le trio de Pamina, de Monostatos et de Papagello, que le duo de Papagello et de Papagena, que les chœurs si grandioses et si simples! La féerie enfantine — comme le dit si justement M. Adolphe Boschot dans son beau livre sur *Mozart*, est soudain « emportée sur les plus hauts sommets de la beauté musicale et du purement humain (comme disait Wagner) et devient un hymne tragique aux strophes prodigieusement variées, mais qui toutes conccurent à célébrer la radieuse puissance de l'amour... Ramené à l'amour véritable, cette conception centrale, qui est conforme à la pensée et à l'âme même de Mozart, l'enfantin livret de *La Flûte enchantée* devient une des plus belles fables qui soient au théâtre. Ceux de nos contemporains qui se croient gênés par trop d'intelligence peuvent se redire que le grand Gœthe admirait le sujet de *La Flûte* et songeait même à lui donner une suite. » La version jouée à l'Opéra est celle de M. J.-G. Prod'homme : elle est parfaite, non seulement parce qu'elle est l'œuvre d'un musicographe attentif à conserver au texte ses accents si nécessaires pour ne point dénaturer la musique, mais aussi parce qu'elle évite les non-sens et les fautes de goût que la traduction d'un tel livret rend particulièrement périlleux.

M. Reynaldo Hahn dirige l'ouvrage en mozartien fervent. L'interprétation est excellente dans l'ensemble, avec Mme Ritter-Ciampi, Tamina dont le style est admirable, avec Mme Renée Mahé, délicieuse Papagena, avec M. Jouatte en Tamino, M. Cabanel, aussi remarquable en Papagello qu'il l'est en Leporello, M. Huberty, en Sarastro, M. Morot en Monostatos. Mlle Lalande accepta de remplacer au dernier moment Mme Solange Delmas souffrante, et s'acquitta fort bien d'une mission aussi difficile. Enfin il y aurait grande injustice à ne point dire que Mmes Morère, Odette Ricquier et Schenneberg donnent aux Dames de la Nuit, par la grâce de leur jeu aussi bien que par la fraîcheur et la sûreté de leurs voix, un charme purement mozartien. Les changements de décors — et c'est à peu près à chaque scène — s'opèrent grâce à des rideaux avec une rapidité qui permet de conserver à l'ouvrage son mouvement. Et ces décors, du regretté Dresa, sont fort beaux.

§

Au soleil du Mexique succède, au Châtelet, au *Pays des Merveilleuses*. La splendeur des décors, les vives couleurs des costumes, la débauche des lumières, l'originalité des trucs, — nous assistons à une corrida, à un tremblement de terre et à l'éruption d'un volcan — la beauté réelle des danses sous un éclairage tour à tour lunaire et ensoleillé, et puis encore l'entrain d'une troupe où brillent l'hilarant Bach, le séduisant André Baugé, les charmantes Danièle Bregis et Fanely Revoil, et puis l'extraordinaire petite Luzia, adorable et serpentine danseuse, assureront à ce spectacle un succès aussi durable que celui des féeries les plus réputées d'autrefois. Les féeries d'aujourd'hui sont sans fées. L'intrigue n'en est pas plus vraisemblable ni moins ingénue. Quant à la musique (qui porte la signature de MM. Maurice Yvain et R. Granville), elle a le mérite de laisser le spectateur tout entier au plaisir des yeux.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée de l'Orangerie : exposition d'art flamand, « de Van Eyck à Bruegel. — Au Musée des arts décoratifs : cinq siècles de tapisseries d'Aubusson. — A la bibliothèque Nationale : exposition Jacques Callot. — Au Musée de la France d'outre-mer : exposition commémorative du tricentenaire des Antilles. — Au Musée Galliera : exposition du cinématographe appliqué à l'éducation, à l'enseignement et à la recherche scientifique et artistique. - Mémento.

Pour n'avoir pas l'ampleur et l'éclat de l'exposition d'art italien qui, l'été dernier, pendant trois mois, fit accourir au Petit Palais les foules émerveillées, l'exposition d'art flamand, organisée au **Musée de l'Orangerie** (1) par M. Paul Jamot, conservateur des peintures au Musée du Louvre, avec le concours de M. Paul Lambotte, directeur général honoraire des Beaux-Arts du royaume de Belgique, n'en offre pas moins, elle aussi, un intérêt et une séduction qui expliquent le succès dont elle jouit à son tour. Limitée à cause des dimensions restreintes de l'Orangerie aux débuts de la production artistique des Flandres, de Van Eyck à Pierre Bruegel le Vieux, elle nous apporte les fleurs les plus belles, les plus suavement parfumées — peintures, dessins, sculptures, tapisseries — écloses sur la riche terre des Flandres durant ce bref espace de temps. Moins universel que l'art italien comme choix des sujets, moins varié et moins subtil dans ses moyens d'expression, moins curieux de tous les spectacles, l'art flamand primitif, plus méditatif et plus grave, préoccupé avant tout de vérité et de sentiment, attiré surtout par la représentation des scènes religieuses et l'interprétation de la figure humaine, mais sensible également aux beautés de la nature, qu'il s'applique avec amour à traduire fidèlement, atteint, par l'intensité de l'expression jointe au soin et à la beauté de l'exécution picturale, à une puissance d'expression et à une profondeur d'émotion qu'aucune autre école n'a possédées à ce degré.

La place restreinte dont nous disposons ne nous permet malheureusement pas d'analyser en détail les magnifiques œuvres qui composent cet ensemble. Il nous suffira d'ailleurs — étant donné que la plupart sont célèbres et que beaucoup d'entre elles ont figuré à l'exposition générale de l'art belge

(1) Ouvert du 9 novembre 1935 au 26 janvier 1936.

au Jeu de Paume en 1923 — de mentionner les grands noms et les principaux chefs-d'œuvre qui s'offrent à l'admiration du visiteur. Voici d'abord le grand initiateur Jean Van Eyck, avec sept œuvres : les deux volets représentant les donateurs Jodocus Vydt et sa femme, de l'immortel polyptyque de l'*Agneau mystique* à la collégiale Saint-Bavon de Gand, la *Madone du chancelier Rolin* du Louvre, avec son merveilleux paysage et une composition similaire et non moins admirable qui n'avait encore jusqu'ici été exposée nulle part : la *Madone au chartreux* de la collection du baron Robert de Rothschild; la charmante esquisse de *Sainte Barbe* du Musée d'Anvers, et l'exquise petite *Vierge à la fontaine* du même musée; enfin le portrait de la femme de l'artiste, du Musée de Bruges, dont la vérité est attestée par la modeste annotation du peintre : *Als'ick kann* (« Comme je puis, de mon mieux »); — d'un autre artiste original et puissant de l'école gantoise, une des grandes figures de l'art flamand du xve siècle, Hugo van der Goes, cinq œuvres parmi lesquelles une émouvante *Déploration du Christ* (Musée de Vienne) et deux incisifs portraits masculins, dont celui d'un moine (Musée métropolitain, New-York); — d'un autre artiste génial, principal représentant de l'école de Tournai, Roger van der Weyden (qu'il serait juste d'appeler de son vrai nom français, Roger de la Pasture), dont l'influence fut considérable, onze peintures, dont deux de ses émouvantes *Dépositions de croix*, le « triptyque Braque » du Louvre, une jolie *Vierge* du Musée de Vienne, les admirables effigies de *Méliaduse d'Este* et de *Philippe de Croy*, surpassées encore par le fier portrait de l'*Homme à la flèche;* — de l'artiste énigmatique désigné sous le nom de « maître de Flémalle » et qui fut peut-être le maître de Roger, la *Nativité* du Musée de Dijon. — Puis ce sont les élèves que Van der Weyden eut à son tour : Thierry Bouts, venu de Haarlem et fondateur de l'école de Louvain, représenté notamment par une touchante figure de *Vierge pleurant;* le suave Memling, avec huit peintures, où le diptyque de *Martin van der Nieuwenhove devant la Vierge et l'Enfant Jésus*, les *Portraits de Guillaume Moreel et de sa femme* et la *Sibylle Sambetha* de Bruges voisinent avec l'effigie du médailleur *Jean de Candida* d'Anvers, le *Martyre de saint Sébastien* de

Bruxelles et la *Vierge de Jacques Floreins* du Louvre. — Dans cette même école de Bruges, voici également Gérard David avec son chef-d'œuvre le grand tableau de la *Vierge entre des saintes* du Musée de Rouen et la charmante petite *Vierge à la soupe au lait* du Musée de Bruxelles; — puis, dans l'école d'Anvers, Quentin Metsys avec quatre toiles, dont le *Banquier et sa femme* du Louvre et la touchante *Madeleine* du Musée d'Anvers. Puis c'est Jean Gossart, de Maubeuge, avec son *Jean Carondelet en prière devant la Vierge et l'Enfant;* plus tard, Bernard van Orley avec son portrait de *Marguerite d'Autriche,* Pierre Pourbus avec deux beaux portraits d'un patricien et de sa femme. — D'autres peintres vont nous transporter dans le royaume de la fantaisie : Jérôme Bosch, avec ses diableries, sa truculente *Tentation de saint Antoine* du Musée de Lisbonne, la *Nef des fous* du Louvre et l'amusant *Escamoteur* du Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye; — Patenier, qui a subi son influence dans le curieux *Saint Jérôme dans le désert,* que Huysmans, auquel il appartint, a décrit dans *Là-bas* et dont nous avons parlé ici (2) lors de son entrée au Louvre; — enfin un des génies les plus originaux de l'école flamande, Pierre Bruegel le Vieux, grand poète autant que grand peintre, dont onze peintures : la *Fuite de Dédale et Icare,* la *Chute d'Icare,* l'*Estuaire,* le *Paysage de neige,* les *Bûcherons,* le *Dénombrement à Bethléem* aux mille détails pittoresques, l'*Adoration des Mages,* les *Mendiants,* la curieuse composition *Margot l'enragée,* les *Proverbes flamands,* etc., ainsi que plusieurs dessins, font admirer la verve intarissable, l'étonnante variété d'invention, servies par les plus belles qualités d'exécution.

A la centaine de tableaux des maîtres que nous venons de citer et d'autres moins connus ou anonymes que le visiteur saura bien découvrir et apprécier, sont joints de nombreux dessins non moins remarquables dus pour la plupart aux mêmes artistes, puis quelques statues et sculptures de l'art le plus savoureux et — empruntées au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles, au Louvre, au Musée des Gobelins, aux collections nationales d'Autriche, de Hongrie et de Pologne,

(2) V. *Mercure de France,* 1er mars 1924, p. 489.

à des églises comme la cathédrale de Sens, celle d'Aix-en-Provence et Saint-Just de Narbonne, ou à des collections de l'étranger, — vingt tapisseries merveilleuses en laine et soie, rehaussées parfois de fils d'or et d'argent, tissées au xvᵉ et au xviᵉ siècle dans les ateliers bruxellois (3).

§

La dernière exposition du **Musée des Arts décoratifs,** qui eut lieu du début de novembre à la fin de décembre, fut singulièrement instructive et intéressante. Organisée par le Musée des Gobelins et l'Union centrale des arts décoratifs, elle retraçait, par un choix de pièces significatives, toute l'histoire de la tapisserie dite d'Aubusson, née dans trois centres principaux de la haute vallée de la Creuse : Aubusson, Felletin et Bellegarde dès la fin du xvᵉ siècle, sous les doigts de modestes artisans qui s'ingéniaient à tisser, à l'intention sans doute de familles nobles de la région (une de ces pièces porte les armes d'un seigneur de Chabot), des tentures aux couleurs sobres, offrant des armoiries sur fond de fleurettes, des scènes de la vie rurale, ou simplement des « verdures » composées d'éléments empruntés à la flore locale, des paysages peuplés de petits quadrupèdes et d'oiseaux, tableaux empreints d'une exquise saveur régionale et dont l'esprit se maintiendra, à travers les lentes modifications apportées dans les procédés d'exécution assez grossiers du début, par le choix de nouveaux sujets, empruntés à des gravures que nos humbles artisans s'exercent à copier, modifications auxquelles va succéder au xviiiᵉ siècle une transformation — qui ne sera pas un progrès — due à la multiplication des couleurs pour essayer de faire rivaliser la

(3) Ceux de nos lecteurs qui désireraient conserver le souvenir de cette admirable exposition nous sauront peut-être gré de leur signaler quelques albums particulièrement beaux publiés à cette occasion, ceux de l'éditeur Floury et de la librairie Plon, en pendant à ceux consacrés précédemment à l'exposition d'art italien, le premier (*L'art flamand*, avec introduction de Paul Lambotte et préface de Paul Colin) offrant 66 reproductions en héliogravure (15 fr.), le second (*L'Art flamand, chefs-d'œuvre de la peinture de Van Eyck à Bruegel*, avec préface par Edouard Michel) contenant 50 planches in-4 en héliogravure (25 fr.), enfin le numéro spécial de l'*Illustration* comprenant 50 reproductions en héliotypie et une planche en couleurs (in-folio, 8 fr.).

tapisserie avec la grande peinture et les modèles fournis par les Oudry, les Boucher, les Huet, les Lancret. La virtuosité acquise par les tapissiers d'alors et d'aujourd'hui et que montraient les pièces et les décors de sièges créés en ces dernières années, ne laisse pas que de nous faire regretter la gaucherie et la savoureuse naïveté des modestes artisans d'il y a cinq siècles.

§

Il convenait qu'à l'occasion du trois centième anniversaire de la mort de Jacques Callot, la **Bibliothèque Nationale** s'associât à l'hommage que vient de lui rendre Nancy, sa ville natale, et fêtât à son tour l'artiste dont la production considérable, si variée, et la verve d'exécution ont rendu le nom si populaire. Elle le fait en ce moment par une exposition, assez modeste il est vrai, mais qui résume excellemment son œuvre (4). Ne pouvant songer, en effet, à montrer les 1.400 pièces que possède le Cabinet des estampes, son conservateur s'est borné à mettre sous nos yeux les plus significatives et les plus belles, présentées chronologiquement de façon à nous faire suivre l'artiste dans les différentes périodes de sa vie et de son activité : période florentine (1612-1621) où, travaillant pour la cour des Médicis, il retrace les divertissements organisés par le grand-duc Cosme II et, en même temps, la vie pittoresque des carrefours de Florence ou de la foire de l'Impruneta, à quoi il ajoute des créations fantastiques, comme la *Tentation de saint Antoine* en deux versions différentes; premier séjour à Nancy (1621-1626) où il reprend la série des *Caprices* exécutée pré-

(4) Cet œuvre, qui ne compte pas moins de 1428 pièces, d'après le catalogue détaillé qu'en a donné l'érudit qui connaît le mieux Jacques Callot, M. J. Lieure, dans l'ouvrage capital qu'il a consacré au maître lorrain et que nous avons signalé ici (*Mercure de France*, 1er mars 1925, p. 521) lors de sa publication aux éditions de la *Gazette des Beaux-Arts*, remplit trois gros volumes de ce catalogue où toutes les eaux-fortes sont minutieusement décrites et étudiées. A ces trois volumes de planches se sont depuis ajoutés deux autres (Paris, librairie Meynial, 2 vol. in-4), *Vie de Jacques Callot*, qui réunissent toute la documentation existant sur l'artiste et parachèvent ainsi ce monument définitif édifié à la gloire du maître nancéien. Nous ne saurions trop recommander aux historiens d'art et aux bibliophiles ce magnifique ouvrage, où le soin de présentation va de pair avec la sûreté de l'érudition.

cédemment à Florence, et grave la *Foire de Gondreville;* voyages dans les Flandres et à Paris (1626-1630) où il donne les immenses planches (dont on expose aussi les cuivres) du *Siège de Breda,* du *Siège de l'île de Ré* et du *Siège de La Rochelle,* grave le *Benedicite,* qui eût pu figurer, à côté des toiles de Georges de la Tour, à la récente exposition des « peintres de la réalité »; enfin second séjour à Nancy (1630-1635) où, durant une époque particulièrement malheureuse pour sa patrie, il trouve des accents d'une si âpre éloquence pour stigmatiser, comme le fera plus tard Goya, les *Misères de la guerre,* mais achève son œuvre sur une vision plus souriante : l'eau-forte, restée inachevée, de *La Petite treille* où il représente, attablés sous une tonnelle, les gais compagnons de sa jeunesse. De charmants dessins à la sanguine, prêtés par le Musée des Offices de Florence et qui ne sont pas les morceaux les moins attrayants de cet ensemble d'œuvres, complètent cette vision résumée de l'art de Callot (5).

On y a joint aussi un petit groupe de dessins et d'eaux-fortes d'un autre artiste nancéien du début du XVIIe siècle, Jacques Bellange, peintre officiel des ducs de Lorraine, dont les compositions religieuses ou profanes, quelque peu maniérées, ne sauraient rivaliser avec les créations pleines de vie et d'accent d'un Callot, mais ne manquent pas d'un certain charme.

§

Deux autres expositions commémoratives valent enfin d'être mentionnées : l'une organisée au **Musée de la France d'outre-mer** par son conservateur, M. Ary Leblond, a réuni d'octobre à décembre, à l'occasion du trois centième anniversaire du rattachement des Antilles à la France, un ensemble de plus de sept cents pièces : portraits et autres œuvres d'art, cartes, documents et souvenirs de toute espèce évo-

(5) A l'occasion de cette manifestation, la Bibliothèque Nationale a édité dans sa collection si intéressante de recueils illustrés d'après les chefs-d'œuvres du Cabinet des estampes et du Cabinet des manuscrits, un joli album de 46 planches offrant, avec une préface de M. R.-A. Weigert, organisateur de l'exposition, un choix des créations les plus typiques de Callot.

quant l'histoire de ces lointaines possessions et la vie dans « les îles »; — l'autre au **Musée Galliera,** organisée avec le concours de la Société « L'Art à l'école » en hommage à Louis Lumière, créateur en 1895 des premiers films cinématographiques, célèbre ce quarantième anniversaire en montrant par quantité d'exemples singulièrement éloquents, l'heureuse influence du cinéma appliqué à l'enseignement dans les domaines de l'art, de la mode, de la biologie et de la chirurgie. Comme l'écrit M. Georges Pascal, conservateur adjoint du Musée Galliera (6), « le film est devenu le complément indispensable de la leçon orale : il l'illustre et la commente avec une telle éloquence que son emploi s'est généralisé aussi bien à l'école primaire que dans les facultés » : témoins ces innombrables dessins d'écoliers que le film a aidés à traduire la justesse des mouvements, ces créations décoratives issues des curieuses révélations apportées par le cinéma sur la structure intime des choses, ces pellicules où se sont inscrits les secrets de la nature et de la vie. Ce tableau des étonnants progrès accomplis par la cinématographie depuis la précédente exposition du cinéma à ce même musée en 1924 (7) est complété par la confrontation des merveilleux instruments utilisés actuellement avec le simple appareil qui servit à Louis Lumière, en 1895, à réaliser les premières visions animées qui excitèrent tant de surprise et d'admiration (8).

Mémento. — La direction des Musées nationaux a édité récemment un volume du plus haut intérêt scientifique et artistique : un grand catalogue illustré des dessins de Rembrandt du Musée du Louvre, formant le tome troisième de l'*Inventaire général des dessins des écoles du Nord,* publié sous l'érudite direction de M. Louis Demonts (in-4, xxiv-71 p. de texte, av. 91 planches de reproductions de dessins et 2 de filigranes; 150 fr.). C'est au parfait et savant connaisseur qu'est M. Frits Lugt, à qui avait été confiée la description des dessins de l'école hollandaise, que nous devons ce catalogue, fruit, comme on le verra dans sa préface, de recherches et

(6) Dans la revue *Beaux-Arts,* n° du 20 décembre 1935.
(7) V. *Mercure de France,* 1er août 1924, p. 788.
(8) Pour ajouter à l'enseignement fourni par cette instructive exposition, des conférences avec démonstrations et projections et des matinées enfantines sont données dans les salles tous les jeudis, vendredis et dimanches à 16 h. 30.

d'analyses infiniment subtiles et érudites, et qu'on peut donc considérer comme définitif. Plus sévère que Hofstede de Groot qui dans son catalogue général des dessins de Rembrandt, publié en 1906, s'était arrêté au chiffre de 1613 pièces — et on en a depuis découvert beaucoup d'autres — M. Lugt n'admet comme œuvres vraiment authentiques du maître que 1250 environ. En revanche il augmente d'autant plus le chiffre des dessins qu'il considère comme indûment attribués au maître et dus seulement à des élèves ou des imitateurs. On verra, en lisant les pages attachantes dont il a fait précéder ce catalogue, quelle étude et quelle connaissance pénétrantes de l'âme et du style de Rembrandt, de son art fait d'humanité, de sentiment profond, de sobriété expressive lui ont servi de base pour distinguer les créations du maître de celles de ses disciples (lesquelles portent parfois des corrections de sa main) ou de ses émules. Il ne fallait pas moins que cette analyse perspicace pour établir cette discrimination, rendue plus difficile encore par la diversité des attributions dont ces feuillets furent l'objet dans les collections où ils passèrent successivement. Son catalogue des dessins du Louvre portant sur 246 numéros, offre donc, groupés par sujets (scènes bibliques, très nombreuses, figures isolées, paysages, animaux) et classés chronologiquement, d'abord les dessins indiscutablement authentiques de Rembrandt, au nombre de 97, puis ceux de ses élèves ou de ses imitateurs, soit 149. A cette répartition ne se borne pas la valeur de ce catalogue : tous ces dessins sont reproduits hors texte en fidèles phototypies et sont accompagnés de notices détaillées offrant sur chacun d'eux tous les renseignements désirables : description minutieuse, indications de dimensions, de date, de provenance, des collections et des ventes où il a figuré, des études dont il a été l'objet.

Une autre initiative heureuse des services commerciaux du Musée du Louvre a été récemment la publication, singulièrement utile après les profonds remaniements dont ses collections ont été l'objet en 1934, d'un *Plan-guide* illustré de toutes les salles. Il se compose de deux parties : la première, comprenant 47 pages de gravures, offre au visiteur les plans de l'ensemble du Louvre, puis de ses différentes parties, suivis de photographies des diverses salles de chaque étage et de l'indication de leur emplacement avec des flèches montrant la direction à suivre pour accéder aux autres; la seconde partie, qui ne sera pas la moins appréciée, contient, en 65 pages, un index, par ordre alphabétique de noms d'auteurs ou de sites historiques, des œuvres les plus marquantes conservées au Louvre; en un clin d'œil on est renseigné sur la

partie du musée et la salle où elles se trouvent. Nous ne saurions trop recommander aux visiteurs du Louvre ce guide si pratique et si clair et, par surcroît, d'un prix (5 francs) accessible à tous.

Une brochure du même genre a été publiée par les musées de Berlin : *Führer durch die Kunst- und Kulturgeschichtlichen Museen Berlins* (Berlin-Lankwitz, Würfel Verlag; in-16, 189 p. av. plans et cartes) qui, comme son titre l'indique, concerne tous les nombreux musées d'art, d'archéologie, d'ethnographie, et collections diverses réunies dans les anciens palais impériaux de la capitale du Reich. L'indication résumée de leur contenu est accompagnée de 2 plans et de cartes et est suivie d'un précieux tableau synoptique — qui ne comprend pas moins de 49 pages — de l'évolution et de la production artistiques des différents peuples à une même époque, depuis la préhistoire jusqu'à l'année 1933.

Dans cette même catégorie d'ouvrages, nous avons encore à mentionner une réédition, qu'on attendait depuis longtemps, du *Catalogue des sculptures du Musée de Troyes* (en vente à ce musée). On sait quelle place importante et originale occupe dans l'histoire de l'art la sculpture champenoise, de quel accent particulier, plein de saveur, sont imprégnées les créations troyennes du XVIe siècle dont la *Sainte Marthe* de l'église Sainte-Madeleine et la *Visitation* de l'église Saint-Jean sont les chefs-d'œuvre, quelle lignée ininterrompue de grands artistes elle a produite, comme Girardon au XVIIe siècle, Simart, Paul Dubois et Alfred Boucher au XIXe. Le Musée de Troyes offre un résumé excellent de cette production avec quantité d'œuvres au nombre desquelles figurent tous les plâtres originaux des trois derniers artistes que nous venons de citer. Les vingt-six reproductions placées à la fin du catalogue — et qui auraient gagné à être présentées chronologiquement et non par ordre alphabétique — donnent une bonne idée de cette richesse.

Signalons enfin à tous les amateurs de belles éditions le magnifique numéro de Noël de l'*Illustration*. Consacré en majeure partie à l'exposition d'art italien de l'été dernier, il constitue, avec ses 23 reproductions en couleurs de l'exécution la plus parfaite, d'après les principaux chefs-d'œuvre admirés au Petit-Palais, qu'accompagne un commentaire de M. Louis Hourticq, le plus fidèle et le plus éloquent souvenir de l'incomparable spectacle qui nous fut offert. Ce n'est pas la seule étude d'art qu'il contient : 12 fac-similés en couleurs, non moins parfaits, nous font admirer les plus belles pages des manuscrits enluminés de la collection Dutuit, présentés par M. Raymond Escholier, et l'art moderne aussi a sa part dans ce florilège avec 6 reproductions d'émaux de

M. Jean Goulden dont la riche et délicate fantaisie est célébrée par M. Jacques Baschet. Jamais, peut-être, l'*Illustration* n'a offert d'aussi belles étrennes à ses lecteurs.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ITALIENNES

Père Mandonnet : *Dante le Théologien,* Desclée de Brouwer, Paris. — Giovanni Ferretti : *I due Tempi della Composizione della Divina Commedia,* Laterza, Bari. — Nicola Moscardelli : *Dostoievski,* Guanda, Modène. — Alberto Moravia : *Le Ambizioni Sbagliate,* Mondadori, Milan. — Bonaventura Tecchi : *I Villatàuri,* Mondadori, Milan. — Vittorio Lugli : *Montaigne,* Carabba, Lanciano. — Vittorio Lugli : *La Bruyère,* Emiliano degli Orfini, Gênes. — Vittorio Lugli : *Due Francesi : Flaubert-Chénier,* Le Monnier, Florence.

La critique dantesque est plus encore qu'une science spéciale : c'est une secte. Malheur à celui qui se hasarde à parler de Dante s'il n'a accompli les rites convenables à son admission. Il se fait arranger de la belle manière, quelle que soit par ailleurs la célébrité qu'il a pu acquérir dans les lettres. Aussi, ne sais-je trop l'accueil qui sera fait au livre du Père Mandonnet, **Dante le Théologien.** Pour moi, je pense qu'il est bon au contraire qu'un esprit libre de toutes les manies d'école pénètre sur ces terrains réservés. Il apporte toujours un air neuf, à défaut de faits nouveaux. Le Père Mandonnet connaît à fond l'œuvre de Dante, ainsi que l'ésotérisme du Moyen Age. Qu'il soit un excellent théologien, cela va sans dire. Il considère Dante comme imbu de l'œuvre de saint Thomas, et il n'a pas tort. Du reste, personne ne pense à le nier. Dante est de formation plus dominicaine que franciscaine. Les Florentins ne sont pas des mystiques, et Dante est un pur Florentin. On comprend que le Père Mandonnet revendique un tel génie à l'influence de son Ordre. Toutefois, ne pousse-t-il pas trop loin le caractère théologique de l'œuvre dantesque? Dante est un poète théologien en ce sens qu'il adhère de toute sa volonté et de toute sa foi à l'orthodoxie catholique. Mais sans relever une fois de plus les cas où la poésie, chez lui, prend le pas sur la théologie, faisons remarquer que de son temps, pour posséder cette science sacrée, il n'était pas nécessaire d'être clerc, c'est-à-dire de se faire conférer les ordres mineurs, comme le voudrait le Père Mandonnet. Outre que l'œuvre de Dante rend

un son plus laïque qu'ecclésiastique malgré la piété qui l'anime, il serait difficile d'emplacer historiquement cette clé-ricature de Dante. Elle devrait précéder la bataille de Campaldino, où Dante porta les armes.

En outre, s'il est certain que le symbolisme a une part importante dans la poésie de Dante, on peut trouver que le Père Mandonnet l'exagère par trop. La poésie part toujours du réel et du concret, et celle de Dante autant et plus que les autres. Le Père Mandonnet nous présente toutes les femmes, non seulement de la *Divine Comédie,* mais aussi de la *Vita Nuova* et des autres œuvres de Dante, comme de purs symboles. Il rénove ainsi un hypercriticisme que nous croyions bien mort. Dante a été un homme, et un pécheur. Quand il s'accuse du péché de luxure, nous pouvons l'en croire; et il est impossible de donner la moindre valeur symbolique à un texte aussi appuyé que la *Tenzone.* De plus, la spécialisation de la critique dantesque a été comme le travail des fourmis : avec des brindilles, elle a construit un édifice. A peu près toutes les femmes dont parle Dante, nous pouvons aujourd'hui leur attribuer une existence historique, le plus souvent fort précise. A Béatrice bien entendu, mais aussi à la *Donna Gentile* et même à celle des *Canzoni della Pietra.*

Un détail donnera une idée de l'état de cette critique. Une tradition, qui remonte au temps même du poète, veut que lorsque Dante abandonna Florence, en 1302, il y ait laissé les sept premiers chants de la *Divine Comédie.* Retrouvé par hasard quelques années plus tard, le manuscrit lui fut envoyé dans son exil, et il se mit à continuer son grand poème, en enchaînant au point exact où il l'avait laissé. Sur ce sujet, qui semblerait aux profanes n'avoir qu'une simple valeur anecdotique, Giovanni Ferretti a écrit un volume de plus de 450 pages : **I Due Tempi della Composizione della Divina Commedia.** Et il dit des choses très intéressantes. Alors que le livre du Père Mandonnet est tout d'idéologie religieuse, celui de Giovanni Ferretti est entièrement dans l'histoire. Il aborde avec beaucoup de perspicacité certains points capitaux de la critique dantesque. Entre autres, la question tant débattue de l'identité du personnage qui fit le *grand refus* et

que Dante, dédaignant de le nommer, place parmi les lâches du pré-enfer. Une tradition impérieuse veut que ce soit le pape Célestin V. C'est une absurdité, mais personne n'ose ouvertement proposer un autre nom, même pas Giovanni Ferretti, qui se borne à démontrer, par une argumentation très serrée, que ce damné ne peut être le saint prédécesseur de Boniface VIII. Peut-être le Père Mandonnet pourrait-il aborder ce problème sans tenir aucun compte des préjugés traditionnels. Non pas que, pour mettre en avant le nom du personnage le plus vraisemblable, il faille une science bien profonde des Livres sacrés; mais un fils de saint Dominique doit avoir tous les courages.

Très loin de cette philosophie traditionnelle est le **Dostoiewski** de Nicola Moscardelli, puisque l'auteur déclare en propres termes que Dante n'était pas chrétien, mais qu'il méritait de l'être. Voyons dans cette proposition la volonté nette de s'écarter du rationalisme thomiste. Nicola Moscardelli n'est pas le seul qui y tende, parmi les esprits religieux de l'Italie, alors qu'en France, présentement, les jeunes catholiques en font le point central de leur doctrine. Dostoiewsky n'a guère eu en France qu'une influence littéraire; tandis qu'en Italie, il a eu aussi une influence philosophique. Ainsi Papini l'a citée comme une cause déterminante de sa conversion. Cela nous surprend. La religiosité de Dostoiewsky n'a rien de doctrinal; c'est une sorte d'état mystique, mais d'un mysticisme psychologique et humain, si l'on peut dire. L'homme est le frère du Christ souffrant; quant à Dieu, Il se trouve très haut, trop haut au-dessus de lui. En cet esprit, Nicola Moscardelli a écrit, non une biographie de Dostoiewsky, ni une critique de ses œuvres, mais une suite de méditations à propos de sa vie. Elles révèlent une grande ardeur religieuse et un admirable souffle poétique. Quant à leur orthodoxie, j'entends leur position par rapport à la stricte doctrine catholique, je serais trop mauvais juge pour en décider.

C'est encore le nom de Dostoiewsky qui vient à l'esprit lorsqu'on a terminé la lecture du dernier roman d'Alberto Moravia, **Le Ambizioni Sbagliate**; titre que l'on pourrait traduire par : *Les Ambitions mal placées*. Le premier livre

d'Alberto Moravia, *Les Indifférents*, suffit à le classer parmi les meilleurs écrivains de l'Italie; et incontestablement, il possède un grand talent. Mais il est assez difficile de l'analyser. A-t-il voulu tailler le principal héros de son livre, Pietro Monatti, sur le modèle de Raskolnikoff? On le croirait, à une phrase de la première page où il est dit que Monatti a une conscience si chatouilleuse qu'il ne saurait poursuivre à fond une action entreprise par seul intérêt personnel. Mais ce n'est qu'un mot, et dans le cours du roman, nous pouvons surprendre le personnage en contradiction. Dans l'ensemble, il n'est guère beau. Il n'en prétend pas moins jouer le rôle de sauveur et de sauveteur des grands héros des romans russes. Il est vrai qu'il n'arrive à sauver rien ni personne; au contraire. C'est qu'il y a entre lui et Raskolnikoff une différence capitale : le russe participe volontairement à une doctrine religieuse qu'il pousse jusqu'à une sorte d'hallucination mystique. Tandis qu'il serait difficile de dire la substance profonde des idées des personnages de Moravia. Ce n'est pas qu'ils ne raisonnent : ils raisonnent même trop; mais nous ne nous arrêtons pas à ces raisonnements, car l'intérêt du livre est dans l'action.

L'auteur a pris soin de nous dire lui-même qu'il aurait voulu entourer ces personnages d'une aura tragique. Baissons d'un ton, mettons simplement dramatique, et nous reconnaîtrons qu'il a puissamment réussi. Sont-ils dignes même du simple drame? Ce sont tous des gens qui appartiennent à ce milieu de mondanité, ou de demi-mondanité décadente qui, depuis trois quarts de siècle, a accaparé la plus grande part de notre littérature romanesque. Pour pousser son impuissance au tragique, il faudrait le considérer sociologiquement. Littérairement, je pense que nous l'avons trop longtemps pris au sérieux, et qu'aujourd'hui, c'est plutôt des satiriques que nous avons besoin. En tout cas, il est un mérite du livre de Moravia qu'il faut pleinement reconnaître : celui du montage, pour emprunter un mot au vocabulaire des cinéastes. L'action du roman est combinée, en ses épisodes complexes, avec une maîtrise remarquable. Et la lecture de ce gros livre se fait avec un intérêt qu'aucune page n'affaiblit.

Donc, roman pessimiste. J'ai déjà indiqué les raisons de

cette note douloureuse d'une grande part de la littérature italienne contemporaine. En commençant le roman de Bonaventura Tecchi, **I Villatàuri,** je craignais qu'il ne se rangeât aussi à cette désolation : une maison patricienne en décadence, une propriété qui s'émiette à cause de l'incapacité soupçonneuse des vieillards et des attaques malhonnêtes. Mais ce n'est que l'exposition. Il semble que Bonaventura Tecchi ait voulu réagir contre l'habituel dénouement catastrophique, qui date au moins du *Triomphe de la Mort* de D'Annunzio. Un jeune Italien du nouvel esprit, et qui a vécu de longues années à l'étranger, reprend terre et famille avec une activité réparatrice. Bonaventura Tecchi nous avait déjà donné des livres qui dénotaient du talent, mais d'un caractère pour ainsi dire fragmentaire. Voici une œuvre plus égale, et où il donne davantage sa mesure. En nous contant la décadence de ce patriarcat italien et sa rénovation, il se montre spectateur intelligent des choses; et son récit bien agencé est écrit en une langue ferme, lumineuse, et d'un bon parfum toscan. Il faut lui en savoir gré. Sans doute y a-t-il quelque prétention à se montrer puriste pour la langue d'autrui; je dirai cependant que beaucoup trop des auteurs italiens d'aujourd'hui se contentent d'une écriture plus ou moins lâche, indécise, et sans principes grammaticaux. L'Italie aurait actuellement besoin d'une école littéraire qui eût des théories de style. C'est dans sa constante tradition. Bonaventura Tecchi travaille à résoudre le problème pour sa part, ce n'est pas un mince mérite.

Les lettres françaises ont toujours eu en Italie d'intelligents commentateurs. Vittorio Lugli est aujourd'hui l'un des plus en vue, le plus actif peut-être. Il est naturel qu'un lettré, au delà des Alpes, s'intéresse à **Montaigne,** qui a si finement compris l'Italie; c'est pourquoi le livre d'un Italien sur Montaigne ne nous laissera jamais indifférents. Que de choses justes dans celui de Vittorio Lugli! On doit le louer encore bien davantage de nous avoir donné un **La Bruyère,** sujet spécifiquement français. Dégagé de nos préjugés d'école, il nous montre là bien des côtés vivants et nouveaux que nous n'avions pas aperçus. Enfin, très éclectique, il nous donne **Due Francesi : Flaubert-Chénier** où l'œuvre si riche du

premier est mise en relation avec toute la littérature européenne, en des rapprochements parfois ingénieux, mais toujours justes.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Zapisnya tétradi F. M. Dostoiévskago (les Cahiers de notes de Dostoïevsky). Edit. « Akademia », Moscou, 1935. - *Zvènia* (les Chaînons), volume V. Edit. « Akademia », Moscou, 1935.

Depuis quelques années, les milieux littéraires, artistiques et éditoriaux de l'U. R. S. S. se sont pris d'un beau zèle pour le passé intellectuel de la Russie. On fouille les archives, on épluche la correspondance des grands hommes du pays, on rafle les fonds de tiroirs, on collectionne les petits papiers, et on édite tout cela avec des commentaires plus ou moins appropriés et plus ou moins réussis. Bref, à défaut de grives on mange des merles, comme dit le proverbe. C'est-à-dire qu'à défaut d'une substantielle production littéraire d'aujourd'hui, encore que parmi les dernières œuvres des hommes de lettres soviétiques il y en ait de tout à fait remarquables, et j'y reviendrai, on se replie sur le passé. Mais, évidemment, tout n'est pas de la même valeur dans ce passé, et il est probable que certains auteurs, s'ils pouvaient s'imaginer qu'on publiera après leur mort leurs lettres intimes, leurs comptes de fournisseurs, et même les brouillons de leurs œuvres, les auraient détruits de leur vivant. Mais la postérité manque bien souvent de scrupules, ou elle agit comme dans la fable du pavé et de l'ours. C'est ainsi que certaines lettres de Pouchkine qu'on a publiées dernièrement, n'ajoutent rien à sa gloire, bien au contraire, et on peut supposer que dans les 90 volumes qui formeront la nouvelle édition nationale des œuvres de Léon Tolstoï (il n'en a paru que 47 jusqu'à maintenant), bien des choses pourraient, sans inconvénient, rester ignorées du public.

Ceci dit, je dois reconnaître que la publication des **Cahiers de notes de Dostoïevsky** ayant trait à la composition de son roman *Les Possédés* (Bésy) ou encore du recueil soviétique intitulé **Zvénia** (les Chaînons) consacré en grande partie à l'historique de la répercussion qu'a eue, dans la société

russe d'alors, la parution du roman de Tourguénief, *Pères et Fils* (Otzy i Déti), est d'un intérêt incontestable, je dirai même de tout premier ordre.

Le vicomte E.-M .de Voguë a écrit, dans son livre consacré au *Roman russe,* la phrase suivante sur les *Possédés* :

> Le grand mérite de ce livre, c'est qu'il nous laisse malgré tout une idée nette de ce qui fait la force des nihilistes.

Et, certes, il y a beaucoup de vrai dans cette assertion; la popularité des nihilistes, je dirai même leur puissance, ne résidait pas, comme on se l'imaginait à tort, dans leur doctrine politique, mais uniquement dans le caractère de quelques hommes. De même le triomphe du bolchevisme en Russie ne fut pas le fait de son emprise sur les masses, mais de la froide décision et de la force de caractère d'un Lénine. Et s'il s'y maintient encore aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à « l'âme d'acier glacé » d'un Staline. Dostoïevsky a formulé, d'une façon bien plus éclatante et profonde que n'importe quel autre romancier de son pays, les vraies données du problème russe, que l'Occident persistait à rechercher sur le plan politique, quand elles étaient uniquement d'ordre psychologique. Et c'est cela qui fait que ses romans et, en particulier, ses *Possédés,* sortent du cadre purement russe pour acquérir, par leur allure prophétique et visionnaire, une portée universelle.

Les cahiers dans lesquels Dostoïevsky consignait sa documentation concernant les *Possédés,* ont donné à l'impression un gros volume d'à peu près 400 pages. Dostoïevsky a dit et a écrit à maintes reprises que le romancier n'a pas besoin d' « inventer » ; il n'a qu'à regarder attentivement autour de soi et noter scrupuleusement ce qu'il perçoit de la vie ambiante. Il ajoutait encore que l'homme était incapable d'imaginer des situations ou des caractères tels que la vie en crée à chaque instant, mais il n'ajoutait pas, car cela lui paraissait tout naturel, que pour percevoir toutes les manifestations de cette vie ambiante, il fallait posséder du génie ou, tout au moins, un grand talent.

Donc, partant de ce principe que le romancier ne doit jamais rien inventer, mais par contre observer toujours,

Dostoïevsky suivait attentivement, d'après les journaux, l'actualité dans ses moindres manifestations. Il notait aussi tous les faits et gestes des personnes avec lesquelles le hasard le mettait en relations et, quand un événement survenu dans le champ de ses observations le frappait tout particulièrement, il se dépêchait de constituer un dossier, qui grossissait à mesure que cet événement se développait.

C'est ainsi que, tout au début de l'année 1869, frappé par la recrudescence de la campagne antireligieuse qui sévissait dans les milieux des intellectuels russes, disciples farouches de l'école rationaliste de l'Occident, Dostoïevsky avait fait le projet d'écrire un roman dont, primitivement, le titre devait être l'*Athée* et qu'il remplaça bientôt par celui de *La vie d'un grand pécheur*. A cette époque de sa vie, Dostoïevsky était déjà hanté par l'idée que l'athéisme était le grand mal dont souffrait l'humanité et dont elle devait périr. Le monde était le champ clos où luttaient Ormuzd et Ahriman, le Bien et le Mal, le Christ et l'Antéchrist; l'un de ces principes étant représenté par la Russie, l'autre par l'Europe, l'un par le croyant, l'autre par le grand pécheur, par l'homme de l'Occident et l'homme de l' « idée » russe. A cette conception de notre monde vint bientôt s'ajouter un autre thème d'une très grande actualité en ces temps-là, la pernicieuse, la dissolvante activité des nihilistes. Justement un sanglant fait-divers, survenu le 21 novembre 1869, vint frapper Dostoïevsky par sa brutale révélation. Ce jour-là, le groupe moscovite d'une association révolutionnaire d'étudiants, dénommé « la vindicte (*rasprava*) populaire », ayant à sa tête un certain Nétchaïef, venait d'assassiner un de ses camarades, étudiant de l'Institut agronomique de Moscou. Ce fait-divers impressionna à tel point Dostoïevsky qu'abandonnant l'idée d'écrire un roman sur l'athéisme, il songea imédiatement à en écrire un sur le nihilisme. Du reste, à ses yeux, l'un dérivait de l'autre, ils s'emboîtaient l'un dans l'autre et chacun était, au même degré, possédé par le Diable.

Le thème ayant été ainsi trouvé, il fallait l'étayer par une mise en scène appropriée et l'illustrer par des personnages qui seraient ses interprètes. Le portrait du principal personnage des *Possédés*, Stavroguine, fut tiré en partie par

Dostoïevsky des documents qu'il avait amassés quand il songeait à écrire son roman sur l'athéisme. C'était le grand pécheur. Quant à un autre personnage des *Possédés*, Verkhovetsky père, ce fut le célèbre critique Granovsky qui lui fournit les principaux traits. Au mois de février 1870, Dostoïevsky écrivait à Strakhof en le priant de lui envoyer le plus tôt possible le livre de Stankevitch sur Granovsky.

Ce livre m'est nécessaire comme l'air et le plus tôt possible, disait-il dans sa lettre. C'est un document dont j'ai grandement besoin pour mon travail et dont je ne puis absolument me passer.

Comme prototype de Pierre Verkhovetsky, Dostoïevsky choisit le révolutionnaire Nétchaïef. Cependant il avoua lui-même qu'il l'avait abaissé en le dotant de quelques traits comiques.

Mon Pierre Verkhovetsky ne ressemble pas à Nétchaïef, écrivait Dostoïevsky. Dans mon cerveau atteint (*porajonnom*) l'imagination créa la figure, le type qui correspondait à cet ignoble assassinat. A ma grande surprise, cette figure devient chez moi quelque peu comique.

L'étudiant tué par le groupe de Nétchaïef est personnifié dans le roman de Dostoïevsky par Chatof. Ce Chatof est le porte-paroles de certaines idées de l'auteur, qui du reste ne lui étaient pas propres, mais qu'il avait puisées dans la doctrine politique, sociale et religieuse d'un certain Goloubef, philosophe-autodidacte et disciple d'un « vieux-croyant », revenu à l'orthodoxie. Dostoïevsky s'était familiarisé avec la doctrine de Goloubef, grâce à un article de Soubbotine, *La littérature des vieux-croyants russes à l'étranger*, qu'il avait lu en 1868 et pour lequel il s'était emballé immédiatement.

Savez-vous, écrivait-il à Strakhof, qui sont les hommes nouveaux en Russie? C'est ce moujik dont parle l'article du *Roussky Vèstnik*. Ce n'est pas le *type* du futur homme russe, mais certainement l'un des hommes russes de demain.

La composition du nouveau roman prenait beaucoup de temps à Dostoïevsky. Il avait déjà écrit une centaine de pages, quand il s'avisa brusquement qu'il faisait fausse route.

Alors, raconte-t-il à sa nièce S. A. Ivanof, j'ai biffé tout ce que j'avais écrit et j'ai recommencé le travail depuis la première page, car alors le nouveau plan de mon roman m'avait apparu dans toute sa netteté et tout son développement logique.

Mais Dostoïevsky, en écrivant ces lignes, exagérait ou s'illusionnait. Ses cahiers de notes sont là qui nous démontrent que jusqu'au bout l'auteur des *Possédés* tâtonnait. Il ne pouvait pas se décider entre les nombreuses variantes qu'il avait jetées sur le papier, et ce n'est qu'après un grand labeur et beaucoup d'efforts qu'il parvint à maîtriser son sujet.

Le roman de Tourguénief, *Pères et Fils,* précède d'une génération au moins celui de Dostoïevsky. A l'époque où Tourguénief avait commencé d'écrire *Pères et Fils,* le nihilisme russe n'était encore que dans ses langes. C'était un nihilisme théorique, abstrait; un nihilisme qui n'avait pas encore pris des formes combatives et destructives. Et cependant aucun autre roman ne suscita en Russie une si chaude polémique que *Pères et Fils* et ne fit naître autant de critiques acerbes et même d'injures à l'adresse de l'auteur auquel une partie de la société reprochait d'avoir calomnié la jeunesse russe. Et il ne fut pas trop de toute l'autorité du grand critique Pisaref pour mettre quelque peu les choses au point. Pisaref, encore que n'étant pas du même bord que Tourguénief, écrivit alors, pour apaiser les passions, que « le grand artiste et l'honnête citoyen » qu'était Tourguénief « méritait de profonds et chaleureux remerciements » pour son œuvre.

Mais *Pères et Fils* occasionnèrent encore d'autres désagréments à Tourguénief. Un an à peine après la parution de ce roman, il se vit mêlé à l'affaire des personnes accusées « d'entretenir des relations avec les révolutionnaires propagandistes de Londres ». Tourguénief qui vivait alors à Paris fut invité par le Sénat à venir à Pétersbourg pour s'expliquer sur ses relations avec Herzen, Bakounine et Ogaref. Tourguénief, qui craignait d'être exilé s'il rentrait en Russie, écrivit une lettre à Alexandre II en affirmant à l'empereur qu'il lui était impossible de venir à Pétersbourg vu l'état de sa santé, mais qu'il répondrait par écrit et en toute franchise à toutes les questions qu'on voudrait lui poser sur son cas.

En même temps, il s'adressa à ceux de ses amis pétersbourgeois qu'il savait être bien vus à la cour, le poète Alexis Tolstoï et le chambellan et romancier mondain Boleslav Markevitch, pour les prier d'appuyer sa supplique. Markevitch fit ce qu'il avait la possibilité de faire (l'affaire, en fin de compte, n'eut pas de suites fâcheuses pour Tourguénief), et, tout en tranquillisant Tourguénief, il lui raconta dans sa lettre comment il avait fait la lecture de *Pères et Fils* à l'impératrice Marie Féodorovna dès la publication du roman.

« L'impératrice, écrivait Markevitch, se délectait à la lecture de *Pères et Fils* et moi de même. La lecture dura pendant huit heures; elle refusa par deux fois d'assister à des concerts, auxquels sa présence était annoncée, pour qu'il n'y eût point de trop longues interruptions entre les lectures. Aucune allusion, aucune finesse ne passèrent inaperçues d'elle, ce qui m'a même étonné... Elle me pria, avec infiniment de grâce et très sincèrement, de vous exprimer ses remerciements. Je vous dirai même plus. L'empereur qui, en général, voit d'un œil indifférent, si ce n'est franchement hostile, toutes ces « lectures », a joué aux cartes avec ses familiers dans la même pièce où se faisait la lecture de *Pères et Fils*. A mesure qu'avançait la lecture, sa table se rapprochait de la nôtre. Et, enfin, les dernières soirées, il était assis à nos côtés à écouter la lecture, à rire et sympathiser aux vieux Bazarof, tandis que ses généraux jouaient aux cartes entre eux. »

Et Markevitch d'ajouter que, dès que l'empereur et l'impératrice comprirent que la pensée de Tourguénief « ne leur était pas hostile », ils voulurent bien admettre « qu'un écrivain honnête et indépendant leur était plus utile que tous les généraux ».

Mais le plus beau de l'histoire, ce fut que le département de la police d'Etat au ministère de l'Intérieur crut devoir aussi dire son mot dans l'affaire, en délivrant à Tourguénief une sorte de certificat de bonne conduite et de parfaite loyauté.

Tourguénief, était-il dit dans la note qui émanait de cette institution, a su dans cette œuvre marquer, comme au fer rouge, du nom

de nihilistes nos révolutionnaires en herbe; et il a ébranlé la doctrine matérialiste et ses représentants.

Il est possible que Tourguénief ait eu connaissance de cette appréciation de son œuvre par la police d'Etat et il est plus que probable qu'elle ne put lui plaire. Beaucoup d'années plus tard, quand toutes les polémiques autour de *Pères et Fils* s'étaient tues, c'est-à-dire en 1876, il écrivait à Soltykof :

« Je confesse (et je l'ai déjà confessé dans mes souvenirs) que je n'avais pas le droit de donner à la racaille réactionnaire la possibilité de s'agripper à cette dénomination (de nihiliste), à ce nom. L'écrivain devait apporter au citoyen cette marque d'humilité, et voilà pourquoi je reconnais le bien-fondé de l'éloignement de moi de la jeunesse. »

Tourguénief s'est toujours défendu contre le reproche d'avoir voulu faire de son principal héros, Bazarof, une caricature, et même une caricature d'après le célèbre critique Dobrolioubof. Cependant ce reproche lui fut adressé durant de longues années par la jeunesse russe, et l'un des derniers échos de cette animosité de la génération montante à son égard lui parvint, sous forme d'une lettre écrite par une certaine Mme Filosofof, jeune personne du meilleur monde, mais affiliée aux cercles de la jeunesse radicale. A cette lettre, Tourguénief, qui manquait totalement de force de caractère, répondit par des excuses et des explications. Son Bazarof une caricature? Quelle monstrueuse erreur! Bazarof est l'enfant chéri de toute son œuvre; Bazarof est un héros, un sage, etc., etc.

De cet échange de lettres s'ensuivit une correspondance entre la jeune dame et le grand homme de lettres, une de ces correspondances bien russes, faites aussi bien d'astuce que d'épanchements sans bornes, d'étalage de différents « états d'âme » que de vérités blessantes. Evidemment, les épanchements et les vérités venaient de la part de la jeune dame; Tourguénief se contentait généralement de faux-fuyants et d'une humilité hypocrite.

On a pu constater par ce qui précède que ce n'est pas hier que le virus révolutionnaire a été inoculé à la jeunesse

russe. Tourguénief l'a constaté le premier, mais il n'a pas eu le courage, même dans son roman *les Eaux printanières,* de brosser un tableau clinique, pourrait-on dire, des ravages qu'une propagande révolutionnaire utopique pouvait occasionner dans un corps mal préparé pour une autodéfense. Ou, peut-être, ne le voyait-il pas assez clairement, ballotté qu'il était entre une sorte de libéralisme à l'occidentale et un opportunisme moscovite. N'était-ce pas lui qui a dit : « Laissez faire, laissez passer » ? Donc, c'est à Dostoïevsky qu'échut la tâche de cautériser la plaie qui rongeait le jeune organisme russe. Mais il s'y prit mal, car au lieu d'appeler des médecins pour la guérir, il s'adressa à des thaumaturges et des illuminés. On sait à quoi tout cela aboutit.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES POLONAISES

Quelques recueils de poésie : A. Gawronski, A. Galis, J.-A. Teslar, J. Brzekowski, Br. Przyluski, W. Hulewicz. — Les nouveaux romans : Mme J. Dabrowska, J. Kaden-Bandrowski, Jalu Kurek, Vincent Burek, Mme Pola Gojawiczynska. — Histoire et critique littéraire : K. Czachowski, J. Lorentowicz, Boy-Zelenski.

Ce n'est pas par manque de respect pour la poésie lyrique que j'en parle dans ces chroniques avec irrévérencieuse brièveté; une nécessité d'ordre technique m'y oblige. Et pourtant avec quelle émotion par exemple, je me recueille, en lisant les strophes de Omar Khaiam, lourdes d'une sagesse mélancolique, admirablement traduites de l'original persan par le grand savant et poète d'une exquise mesure que fut **André Gawronski** prématurément disparu. Le volume, édité avec un art discret et grave à la fois, ne contient que 54 strophes choisies parmi les immortels « rubai », mais les cordes les plus sonores y résonnent profondément avec une douce sérénité...

Bryly (Volumes), Varsovie, chez F. Hoesick, de **M. Adam Galis,** dénotent un talent fort, ramassé, riche en possibilités de sentir, mais haïssant (heureusement) la sensiblerie. Ces *Volumes* au sens géométrique du mot sont en effet d'une masse compacte; ils possèdent des arêtes vives, des angles bien saillants. En un mot ils existent, dans l'espace poétique cela s'entend. Et pourtant le royaume du poète ne finit pas

aux limites de cet art purement spatial. Il va au-delà et s'étend sur la mer grondante de la musique. Adam Galis sait faire vibrer aussi une simple vérité quotidienne (*La Visite*). Mais j'aime surtout chez lui ces courts poèmes où il exprime avec un geste de strangulation, je veux dire avec une violente soudaineté, le choc instantané d'une sensibilité humaine et d'une réalité obsédante (*Haute Tension*, les *Aveugles, Invocation à la Prose*).

Les Métamorphoses de **Joseph-André Teslar** (Varsovie, Gebethner et Wolff) m'apparaissent comme de pieux pèlerinages vers le pays lointain du « rêve métaphysique » ; véritable évasion de la réalité quotidienne qui menace d'écraser le poète sous son mouvant fardeau ou plutôt de l'étouffer dans sa chaude mais trop pressante étreinte. En lisant ces poèmes d'un souffle si abondant, on croirait presque entendre les pas de cette fuite éperdue vers l'irréel, des pas qui résonnent dans le rythme inégal et comme volontairement inexpressif des mots. Et cette hâte de s'évader, cette frénésie d'éloignement et de distance rendent parfois la facture poétique de M. Teslar un peu floue et comme encombrée d'images, prises au hasard par une main distraite à l'heure fébrile du départ... On goûtera cependant fortement le *Psaume* aux accents décisifs, toute la série du *Bestiaire*, le poème pénétrant *A mes fils* et les *Esquisses Espagnoles*, riches en des notations ingénues des moments fugitifs, tel par exemple le *Chemin à Marquina dans la nuit*.

Les poésies et les théories poétiques de **Jean Brzekowski** m'inciteraient facilement à de longues et captivantes (pour moi) controverses. Nous avons parlé ici même des romans de cet auteur, romans « simultanéistes » où la manie de l'esclandre littéraire s'allie merveilleusement à un jeu frénétique d'imagination qui entraîne le lecteur vers quelque impossible aventure sinon vers une impasse. Brzekowski-poète aime aussi à jouer avec son propre moi dans une sorte de caveau géométrique rempli de mouvants miroirs et il raffole de saccager la syntaxe, de décortiquer les mots, je veux dire de les priver de leur sens habituel et de former ensuite ces « constructions verbales » unies et denses, plus ou moins adéquates à la structure éphémère de son moi, ou

mieux à l'équilibre instable et fugitif de son moi et du « non moi » qui s'entrepénètrent dans une espèce d'ironique indifférence. Les poèmes *Si vous voulez, La peur de croître, Le vivant dans la main, Demain,* pris dans son dernier recueil : *W drugiej osobie* (*A la deuxième personne*) Bibliothèque A. R. t. 4, me semblent les plus représentatifs de ce genre de poésie dynamique qui n'exclut pourtant pas un amour « passif » des splendeurs verbales.

Badyle (*Tiges sèches*) édition de « Prom », de **Bronislaw Przyluski,** et ses autres poèmes publiés dans la vivante, jeune revue qui est à la fois « une revue des jeunes », ont un accent de poignante simplicité. L'éternel éphémère de la vie des hommes, opposé à l'existence infinie des choses, dégage une haute saveur d'amertune (dans « Jeanne qui a aimé dans la nuit »). Ce jeune poète, d'un modernisme franc mais point tapageur, sait retrouver des affinités profondes avec le rythme de la poésie populaire (dans *Honorka* par exemple). Il existe pour M. Przyluski une zone poétique de haute valeur où il arrive à une densité d'expression et par là à une intensité d'émotion aiguë et pénétrante. Il se meut par contre moins aisément dans le paysage factice des sonorités purement verbales. Ce manque d'aisance rhétorique l'honore, étant presque le gage d'une mâle et sobre originalité.

Witold Hulewicz, traducteur de haut rang de Reiner Maria Rilke, m'envoie avec quelque retard son *Miasto pod chmurami* (*La ville sous les nuages*) édité à Wilno chez Chominski. C'est une pieuse offrande à Wilno.

« Le son principal du nom de cette ville, dit le poète dans son beau et presque éclatant poème liminaire, est « I », son inconnu des médiocres et des méchants. » Ne discutons pas cette musicale analogie!... Dans tous les cas Wilno, cité tant aimée des héros (Maréchal Pilsudski) et des poètes (Mickiewicz) est sans doute la seconde ville sacrée de la Pologne actuelle. Si Cracovie semble organisée avec une dense énergie autour de son centre vivant (la place du Marché) — Wilno paraît exister et agir en dispersion : vivre dans une suite d'étapes ou de mesures d'un vers mélodieux comme extrait d'une sainte épopée... M. Hulewicz le sent et l'exprime avec une ardeur persuasive quoique un tantinet grandiloquente.

§

Une féroce indifférence du sort ou simplement une négligence de l'éditeur me prive du plaisir de parler plus longuement de *Wiatr w Oczy* (*Le vent dans les yeux*) qui constitue la quatrième et dernière partie (en deux volumes) du chef-d'œuvre de **Marie Dabrowska,** *Noce i Dnie* (Les jours et les nuits), Varsovie, J. Mortkowicz. J'ai lu, bien entendu, ces prestigieux volumes, mais j'ai, hélas! la déplorable manie de vouloir garder sur ma table le livre dont je parle et de lui faire sentir en quelque sorte directement le « doux martyre » d'être critiqué. Sadisme et passion amoureuse à la fois?... Quelque chose qui tient du métier de sourcier, et des procédés de radiosthésie?... L'un et l'autre peut-être, ou rien de tout cela... Bref j'ai lu *Wiatr w Oczy* et j'ai admiré la grave et poignante simplicité du récit de la mort de Bogumil et l'amoureuse exaltation, trop éloquente peut-être, d'Agnès, cette délicieuse « femme nouvelle » gardant pourtant tous les attraits de « l'éternel féminin », — et de Martin Sniadowski. J'ai remarqué même en passant que l'existence romanesque de ce Sniadowski a moins de relief et de captivante crédibilité que celle de la plupart des personnages de *Noce i Dnie*. Sniadowski semble appartenir, en effet, à cette catégorie de personnes qui doivent leur existence romanesque à la « fonction autonome du langage » : *je parle, donc je suis*. Les autres, la plupart des personnages créés par Marie Dabrowska ont droit à cette autre formule : *j'agis, donc j'existe*. Et quant à son Bogumil on devrait même renverser l'ordre de la proposition : « j'existe, donc je sens, j'agis et je parle... » Bogumil parle d'ailleurs le moins possible et contraint seulement par une nécessité d'ordre pratique : se faire comprendre. Pour le reste il se résignerait, semble-t-il, volontiers à d'autres modes d'expression : geste, regard, attitude, silence rythmé des mouvements intérieurs, timbre de la voix, — tout cela infiniment souple, infiniment vrai dans sa franche spontanéité. Et ses modes d'expression mériteraient sans doute d'être étudiés de plus près... Car malgré son apparente gaucherie, Bogumil s'exprime pleinement et fortement, bien qu'il n'étale jamais « les trésors de son moi ».

Avant de quitter aujourd'hui, pas pour longtemps, je l'espère, les *Noce i Dnie* de Marie Dabrowska, qu'il me soit permis de citer une anecdote piquante. Un de ces rares Français, de moins en moins rares heureusement, qui connaissent la langue et la littérature polonaises, aurait écrit, dit-on, à l'auteur de *Nuits et Jours :* « Grâces vous soient rendues, Madame, vous avez « dékadénisé » la littérature polonaise. » Je ne saurais dire quelle part de vérité contient cette anecdote, mais j'ai envie de m'inscrire en faux contre la boutade désinvolte, d'ailleurs tout à fait charmante, qu'elle contient. Je concède volontiers que cette boutade exprime un état d'esprit bien répandu dans la république des lettres polonaises : révolte ingénue contre l'autorité quelque peu tyrannique, il est vrai, de la personnalité un peu morose de l'auteur des *Ailes Noires*. Je crois cependant que l'œuvre de **Kaden-Bandrowski,** sans en excepter son *Mateusz Bigda* (*Mathieu Bigda*, Varsovie, Roj) est un morceau bien difficile à déloger de sa forte position littéraire. Oui, bien difficile, même pour une « rameuse » de l'envergure de Mme Dabrowska, qui descend avec tant d'aisance le courant victorieux du *néoréalisme*. On reproche à *Mateusz Bigda,* pour nous en tenir au dernier roman de Kaden, d'être long ou plutôt d'être affligé d'insupportables longueurs. Il y a, en effet, dans Bigda, de ces longueurs magnifiques qui exaspèrent surtout les habitués du feuilleton. Mais ces parties du roman ne sont le plus souvent que de lourds contreforts, indispensables pour soutenir la beauté abrupte et orgueilleuse de l'édifice. A mon humble avis, l'auteur a eu tort précisément de publier son roman en feuilleton. Ce genre de « morcellement » sied mal aux œuvres de cette unité organique et de cette compacte facture. Car *Bigda* est d'une ordonnance bien massive. C'est d'autre part une œuvre-témoin, par excellence, témoin passionné, donc unilatéral et sans doute injuste du « présent polonais ». Tout le récit respire l'air de la bataille, ou mieux cette étouffante atmosphère qui précède et annonce déjà la bataille victorieuse qu'ont livrée le Maréchal Pilsudski et ses amis au parlementarisme polonais, dangereusement épanoui aux dépens de la force et de l'autorité souveraine de l'Etat rénové. S'il est vrai qu'on aime toujours ceux à qui

on a sauvé la vie, il est non moins exact qu'il faut haïr pour pouvoir tuer. Kaden dans son *Bigda* semble vouloir créer après coup ce climat de la haine, indispensable à l'accomplissement de l'acte décisif contre le régime parlementaire hypertrophié et ses abus. Qu'importe! Cette haine devient dans le roman un merveilleux ressort d'un art agressif et fustigateur. Quelle féroce beauté, en effet, dans ce chef omnipotent de la paysannerie, Mathieu Bigda, rusé et audacieux à la fois, rempli d'une volonté taciturne et non sans grandeur : posséder, dominer! Et quel savant dosage de haine et de mépris pour marquer l'espace qui sépare Mathieu Bigda d'un Deptula et de toute la tourbe abjecte des petits et grands profiteurs... L'art de haïr comporte ici l'art de construire... Ne serait-ce qu'une vivante hiérarchie des haines et des répulsions?

Le roman couronné, *Grypa szaleje w Naprawie* de **Jalu Kurek** (*La grippe fait rage à Naprawa,* Varsovie, 1935, Gebethner et Wolff) a une certaine parenté avec l'orientation et les procédés littéraires de Kaden. Son naturalisme truculent et un peu fastidieux est adouci il est vrai, par un air d'indulgente résignation où se mêlent quelques lueurs de commisération et de piété. Je ne crois cependant pas que ce volume si volumineux forme une position décisive dans la carrière littéraire du jeune et beau talent de Jalu Kurek, dont j'aime beaucoup les effusions lyriques si fraîches et si ardentes malgré un certain abus des sonorités verbales.

Vincent Burek, dans sa *Droga przez Wies* (Le chemin à travers le village, Varsovie, 1935, Rój), nous conduit dans un coin de ce vaste monde social et moral que forme la paysannerie en Pologne. Les dix-huit courts récits représentent autant de voies d'accès à cette existence si simple dans sa rudesse quotidienne, mais où « l'éternel humain » introduit souvent une dramatique complexité. C'est une étude de l'homme de la terre dans ses rapports avec la terre elle-même, avec la femme et les enfants, avec la politique et les dures nécessités de la vie matérielle, avec les forces et les règles morales enfin. Tout cela est dessiné avec une charmante timidité, synonyme de la probité littéraire. En effet, le tableau de la vie qui se dégage de cette suite de récits, donne l'im-

pression d'une vérité un peu terne, mais scrupuleusement observée. De-çi de-là une confidence plus directe, un accent plus ferme marquent le frémissement d'une sensibilité engagée dans le débat. Nous le sentons par exemple dans la « Charité de Casimir aux cheveux gris » où une douce lumière de bonté apaise et résorbe la folle férocité d'un cœur dévoyé... Mais le ton général demeure calme et rigoureusement mesuré : ni morne pessimisme, ni optimisme béat. Une langue enfin puisée directement dans le parler populaire de la région de Sandomierz dénote le même souci de vérité qui prime celui de l'élégance et de l'éclat. Disons d'une façon banale que le volume de Vincent Burek est un bon début et qui promet même beaucoup...

Powszedni dzien (*Jour de semaine*, Varsovie, 1933, Roj) de Mme **Pola Gojawiczynska** est aussi un début, mais qui a tenu déjà quelques-unes de ses promesses. En effet, le succès de Mme Gojawiczynska se poursuit et s'affirme. Son *Jour de semaine* appartient à la littérature régionaliste si vivace et si abondante en Pologne. Il a toujours existé, en effet, une tendance à cette féconde décentralisation littéraire qui avait l'air tantôt de défense tantôt de prise en possession esthétique des diverses provinces. Les confins de l'Est, la région des Tatra, la province maritime, la Haute Silésie, deviennent ainsi tour à tour l'objet d'une tendre sollicitude d'écrivains. Le *Jour de semaine* appartient précisément à la série haute-silésienne. Après l'effort fondamental de Morcinek, après les incursions romanesques de Mme Szczucka de Zb Zaniewicki (dans son suggestif volume l'*Oberschlesien*) et tant d'autres poètes et essayistes, le recueil de dix nouvelles de Mme Gojawiczynska nous permet d'entrer en contact avec la réalité quotidienne de l'existence actuelle en Haute Silésie polonaise. D'une touche ingénue, légère, alerte, souvent vibrante, l'auteur aborde les plus graves problèmes : rencontre et rivalité de deux races et de deux civilisations, questions sociales, chômage, émigration saisonnière... Mais de la première à la dernière ligne le livre entier est un hommage généreux et parfois pathétique (Maryjka Górnoslazaczka) à la femme haute-silésienne, véritable ouvrière héroïne, selon l'auteur, de la renaissance polonaise en Haute Silésie. Bien inégal dans

sa facture, légèrement entaché de quelques partis-pris politiques, mais d'une allure si franche et si captivante, le volume de Mme Gojawiczynska, ce livre d'heureux début, mérite une audience attentive et sympathique.

§

Signalons encore brièvement quelques livres de critique et d'histoire littéraire. En premier lieu la publication du *Tableau de la littérature polonaise contemporaine de* 1844 *à* 1933 (Leopol, 1934/35. Panstw. Wyd. Ksiazek Szkolnych) de **Casimir Czachowski.** Cet ouvrage, en deux gros volumes, comble heureusement une grave lacune. En effet, ni le supplément au manuel bien connu de Feldmann, écrit avec une verve maussade par Kolaczkowski, ni le volume, de L. Pomirowski visiblement bâclé (et en quel détestable style postiche!), ne peuvent remplir utilement le rôle difficile de présenter au public lettré un ensemble d'informations sûres et d'appréciations littéraires sans parti pris. Casimir Czachowski qui est un critique averti, compréhensif et persuasif à la fois a accompli cette tâche avec une grande probité littéraire. Il a été aussi exigeant pour lui-même que dévoué à ses lecteurs, en leur procurant le plaisir instructif de pouvoir lire et comparer les opinions des différents critiques, leurs enthousiasmes, leurs haines et répulsions, tous ces verdicts de première instance, « cassés » si souvent par la cour d'appel de la génération suivante, mais qui forment dans leur ensemble le véritable milieu social de l'œuvre et une partie de sa « biographie ». Cette abondance relative de citations et de références, si précieuses, répétons-le, pour le public, ne fait point abdiquer l'auteur lui-même. Il exprime lui aussi des jugements, ses jugements, généralement discrets, parfois même un peu timides, mais basés le plus souvent, on a du moins cette impression, sur une nouvelle lecture de l'œuvre, sur une impression directe et fraîche. D'ailleurs M. Czachowski dans son *Tableau* ne se pique pas de vaine originalité, mais vise plutôt l'utilité et l'objectivité. Je veux dire qu'il s'efforce de formuler les appréciations valables pour le plus grand nombre de lecteurs, c'est-à-dire pleines de bon sens

et correspondant au goût moyen, ce qui n'exclut ni le sens des valeurs littéraires, ni le goût tout court. Disons enfin que le premier volume (*Naturalisme et néoromantisme*) paraît plus dense et en général « mieux venu » que le second. Certains chapitres sont vraiment remarquables. Celui, par exemple, consacré à M[me] Zapolska est de tout premier ordre.

M. Jean Lorentowicz nous gâte vraiment. Quatre importants volumes parus dans la même année... Hâtons-nous de dire que c'est une pure coïncidence chronologique... Le premier volume de la *Bibliographie* (*La Pologne en France, essai d'une bibliographie raisonnée,* par Jean Lorentowicz en collaboration avec A. M. Chmurski, Ed. de l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Paris, Paris, 1935, H. Champion) consacré à la littérature et aux beaux-arts, est le fruit de longues années de labeur. Cette *Bibliographie de Jean Lorentowicz* qui compte plus de 4.000 positions (exactement 4.260 pour le volume paru) sera un instrument de travail inappréciable pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature polonaise en France et à la littérature tout court. Avant de paraître cette Bibliographie a rendu un notable service à l'occasion de la nouvelle édition des *Mémoires d'outre-tombe.*

Peu après nous arrivèrent deux gros volumes superbement édités : J. Lorentowicz, *Wspolczesny Teatr Polski* (le théâtre polonais contemporain, Varsovie, 1935, F. Hoesick). C'est un recueil d'articles de critique théâtrale que l'éminent ancien directeur du Théâtre National de Varsovie et critique dramatique à tour de rôle, avait publiés dans les divers périodiques polonais. Ai-je besoin d'insister sur la portée de cette sorte de « journal de la vie du théâtre », journal tenu avec une rigoureuse ponctualité, un goût sûr et une grande maîtrise du sujet, fruit d'expérience théâtrale directe et d'une vaste culture littéraire. On pourrait peut-être reprocher à J. Lorentowicz un certain excès d'indulgence qui ressemble parfois à de l'indifférence. Et pourtant non!... Quelle prompte « exécution » par exemple, malgré cette indulgente condescendance précisément, de *Raptus puellae,* pièce de Louis Jérôme Morstin! Et par contre quelle vivante et juste apologie du grand talent de George Szaniawski et de son succès tout en profondeur. En lisant *Vingt ans de théâtre* de Loren-

towicz dont le *Théâtre Polonais contemporain*, actuellement paru, forme les quatrième et cinquième volumes (1), on pense involontairement à *Quarante ans de Théâtre* de Francisque Sarcey. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une communauté de doctrine ou de style. Le rapprochement vient de ce fait que les deux recueils forment chacun une sorte d'admirable « surface des références » comme disent les géodésiens, pour le théâtre d'une époque et d'un pays. La seule « infériorité » de Lorentowicz relève de la durée deux fois moins longue de son « service théâtral ». Souhaitons vivement qu'il lui soit permis d'effacer heureusement cette différence chronométrique...

Cette même année enfin vient de paraître *Spojrzenie Wstecz* de Lorentowicz (*Regard en arrière*, Varsovie, 1935, chez J. Mortkowicz). C'est en quelque sorte le journal d'un homme de lettres qui a connu ou côtoyé, chéri, admiré ou détesté la plupart des écrivains qui « ont fait » véritablement la littérature polonaise des derniers trente ou trente-cinq ans. La nuance mélancolique du souvenir crée ici cette atmosphère de suave attendrissement où baignent les faits rapportés avec une captivante simplicité. Les faits eux-mêmes parlent d'ailleurs éloquemment et avec un tendre humour. *Le Regard en arrière* de Lorentowicz découvre pour le lecteur une véritable mine de détails pittoresques (sur Reymont tailleur, sur Miriam, sur tant d'autres), de notations d'attitudes et même de références d'une réelle valeur biographique. Ce livre délicieux est un régal pour tous les lettrés, pour tous les amateurs de lettres et même pour beaucoup de ceux qui se moquent de toute littérature...

M. Boy-Zelenski dans son dernier volume *Obrachunki Fredrowskie* (*Règlement de comptes à propos de Fredro*, Varsovie 1935, Geb. Wolff) nous régale aussi à sa manière. Cet auteur d'une si grande vitalité intellectuelle et qui aime tant à chambarder l'ordre établi en littérature, s'attaque cette fois à des professeurs de littérature en général et à des spécialistes en matière d'études « freudiennes » en particulier. Ces attaques sont dures et les traits bien acérés portent le plus souvent. Mais la leçon devient cinglante

(1) Dont nous avons eu l'occasion de parler ici-même.

surtout par cet air d'indulgente bonhomie ou de fausse indulgence que l'auteur manie avec une perverse ingéniosité. Cette rude bataille contre le « préjugé professoral », contre « le clerc qui trahit » permet cependant à Boy-Zelenski de nous parler de la façon la plus sincère et la plus pénétrante de quelques problèmes essentiels, concernant l'œuvre du plus grand auteur comique polonais. On trouve aussi dans ce volume des remarques très fines et généralement très justes sur les méthodes de la littérature comparée. Voir par exemple le chapitre « Molière polonais et Molière en Pologne ». Fidèle à lui-même Boy Zelenski n'a pas pu résister cette fois encore à sa douce manie de bâtisseur de conjectures biographiques piquantes, sinon scandaleuses : à propos de la date de naissance de Fredro. Laissons à son grand talent cette petite satisfaction...

Z. L. ZALESKI.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Domingo F. Sarmiento : *Facundo* (traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon). — Bolívar : *Choix de lettres, discours et proclamations* (traduction de Charles V. Aubrun), publications de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, Paris, 1935.

Jusqu'à un certain point, l'on peut considérer Domingo F. Sarmiento comme un précurseur lointain, — dans le temps et dans l'espace, — de Lytton Strachey, d'Emil Ludwig et de leurs trop nombreux épigones. Bien avant que le genre ait constitué une mode, il a cultivé la « biographie romancée ». En effet, **Facundo,** son œuvre la plus célèbre, est ou prétend être une biographie de Juan Facundo Quiroga, « caudillo » sanguinaire qui parvint à dominer par la terreur plusieurs provinces argentines et qui, victime de ses propres méthodes « d'action directe », tomba aux mains des sicaires de Rosas à Barranca Yaco.

Toutefois, la biographie n'est pour Sarmiento qu'un prétexte dont il use pour tracer de vigoureuses peintures du milieu et pour aborder toutes sortes de thèmes historiques, philosophiques, sociologiques, politiques et économiques. A cause de cela, la première impression que *Facundo* produit sur le lecteur est celle d'une œuvre confuse, désordonnée et

hétéroclite. Néanmoins, dès qu'on avance dans la lecture, il est difficile de se soustraire à la suggestion puissante qui émane de ces pages dictées par une sainte indignation patriotique.

D'ailleurs, pour juger l'œuvre de Sarmiento, le critique ne doit pas se placer sur le terrain de l'esthétique pure. *Facundo* naquit avec le dessein avoué d'être un pamphlet, et, en dernière analyse, c'est bien ce qu'il a continué d'être. Dans les lettres argentines, il constitue l'œuvre classique par excellence, et il n'est pas douteux qu'il contient un grand nombre de pages magistrales, mais ce serait une erreur de le contempler à travers un prisme strictement littéraire. Avec un sens très orthodoxe de l'art de la composition, peut-être trouverait-on en *Facundo* maints défauts, ou plus exactement maints excès. Sarmiento était un écrivain né, mais ce ne fut pas un de ces écrivains qu'il convient de proposer comme modèles dans les écoles. Ce fut, en effet, le contraire d'un académique. Les qualités caractéristiques de Sarmiento sont la force, l'abondance, la véhémence et un certain désordre de la forme. Trop d'idées peut-être sont en ébullition en lui pour qu'il puisse leur donner une expression châtiée et académique. Son langage est vigoureux, et les descriptions de types, comme les récits d'épisodes, revêtent en *Facundo* une surprenante intensité de vie. On peut discuter si Sarmiento fut ou non un génie; on ne peut mettre en débat qu'il posséda, inclus en ses aspects négatifs, tous les traits de l'homme génial. Ainsi, par conséquent, rien de ce qu'il écrivit ne manque d'intérêt, parce que tout vibre de passion.

Le lecteur sud-américain de Sarmiento voit en un seul bloc l'homme protéique qui fut, simultanément ou successivement, écrivain, tribun, journaliste, législateur, chef d'Etat; qui, à travers les divers avatars d'une existence singulièrement active, combattit sans trêve en faveur de la culture populaire. En Argentine et dans les autres pays du Rio de la Plata, on considère Sarmiento, en toute justice et avec toute raison, comme l'Educateur par antonomase. Lao-Tsé croyait que le meilleur moyen de rendre le peuple heureux était de lui assurer une parfaite ignorance; Sarmiento croyait tout le contraire et il consacra sa vie à l'instruction du peuple.

Facundo constitue un document inappréciable pour connaître la réalité politique, sociale et économique de l'Amérique du Sud durant la première moitié du XIX[e] siècle, c'est-à-dire durant ce qui pourrait s'appeler le Moyen Age sud-américain. Cette expression est à peine arbitraire, car aucun des traits essentiels du Moyen Age européen ne manqua à l'Amérique du Sud en cette époque. Le « caudillisme » est la forme sud-américaine de la féodalité.

Les pages les plus mémorables de *Facundo*, les plus anthologiques, sont sans doute celles où Sarmiento dépeint des types déterminés du milieu rural, tels que le « rastreador » et le « baquiano ». Calibar, un de ces *gauchos* qui connaissaient la campagne argentine sur le bout du doigt et qui possédaient un sens presque magique — ou canin — pour suivre des traces de pas, est passé dans l'histoire comme un véritable phénomène auprès duquel pâlissent les « radiestésistes » d'aujourd'hui. Durant une longue période historique, ces singuliers cicerones et détectives campagnards remplirent une fonction publique d'une importance considérable. Il aurait été téméraire de s'aventurer en certaines régions sans le secours du « baquiano », et le général San Martin, dans son expédition libératrice au Chili et au Pérou, dut utiliser ses services pour traverser les Andes.

De nos jours, le *gaucho* tend chaque jour à se convertir en un être purement légendaire, qui vit surtout dans les pages de *Facundo* et dans les strophes de *Martin Fierro* ou de *Santos Vega*. Légendaires sont également, depuis longtemps déjà, le « rastreador » et le « baquiano ». A peine rencontre-t-on encore en certaines régions abruptes de la Cordillère des Andes le guide professionnel, profond connaisseur de la topographie régionale et doué d'un sens prodigieux de l'orientation.

M. Anibal Ponce, dans son prologue à la récente édition française de *Facundo*, juge avec rectitude l'œuvre de Sarmiento en disant que « c'est un livre inégal et agreste, civilisé et barbare, trop sincère pour être littéraire, trop plein de colère pour être bien composé ». La traduction de M. Marcel Bataillon ne peut recueillir que des éloges. La tâche n'était pas facile, et ne pouvait être menée à bonne fin sans une connais-

sance positive des mœurs populaires et de l'évolution sociale des pays du Rio de la Plata. L'ouvrage de Sarmiento abonde en expressions locales qui n'ont pas d'équivalent en français, comme la vie rurale sud-américaine abonde en usages et coutumes qui n'ont pas non plus de correspondants dans la vie provinciale française. En évitant l'à peu près, qui ne sert souvent qu'à induire le lecteur à des confusions regrettables, M. Bataillon a expliqué pour des notes et renvois la signification des termes intraduisibles. Tant par la lourde tâche qu'il s'est imposée que par l'honnêteté parfaite avec laquelle il s'en est acquitté, M. Bataillon a rendu aux lettres argentines un service vraiment exceptionnel dont on devra toujours se souvenir avec gratitude.

L'Institut International de Coopération Intellectuelle, à qui l'on doit la publication de *Facundo*, a édité aussi, il y a quelques mois, un **Choix de lettres, discours et proclamations** de Bolivar, traduits par M. Charles V. Aubrun. Ces écrits ont trait en totalité à la cause à laquelle Simon Bolivar consacra son existence : l'émancipation d'une partie des anciennes colonies espagnoles d'outre-mer et leur organisation en nations indépendantes sous la forme républicaine.

En tous et en chacun des documents réunis on voit clairement jusqu'à quel point la formation intellectuelle de Bolivar l'écartait du type commun du «caudillo» sud-américain. Dans une forme littéraire toujours impeccable et très souvent élégante, on y voit s'exprimer les idées pour le triomphe desquelles lutta, avec la plume et avec le sabre, cet intellectuel changé par les circonstances en homme d'action. Ces idées sont essentiellement celles de l'Encyclopédie que Bolivar avait bues à la source même durant son séjour en France. D'après elles, la forme républicaine de gouvernement est incontestablement la plus adéquate pour faire le bonheur des peuples, en leur assurant les bienfaits de la liberté, l'égalité et la fraternité. Fidèle à ces idées, Bolivar lutta avant tout pour l'émancipation des peuples américains contre la couronne d'Espagne; ensuite, il s'efforça de les organiser en républiques souveraines. Son grand rêve fut de les unir en une Confédération d'Etats, en jetant les bases du pacte qui ferait du Nouveau-Monde une « Nation de Républiques ».

Une biographie réellement objective du Libérateur est encore à faire. En réalité, seuls les panégyristes ou les détracteurs ont jusqu'aujourd'hui parlé de lui. Selon Sarmiento, « Bolivar est encore un récit fabuleux bâti sur des données vraies », et « le vrai Bolivar n'est pas encore connu du monde ». Le même auteur, dans son introduction de *Facundo,* le définit comme « un Charette de plus grande envergure ». « La guerre de Bolivar peut être étudiée en France d'après celle des Chouans », dit encore le polygraphe argentin. Ce jugement de Sarmiento est discutable. On affirme communément que « les comparaisons sont odieuses ». En tout cas, il est odieux qu'elles soient inexactes... et elles le sont presque toujours.

La biographie de Bolivar que MM. G. Lafond et G. Tersane (1) ont publiée il y a quelques années se base surtout sur les *Mémoires* de O'Leary. C'est un panégyrique de plus ajouté à une série déjà longue, dans lequel Bolivar nous est présenté sous l'aspect d'un « Bayard américain », expression que les auteurs emploient en effet. Les livres consacrés à Bolivar en Amérique du Sud, avec cette tendance systématiquement laudative, sont nombreux. Le résultat de cette littérature est qu'à cette heure, et en ce qui concerne la vie de Bolivar, on ne sait où finit l'histoire et où commence la légende: exactement comme dans le cas du chevalier Bayard.

Il nous manque une biographie dans laquelle Bolivar apparaîtrait en sa véritable stature humaine, il nous manque le portrait fidèle — avec ses clartés et ses ombres, — qui viendrait remplacer définitivement les lithographies scolaires. Une œuvre de ce genre devrait être aussi éloignée du panégyrique que de la diatribe, mais elle ne pourrait s'abstenir, de manière à fixer sa valeur réelle, de tenir compte des objections qui ont été suscitées par certains actes et par certaines attitudes de Bolivar. On saurait alors d'une manière certaine, par exemple, quel a été le rôle effectif de Bolivar dans le pénible épisode où le général Miranda fut livré aux Espagnols, épisode sur lequel certains biographes paraissent passer comme sur des charbons ardents, de même que certains historiens de

(1) *La vie de Simon Bolivar,* par G. Lafond et G. Tersane, collection *Vies des hommes illustres;* librairie Gallimard, Paris, 1930.

Napoléon prennent avec des pinces l'exécution du duc d'Enghien. Comme le rapporte un des préfaciers du livre, M. Parra-Pérez, Bolivar était partisan que l'on fusillât Miranda, ce qui eût indubitablement évité au précurseur de l'émancipation sud-américaine une longue agonie dans les cachots de l'ennemi.

Presque toutes les objections dont nous parlons ont été résumées dans la biographie de Bolivar écrite par Karl Marx pour une encyclopédie anglaise, et qu'il serait curieux d'exhumer. L'auteur de « Le Capital » l'a écrite d'après les ouvrages de divers contemporains: principalement l'« Histoire de Bolivar », par le général Ducoudray-Holstein et par Viollet, les « Mémoires » du général John Miller et la « Relation d'un voyage sur l'Orénoque », par le colonel Hippisley. Le reproche le plus grave que Marx fait à Bolivar est d'avoir sans nécessité prolongé de cinq années la guerre de l'Indépendance. Suivant ce biographe — ou suivant les témoignages sur lesquels il se base, — en 1819, se trouvant près de Calabozo à la tête de neuf mille hommes en face des troupes de Morillo (qui arrivaient à peine à la moitié), si Bolivar avait livré bataille au chef espagnol, cette longue et sanglante lutte aurait été terminée par une déroute complète des royalistes. Bolivar — toujours selon Marx — éluda la rencontre, et la guerre se transforma en une interminable partie d'échecs.

Quelle que soit la valeur de ces objections et de bien d'autres de moindre importance, il est à désirer qu'elles soient un jour recueillies et analysées en une œuvre réellement objective, qui ne soit dictée ni par l'enthousiasme qui ne peut raisonner, ni par l'aversion qui ne veut pas raisonner. En attendant, on doit saluer avec éloges la publication des textes que M. Aubrun a traduits avec tant de fidélité, et qui présentent Bolivar comme un paladin passionné des idées les plus généreuses.

Les deux volumes que l'Institut International de Coopération Intellectuelle vient de publier se complètent heureusement. *Facundo* montre la confusion et le chaos dans lesquels se débattirent les anciennes colonies espagnoles pendant les premiers lustres du dernier siècle. Les écrits et discours de Bolivar reflètent l'effort gigantesque qu'il fallut déployer pour donner une structure cohérente à ce milieu social inorganique,

commun à tous les peuples qui, comme le laisse déjà voir la perspective historique, s'émancipèrent de la domination de la couronne d'Espagne avant d'être pleinement mûrs pour le gouvernement libre. Telle est, d'autre part, la conclusion mélancolique à laquelle arriva Bolivar lui-même à travers une expérience douloureuse.

ENRIQUE MENDEZ-CALZADA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

A. de la Pradelle : *Le Conflit Italo-Ethiopien.* Les Editions Internationales.

Le très gros livre que vient de publier le professeur Geouffre de la Pradelle sur **Le Conflit italo-éthiopien** est d'une importance capitale. Il s'agit, dans la plus grande partie, d'un ouvrage véritablement scientifique où le lecteur, mis en présence des textes eux-mêmes, pourra tenter de se faire une opinion sur une série d'événements qui comptent parmi les plus marquants de l'histoire contemporaine. Si le professeur de la Pradelle a été amené à écrire sur ce sujet, c'est qu'il a pu en suivre de près le développement tragique. Il a fait partie, en effet, en qualité de représentant du gouvernement éthiopien, de la commission d'arbitrage qui a eu à connaître des incidents d'Ual-Ual. Tous les documents du conflit, notre auteur les a tenus entre les mains; il les a lus et relus, scrutés avidement pour justifier à ses yeux la sentence qu'il devait rendre, et ces documents, il nous les restitue intégralement, sans qu'il se soit refusé cependant le droit de formuler certaines observations personnelles, remarques, comparaisons d'ordre critique où éclate sa foi dans le bon droit de son mandant.

M. de la Pradelle fait remarquer que l'Ethiopie est le seul Etat du continent africain qui soit véritablement libre. Sa liberté est due à trois causes : son caractère géographique, son organisation politique, sa structure sociale. Ce plateau volcanique, d'une altitude moyenne de 2.500 mètres, où de nombreux pics dépassent 3.000 mètres et quelques-uns même 4.000 mètres, n'est pas d'accès facile, surtout si l'on tient

compte des pluies abondantes de juin à septembre qui transforment les terrains en cloaques. D'autre part, l'Ethiopie est un Etat depuis des siècles. L'autorité de l'Empereur est d'autant plus grande que cette autorité se base sur la terre. La couronne a la propriété éminente de la totalité de l'empire et la propriété réelle du tiers des hauts plateaux et, d'autre part, des territoires conquis sur les peuples gallas, sidamas, somalis, négroïdes, au cours de l'histoire. Le système social repose sur l'esclavage, à ce point que les simples soldats des armées ont des esclaves, et l'Eglise même a les siens. L'Empereur Hailé Sélassié a essayé d'abolir l'esclavage, notamment par des édits de 1923 et de 1924. En 1932, un bureau anti-esclavagiste a été créé, avec un conseiller britannique et 60 fonctionnaires sous ses ordres. Mais l'opposition des nobles, plus réactionnaires, et la menace de les voir empêcher le progrès de l'émancipation a contraint, en 1933, le conseiller britannique à démissionner. Enfermée dans ses terres, sans aucune issue vers la mer, l'Ethiopie du XXe siècle en est encore au stade économique et politique de l'Europe médiévale : la hiérarchie féodale qui, par l'organisation de la propriété foncière, monte du vassal au suzerain, descend du suzerain aux vassaux.

La situation géographique de l'Ethiopie explique aussi l'entrée tardive de l'Empire des Négous dans la vie internationale. Ce n'est guère qu'à partir de 1869 que la France et l'Angleterre, intéressées par le canal de Suez s'approchent. Bientôt après, on voit surgir l'Italie, poussée par l'Angleterre, qui veut contrarier les progrès français. Sans entrer dans le détail de cette rivalité, elle prend fin, — si l'on peut ainsi parler, — par la convention tripartite de 1906. Cette convention sanctionnait entre les trois nations une situation réciproque qui permettait à l'Ethiopie d'achever sa délimitation. Mais tout ceci suffisait-il pour rassurer l'Ethiopie? Les traités de garantie, remarque M. Geouffre de la Pradelle, sont plus souvent conclus en faveur des garants que des garantis. Ce que réclamait l'Ethiopie, c'était la protection directe, immédiate, obligatoire de son indépendance. La Convention de 1906 ne lui en laissait qu'à peine l'apparence, encore moins la réalité. Aussi quand, au cours de la grande guerre, l'Institut amé-

ricain de Droit International eut posé le principe qu'aucun peuple ne peut, même pour s'assurer la vie, la retirer à un autre; quand, serrant de plus près le problème, le président Wilson eut complété le programme de la « League to enforce peace » d'un texte relatif à l'indépendance des Etats faibles par la mutuelle et réciproque garantie de tous les membres d'une même ligue, l'Ethiopie comprit quelle protection véritablement efficace pouvait naître pour elle du droit nouveau. La France l'aida à vaincre les résistances qu'elle rencontra. C'étaient celles, peut-être de l'Italie, en tout cas de la Grande-Bretagne. Il déplaisait notamment aux Dominions, membres de la Société des Nations, de penser qu'ils auraient à rendre compte à une puissance qui pratiquait encore l'esclavage, de la manière dont, dans leurs territoires à mandat, ils en feraient progresser la disparition. D'autre part, une certaine presse anglaise affirmait que le pays se trouvait en pleine décomposition, que le gouvernement central n'y jouissait d'aucun prestige ni d'aucune autorité effective.

Néanmoins, le 28 septembre 1923, grâce à la France et, dans une certaine mesure, à l'Italie, l'Assemblée de la S. D. N. prononçait l'admission de l'Empire d'Ethiopie dans la Société des Nations. L'Ethiopie a adhéré de ce fait à un certain nombre de conventions et de pactes, notamment à l'ensemble de l'acte général d'arbitrage du 26 septembre 1928. L'adhésion de l'Italie est du 7 septembre 1931; celle de l'Ethiopie du 15 mars 1935. L'adhésion, aux termes de l'article 44, produisant ses effets le quatre-vingt-dixième jour suivant la date de réception par le secrétaire général de l'instrument de ratification, l'Italie est liée depuis le 6 décembre 1931; l'Ethiopie à partir du 13 juin 1935. L'Ethiopie n'a formulé aucune réserve; par contre l'Italie a entendu exclure les différends nés de faits ou de situations antérieurs au 7 septembre 1931. Le principe, en matière d'engagements internationaux, est celui de la réciprocité des réserves. Cela signifie que l'Ethiopie peut se prévaloir d'une réserve formulée par l'Italie et inversement. La réserve de l'Italie revient à ceci : les différends antérieurs au 6 décembre 1931 sont exclus. La réciprocité veut que cette limite soit la même pour l'Ethiopie et l'Italie.

Entre temps, des incidents éclataient entre Italiens et Ethiopiens. En novembre 1934, le mamelon du consulat de Gondar était attaqué pendant la nuit : un mort, deux blessés. En décembre, c'était l'affaire d'Ual-Ual. Un petit fort avait été créé; les Ethiopiens ne s'y attendaient pas. D'habitude, les Italiens cédaient purement et simplement la place. Cette fois ils restèrent. Le conflit éclata. L'Italie alors montra sa force. Passons sur les notes échangées et dont on trouvera l'analyse dans l'ouvrage de M. de la Pradelle et arrivons au 15 avril 1935. Quelques jours auparavant, le Gouvernement Ethiopien, à la suite d'informations relatives au départ de 4.000 ouvriers égyptiens pour l'Erythrée, avait annoncé que l'envoi de ces ouvriers, pour l'exécution de travaux près de la frontière éthiopienne, faisait partie des préparatifs militaires visés dans une note du 29 mars 1935 et était de nature à aggraver le conflit existant. Il demandait donc au conseil d'examiner la situation à la date la plus rapprochée possible, c'est-à-dire au cours de sa session extraordinaire d'avril.

Le 15 avril, à l'ouverture de cette session extraordinaire, le secrétaire général signala la demande du Gouvernement Ethiopien. Il rappela que, conformément à l'article 3 du règlement du Conseil, il appartenait à celui-ci de décider, à la majorité des voix, s'il convenait d'ajouter une nouvelle question à l'ordre de la session. Le Président, prenant acte des déclarations des deux parties affirmant leur esprit pacifique, proposa de renvoyer la question à la session ordinaire du mois de mai. Le 25 mai, dans une séance de nuit, le Conseil s'occupa de la question. Le Président rappela l'existence, entre l'Ethiopie et l'Italie, d'un traité d'amitié, de conciliation et d'arbitrage, signé à Addis-Abeba, le 2 août 1928, et il donna lecture de l'article 5 ainsi conçu : les deux gouvernements s'engagent à soumettre à une procédure de conciliation ou d'arbitrage les questions litigieuses qui pourraient s'élever entre eux et qui n'auraient pu être résolues par les moyens diplomatiques ordinaires, sans avoir recours à la force des armes. Le conseil approuva cette procédure. Les représentants de l'Italie furent : Son Excellence le Comte Aldrovandi, Ancien Ambassadeur; M. le Conseiller d'Etat

Montagna. L'Ethiopie désigna pour la représenter : M. A. de Geouffre de la Pradelle; M. le professeur Pittman B. Potter, de New Jersey. Une première rencontre, aux fins d'organisation de la procédure, eut lieu à Milan; puis la commission se réunit à Scheveningen, le 25 juin. Dès le 5 juillet, le conflit éclata entre les arbitres. Les délégués italiens s'opposaient en effet catégoriquement à tout jugement sur « l'appartenance » de Ual--Ual. M. de la Pradelle estimait que la commission pouvait et devait juger de ce désaccord, portant sur la compétence de la commission.

L'agent du gouvernement italien ne veut pas que devant la commission, soient développés par l'une des parties les conclusions et les moyens tendant à l'interprétation de la compétence de la commission parce qu'ils sont en désaccord avec ses instructions personnelles. Deux de nos collègues partagent ce point de vue. Etant donné cette situation, je crois que les travaux de la Commission doivent prendre fin immédiatement. Toutefois si l'agent du gouvernement italien persiste dans son attitude contraire à ce que l'autre partie développe librement ses moyens, on peut encore avoir recours à la nomination d'un cinquième arbitre.

L'entente n'ayant pu se faire, l'agent du gouvernement éthiopien, en même temps qu'il protestait au regard des arbitres, saisissait le Conseil de la Société des Nations. Le 3 août, le Conseil déclarait que la Commission n'avait pas à faire état de la circonstance que Ual-Ual relevait de la souveraineté de telle ou telle des deux parties, et prenait acte de la déclaration des deux parties, aux termes de laquelle les quatre membres de la commission procéderaient sans délai à la désignation du cinquième arbitre. La commission reprit donc ses travaux au point où elle les avait abandonnés, c'est-à-dire à l'audition de l'agent éthiopien. Le 26 août au matin et le 27 après midi, les quatre arbitres se réunissaient chez l'un d'eux. Une délibération approfondie en séance privée, c'est-à-dire sans les secrétaires, se termina par un constat officieux de désaccord. Le 27 août, le désaccord, d'officieux, devenait officiel. A cinq heures de l'après-midi, il était décidé de faire appel au cinquième arbitre, M. Politis. Je renvoie au livre de M. de la Pradelle ceux qui voudront connaître dans le détail avec quelle finesse M. Po-

litis remplit son office. Le 3 septembre 1935, la Commission rendait sa décision. Tenant compte de la limite de ses pouvoirs, aux termes de la résolution du Conseil de la Société des Nations, elle est arrivée à la conviction : 1° qu'aucune responsabilité ne saurait être imputée du chef précis de l'incident de Ual-Ual au gouvernement italien, ni à ses agents sur les lieux; les allégations formulées contre eux par le gouvernement éthiopien se trouvant notamment contredites par les multiples précautions prises par eux pour prévenir tout incident à l'occasion de l'affluence à Ual-Ual de troupes régulières et irrégulières éthiopiennes et aussi par le défaut de leur part de tout intérêt à provoquer l'engagement du 5 décembre; 2° que, si le gouvernement éthiopien n'avait pas non plus intérêt à provoquer cet engagement, ses autorités locales ont pu par leur attitude, spécialement par la concentration et le maintien, après le départ de la commission anglo-éthiopienne, de nombreuses troupes à proximité de la ligne italienne à Ual-Ual, laisser l'impression qu'elles avaient des intentions agressives, ce qui paraîtrait rendre plausible la version italienne, mais que cependant il n'est pas démontré qu'elles puissent être rendues responsables du chef précis de l'incident du 5 décembre. En ce qui concerne les incidents qui s'étaient produits postérieurement au 6 décembre 1934, la Commission était d'avis qu'il n'y avait pas lieu, pour ces incidents mineurs, de retenir aucune responsabilité internatonale. La sentence était rendue à l'unanimité des cinq arbitres.

L'incident d'Ual-Ual était réglé. Cela ne devait pas empêcher le grand conflit, comme dit M. de la Pradelle, d'éclater. Mais ceci est une autre affaire, sur laquelle il y aura sans doute lieu de revenir un jour.

LOUIS CARIO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Criminologie

Michel Candie : *Tricheries et tricheurs internationaux;* Edit. de France. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Gabriel Trarieux d'Egmont : *Prométhée ou le Mystère de l'homme;* Edit. Adyar. 12 »

Finance

D. H. Cohen : *La protection de l'épargne.* Préface par Pierre Nicolle; Grasset. 12 »

Histoire

Louis Bertrand : *Les journées du Grand Roi.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Gustave Bloch et Jérôme Carcopino: *Histoire romaine.* Tome II: *La République romaine de 133 à 44 avant J.-C.: Des Gracques à Sulla.* II : *César.* (Histoire générale sous la direction de Gustave Glotz. Histoire ancienne, troisième partie); Presses universitaires, 2 vol. Le premier 45 » Le second. 60 »

Jean Galtier-Boissière, avec la collaboration de René Lefebvre, Michel Vaucaire et Pierre Noriey : *Histoire de la III[e] République.* Avec de nombreuses illustrations; Edit du Crapouillot. » »

André Latreille : *Le catéchisme impérial de* 1806, études et documents pour servir à l'histoire des rapports de Napoléon et du clergé concordataire; Belles-Lettres. » »

André Latreille : *Napoléon et le Saint-Siège* 1801-1808. *L'ambassade du cardinal Fesch à Rome;* Alcan. 75 »

Georges Lefevbre : *Napoléon* (*Peuples et civilisations, histoire générale* sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome XIV); Alcan. 60 »

F. Mainzer : *Clodia,* vie de la société à la fin de la République romaine, traduit de l'allemand par Alzir Hella (Coll. *Figures et drames du passé*); Stock. 18 »

Littérature

Etienne Bricon : *Trois autres images de l'amour, suivies d'un autre Dialogue;* Firmin-Didot. 12 »

Georges Cattaui : *L'amitié de Proust.* Avec une préface de Paul Morand et une lettre inédite de Marcel Proust. (Coll. *Les Cahiers Marcel Proust,* in-8); Gallimard. 15 »

Divers : *Victor Hugo, Chateaubriand et Lamartine dans la littérature arménienne,* poèmes, articles, discours, réunis et traduits par Archag Tchobanian. Préface de Fernand Gregh; Leroux. 10 »

Loup de Ferrières : *Correspondance* éditée et traduite par Léon Levillain. Tome II : 847-862; Belles-Lettres. 20 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Journal,* mémoires de la vie littéraire. Tome V : 1872-1877. Tome VI : 1878-1884. Edition définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 2 vol. Chacun. 12 »

Héliodore :*Les Ethiopiques* (*Théagène et Chariclée*). Tome I. Texte établi par R. M. Rattenbury et Rév. T. W. Lumb et traduit par

J. Maillon; Belles-Lettres. 25 »

Joachim Kuhn : *La Princesse Mathilde* 1820-1904, traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guidau. Avec des illustrations; Plon. 25 »

Henry Le Marquand : *Grandeur et misère de l'Olonnois flibustier;* Gallimard. 15 »

Léon-Pierre Quint : *Une nouvelle lecture de Marcel Proust dix ans plus tard,* suivie de *Marcel Proust et la jeunesse d'aujourd'hui;* Edit. du Sagittaire. » »

Cardinal de Retz : *Mémoires.* Préface, notes et tables de Georges Mongrédien. Tomes III et IV; Garnier. 2 vol. chacun. 12 »

Livres d'Etrennes

Abel Moreau : *Saint François a quitté le Paradis.* Illust. de Frans Van Immerseel; Libr. de l'Œuvre Saint-Charles, Bruges, Belgique. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Henry-Jacques Hardouin : *Avec les « bleus » du 1er Grenadier de France;* Figuière. » »

Général J. Rouquerol : *Les crapouillots* 1914-1918. Avec 3 croquis et 8 h. t.; Payot. 15 »

Philosophie

Liviu Rusu : *Essai sur la création artistique;* Alcan. 50 »

Poésie

Lucie Rondeau-Luzeau : *Les voix du mystère.* Préface de Henri Allorge; Helleu. 20 »

Anatole Sainson : *Mes poèmes de jeunesse.* Lettre-préface de Edmond Haraucourt; Studio du livre, 4, rue Victor-Duruy, Paris. 15 »

Tristan Tzara : *La main passe;* Edit. G. L. M., 79, avenue de Ségur, Paris. » »

Politique

Barthélemy de Lizt : *Mobilisation contre toute guerre,* traduit de l'anglais; Pensée et action, 19, Grand'Place, Bruxelles. » »

Paul Chopine : *Six ans chez les Croix de feu;* Gallimard. 10 »

Henry Laporte : *La nouvelle Europe vient d'avoir 16 ans.* 1919-1935. Préface de Raymond Recouly; Lanore, 48, rue d'Assas, Paris. 12 »

Questions religieuses

R. P. M. A. Janvier : *La maison de Dieu;* Flammarion. 12 »

E. Jarry : *L'Eglise contemporaine;* Bloud et Gay. 2 vol. Chacun. 12 »

Mgr Armand Olichon : *Les Missions,* histoire de l'expansion du catholicisme dans le monde. Avec de nombr. illustrations; Bloud et Gay. 120 »

Roman

Beverley Nichols : *Dans la gloire de sa jeunesse,* traduit de l'anglais par Léo Lack; Nouv. Revue critique. 12 »

Han Ryner : *Les orgies sur la montagne;* Figuière. 12 »

Joseph-Louis Sanciaume : *L'indéchiffrable énigme,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Sociologie

Comité du Plan français : *Le Plan français.* Préface de Marcel Déat; Fasquelle. 12 »

Théâtre

Paul d'Hérama : *Eustelle la vierge santone,* pièce héroïque en 4 actes, en vers; Figuière. » »

Maurice Gagneur et A. P. Garnier : *Le vrai devoir,* un acte en vers; Garnier. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Léon Hennique. — Mort de Georges Mornay. — Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Le grand prix littéraire de l'Aéro-Club de France. — Paul Bourget jugé par lui-même. — Paul Bourget et le rêve accompli. — Sur M. Lépine. — Le Sottisier universel.

§

Prix littéraires. — Le prix Léon Duvauchel (1.000 francs) a été décerné par la Société des Gens de Lettres à M. Gaston Picard.

§

Mort de Léon Hennique. — Presque en même temps que la mort de Paul Bourget, on apprenait celle de Léon Hennique, le dernier survivant du groupe de Médan. Le *Mercure de France* publiera sur ce vétéran de l'Ecole naturaliste, dans son numéro du 1er février, des notes de M. Léon Deffoux, dont on connaît la compétence pour tout ce qui concerne cette école littéraire. — L. M.

§

Mort de Georges Mornay. — L'éditeur Georges Mornay est mort à Paris, le 3 décembre dernier, à l'âge de 59 ans (il était né à Nice le 14 juin 1876).

Artiste peintre, il avait débuté dans l'édition d'art, en 1919, par la publication d'une *Vie des Martyrs* de Georges Duhamel, illustrée par Lébédeff, — un tirage aujourd'hui épuisé, de même que plusieurs autres livres parus sous la firme A. et G. Mornay, notamment *Un Cœur Vierge* d'Eugène Montfort, illustré par Edelmann; *Dingley, l'illustre écrivain,* des frères Tharaud, illustré par Dethomas; *La double maîtresse,* d'Henri de Régnier, illustrée par Georges Barbier; les *Lettres de Léautaud,* illustrées par Marie Laurencin; les deux *Livres de la Jungle,* de Kipling, illustrés par Deluermoz, etc. Tous ces volumes sont aujourd'hui recherchés des bibliophiles pour leur parfaite présentation et le soin avec lequel les textes ont été revus.

Obligé, voilà deux ans, pour des raisons d'ordre privé, d'abandonner sa firme, il avait fondé une nouvelle maison : « Les éditions de la Mappemonde », qui donna récemment un *Point de lendemain* de Vivant-Denon (ce livre qu'aimait Anatole France), illustré par Calbet.

Dans l'abondante, — trop abondante peut-être — édition dite « de luxe » de ces quinze dernières années, les livres établis par Mornay ont mérité une place à part — et qu'ils conserveront.

§

Les Prix annuels de la Maison de Poésie. — La Maison de Poésie ouvre un concours pour chacun de ses trois prix de 5.000 francs : le prix Emile Blémont, qui demande un ouvrage inspiré par la France ou par une de ses régions; le prix Paul Verlaine, sans condition spéciale; le prix Edgar Poe, réservé aux poètes étrangers de langue française. On ne peut présenter que des œuvres poétiques éditées depuis le 1er janvier 1934.

Les membres du jury sont MM. Alcanter de Brahm, président; Henri Allorge, Henri Malo, Victor-Emile Michelet, Léon Riotor, Jean Valmy-Baysse et Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11 *bis*, rue Ballu, Paris 9e. Il suffira d'envoyer un exemplaire de volume avant le 31 mars.

Ces trois prix seront décernés en mai, ainsi que le prix Petitdidier, de 15.000 francs, dont le lauréat doit être un poète de quarante ans au moins, choisi sur l'ensemble de son œuvre et sans déclaration de candidature.

§

Le grand prix littéraire de l'Aéro-Club de France. — On sait que l'Aéro-Club de France vient de fonder un prix annuel de 5.000 francs, destiné à couronner et à signaler au grand public la meilleure œuvre littéraire inspirée par l'aviation. Voici la composition du jury chargé de son attribution : MM. Henry Bordeaux, Francis de Croisset, Claude Farrère, Joseph Kessel, André Maurois, Paul Morand, Pascal-Bonetti, Marcel Prévost, Gaston Rageot, A. de Saint-Exupéry, Jérôme Tharaud, Paul Valéry, Pierre Weiss, général Weygand.

Le premier lauréat devait être désigné dans le courant du mois de décembre dernier. Mais, par déférence pour plusieurs membres de ce jury qui, à cette époque de l'année, sont déjà dans l'obligation de participer aux travaux de nombreux autres Comités littéraires, ainsi que pour répondre au désir qui lui est exprimé par un certain nombre d'éditeurs et d'écrivains, l'Aéro-Club de France a décidé de reporter au début de mars la date annuelle d'attribution de son *Grand Prix Littéraire*. En conséquence, ce prix sera décerné pour la première fois en mars prochain.

Exceptionnellement pour cette première compétition, seront admis à concourir tous les ouvrages parus au cours des trois années précédentes, soit en 1933, en 1934 et en 1935.

§

Paul Bourget jugé par lui-même. — Quand parut l'*Irréparable,* Emile Hennequin consacra, dans la *Revue Indépendante* (Juin 1884) quelques lignes critiques à ce recueil de nouvelles.

... Dans ces contes qui sont tous des révélations d'âmes féminines nobles moralement et mondainement..., écrivit-il, on devine un artiste érudit, qu'ont teinté toutes les fines influences de la littérature actuelle. M. Bourget tient de Stendhal par la haine toute psychologique de ses nouvelles, de M. Renan par certaines échappées d'ironie transcendante, des romanciers narrateurs comme G. Sand et M. Feuillet par les allures de son récit, des plus récents poètes anglais par le type féminin aimant et gracile qu'il se plaît à montrer...

Paul Bourget fut très sensible à ce petit compte-rendu. Il écrivit à Hennequin :

Je vous remercie, mon cher confrère, de l'excellent article de la *Revue Indépendante* et de ce qu'il contient de fine intelligence de ma pensée. La plus grande flatterie dont on puisse caresser un écrivain, de ses plus secrètes intentions. « Le type féminin *aimant et gracile* », mais c'est tout mon rêve de l'*Irréparable* rendu par deux épithètes.

Je vous ferai cependant une réserve qui porte sur le rappel de Mme Sand et de Feuillet. J'admire en effet beaucoup la puissance de développement de la vie de Mme Sand, et estime beaucoup deux morceaux de Feuillet : *Julia de Trécœur* et le début de *M. de Camors*. Mais il faut que je vous avoue que ces deux écrivains n'ont eu aucune influence sur moi, pour la raison que je ne les ai jamais pratiqués. Je les ai lus comme nous lisons tout, sans les pénétrer et sans m'en pénétrer. Remarquez en outre combien mon « faire » — si vous me permettez d'employer un bien gros mot — diffère du leur. Je m'efforce toujours de montrer *par les causes*, en indiquant derrière le petit fait une grande loi psychologique, derrière le trait de mœurs une grande loi sociale. Je ne défends pas ce procédé qui a des défauts de moi-même très connus, mais je le considère comme très différent du procédé narratif des deux artistes que vous citez. Il me semble aussi que les poètes anglais que j'aime, Shelley, Keats, Rossetti, n'ont pas aidé à ma formation d'un type féminin. J'ai rencontré en eux une analogie de sentiment, mais quand ce ne serait que la *marquise de Morède* publiée en 76, avant que je n'eusse étudié l'Angleterre autrement que par le livre de Taine, prouverait que la nuance de ce rêve de beauté m'est innée et non acquise.

Je vous dis tout cela, mon cher confrère, avec le sentiment que vous y verrez, non par une vanité d'auteur, mais un réel souci d'être vu d'une façon tout à fait juste par un des esprits de ce temps dont j'estime le plus le sens critique. Votre étude en tête des *Contes* de Poe, votre essai sur Tourgueneff particulièrement m'ont donné de votre puissance d'analyse intellectuelle une trop haute idée pour que je n'estime pas votre opinion d'une façon très particulière. C'est le secret du plaisir que m'a donné votre article et de la petite remarque que je viens de faire à son sujet.

Trouvez ici un témoignage de confraternité et de sympathie grande.

PAUL BOURGET.

Ce lundi
7, rue de Monsieur.

Paul Bourget faisait, dans cette lettre (1), la critique d'une critique et sa propre critique : mettant les choses au point, il se jugeait

(1) Inédite.

très impartialement et rendait un juste hommage au futur auteur de la *Critique Scientifique*. — AURIANT.

§

Paul Bourget et le rêve accompli. — « *Quel est ou quel fut le rêve de votre vie?* »

Les Annales posaient cette question, en décembre 1929, à un certain nombre de personnalités. Paul Bourget répondit : « *Le rêve de ma vie? — Tout simplement d'être écrivain.* »

§

Sur M. Lépine. — A la suite de son dernier article, où il est question de M. Lépine, notre collaborateur Ernest Raynaud a reçu d'un correspondant, qui désire garder l'anonyme, une lettre intéressante en cela qu'elle fixe un point d'histoire et dont il nous communique l'extrait suivant :

En 1897-98, M. Lépine étant gouverneur général de l'Algérie, l'émeute antisémite éclata à Alger avec une violence extraordinaire qui dura plusieurs jours.

Les rues du bas de la ville furent brusquement envahies, un après-midi, par une population surexcitée et de nombreux individus se mirent à piller et incendier les magasins israélites avant que les autorités surprises et débordées aient eu le temps de prendre les mesures nécessaires.

J'étais à ce moment-là sous-lieutenant au 1er zouaves et un jour — dont j'ai oublié la date — n'étant pas de service — je me trouvais en civil au coin du square Bressoy, à l'extrémité ouest de la rue Bab-Azouy, J'essayais de me frayer un chemin au milieu de la foule hurlante lorsque, à quelques pas de moi, mais séparé par une grille et plusieurs manifestants surexcités, j'aperçus le gouverneur général, seul, à pied, en pardessus foncé, les mains dans les poches, circulant avec peine d'ailleurs, sans doute pour se rendre compte de l'importance des événements.

Il avait été reconnu et était entouré d'un tas d'énergumènes l'insultant et le menaçant de la voix et du geste. L'un d'eux lui avait même envoyé un crachat qui s'étalait sur le revers de son pardessus. Sa situation était réellement critique et, à tout instant, il risquait d'être fappé, brutalisé, peut-être même pis que cela.

A ce moment, je vis un de mes camarades en tenue, le sous-lieutenant Trœgeler (depuis mort glorieusement à la guerre) parvenir auprès de lui et se mettre à sa disposition pour le défendre contre ses insulteurs et l'accompagner dans son déplacement.

Courtoisement, mais énergiquement, M. Lépine, après avoir remercié l'officier, le pria de s'éloigner et ne voulut à aucune condition le garder près de lui...

Le gouverneur général continua seul sa promenade (? !) au milieu des injures et des hurlements et regagna son palais sain et sauf, fort heureusement, parmi des manifestants que son sang-froid et son calme avaient tout de même un peu éberlués...

Bien que la courte et froide relation ci-dessus ne puisse restituer l'ambiance et l'atmosphère du moment, cet incident n'en démontre pas moins que M. Lépine était loin d'être « un froussard ».

Et c'est parce que j'ai admiré son attitude à ce moment critique que j'ai pensé à vous citer ce fait tout à son honneur et à l'appui de ce que vous avez écrit vous-même.

§

Le Sottisier universel.

Ce jeune Egyptien jugeait avec science et avec goût les œuvres musicales des anciens et des modernes. Il m'apprit que le vice-roi Ismaïl, si favorable à tous les arts, songeait à monter au Caire une œuvre remarquable de Verdi : *Aïda*, avec le concours de la cantatrice célèbre, Mme Agar. — JACQUES-VINCENT : *Le Canal de Suez. Ferdinand de Lesseps intime*, pp. 143-144.

Il [Georges Landry] est écrasé par la grandeur de Léon Bloy et ne sait s'il doit le suivre dans les brouillards de la stratosphère. — *Cahiers Léon Bloy*, janvier-avril 1934.

Une auto capote près de Bourges sur un tas de cailloux; trois sont tués sur le coup et deux gravement blessés. — *La Dépêche dauphinoise*, 17 décembre.

LA VILLE DE MAKALÉ EST DÉSERTE ET LES ITALIENS DISTRIBUENT DES VIVRES AUX HABITANTS (sous-titre d'article). — *La Dépêche*, Toulouse, 12 novembre.

M. Léon Hennique était membre de l'Académie Goncourt; il y occupait depuis 1889 le sixième fauteuil, où il avait succédé à Barbey d'Aurevilly. — *Le Temps*, 26 décembre.

LA SINISTRE RENOMMÉE DE LA PLAINE SAINT-DENIS VA-T-ELLE DONC REVIVRE. — Des caboulots borgnes, comme on en voit dans les romans d'Eugène Sue, y pullulaient. On y renommait l'Hôtel du Crime, dont maintes rixes sanglantes justifiaient l'éponymie macabre. — *L'Ordre*, 23 décembre.

La cour d'assises de la Charente a acquitté une demoiselle M. L... qui avait étranglé son enfant, âgé de neuf mois, en lui donnant le sein. — *Journal des Débats*, 18 décembre.

SAVOIR PARLER AUX FEMMES. — ...Lorsqu'il [G. de Lacour-Gayet] se trouvait en compagnie féminine — et avec lui elle était toujours jeune — il aimait particulièrement citer des passages de *Booz endormi :*

Et s'il y a de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Dans les yeux du vieillard il y a de la lumière.

— *L'Œuvre*, 10 décembre.

Ces mots jumelés depuis des siècles, et qu'on ne sert pas plus l'un sans l'autre que la moutarde sans le boudin, ne serait-ce pas que, justement, ils étaient voués l'un à l'autre? — *Le Figaro*, 4 novembre.

L'ILE DE MALTE. — Sa superficie est de 305 kilomètres carrés, et le chiffre de sa population — environ 225.000 habitants — fait d'elle la contrée ayant au monde la plus forte densité démographique (742 habitants par mètre carré). — *Excelsior*, 20 octobre.

AVEZ-VOUS PERDU LA MÉMOIRE? — Q. : A qui Racine succéda-t-il comme membre de l'Académie Française? — R.: Il fut élu au siège de Corneille, le 12 janvier 1673. — *Paris-Soir*, 25 novembre.

COQUILLES :

Madame de Maintenon : *Lettres*, publiées par Marcel Langlois sous les hospices de l'Institut de France. — *Mercure de France*, 15 septembre, p. 127.

Montaigne devant la prospérité, par Boivin. — *Les Nouvelles littéraires*, 30 novembre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1936.

BULLETIN FINANCIER

cune des espérances qu'on pouvait entretenir voilà un an n'a été confirmée par les au cours de 1935. La reprise des affaires a été passagère ; l'équilibre budgétaire ne éalisé qu'avec l'expédient des décrets-lois ; le loyer de l'argent reste, en France, coup plus élevé que dans les pays dont la monnaie n'est pas convertible en or.

ne saurait donc s'étonner de la faiblesse du volume des négociations boursières ant la seconde quinzaine de décembre, que marque, en outre par tradition, la ve des confiseurs ». On ne saurait, davantage, être surpris par la tension du taux reports ; elle n'est en effet qu'une conséquence de la thésaurisation. La persis- de celle-ci est mise en évidence par l'augmentation du nombre des grosses cou- s de la Banque de France et par la modestie des rentrées de lingots dans les caves otre institut d'émission.

, la Bourse est essentiellement un lieu d'échange de billets de banque contre res valeurs « conventionnelles », — actions, parts et obligations, — dont on attend, une plus-value, soit un revenu. Si les ventes de francs, c'est-à-dire les achats de rs, sont réduites à leur plus simple expression, la tendance de la Bourse est erminée.

s dernières séances du marché tenues en 1935 ont donc été sans orientation, malgré ccès remporté par le ministère Laval. Elles furent d'autant plus insignifiantes que lisation d'un emprunt important de l'État a naturellement détourné des capitaux dérables. L'État est actuellement le plus gros des emprunteurs français. Qu'il unte beaucoup et qu'il emprunte à des taux élevés, tout le mécanisme boursier ouve faussé ; les valeurs à revenu fixe déclinent et les valeurs industrielles sont ssées.

tenue de nos rentes n'a donc pas été brillante, malgré le vote du budget en temps et la compression des dépenses publiques, opérées par le Parlement et les admi- tions. Sans doute, les discussions soulevées par le conflit italo-éthiopien figurent i les causes de la pénurie surprenante des capitaux disponibles dans un pays où ésaurisation sévit intensément. Sans doute aussi la confiance est-elle mesurée is que les pouvoirs publics ont mis sur le même plan, par les décrets-lois, les ionnaires, dont les traitements peuvent être augmentés, et les rentiers, dont les ages sont toujours limités. On ne saurait cependant considérer le conflit italo- pien comme une cause de baisse particulière au marché de Paris. Il devrait affec- galement Londres et New-York ; or, il n'en est pas ainsi. En outre, les sacrifices sés aux rentiers devraient avoir pour contre-partie une baisse de l'intérêt ; or une hausse du loyer de l'argent qui est constatée.

désarroi du marché des valeurs mobilières n'est donc que l'expression d'erreurs ières, commises ailleurs. Il a pour corollaire une recherche souvent peu justi- e de valeurs dites « réelles » : charbonnages, mines, produits chimiques, etc., que les cours de ces valeurs soient excessifs, eu égard au montant du dernier ende et à ses perspectives d'augmentation.

s exagérations commises dans l'appréciation de certains titres français à revenu ble auront tôt ou tard pour conséquence un arrêt dans la progression d'autres rs : banques, chemins de fer, affaires d'eaux, de gaz et d'électricité, qui, pour le nt, sont fort négligées.

abaissement sensible du loyer de l'argent apparaît ainsi comme la clé de voûte de rise des affaires boursières. Il aura pour effets immédiats un relèvement des rs à revenu fixe et une augmentation du nombre des acheteurs à terme.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1936.